

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Octobre 2012

Directrice de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Conception graphique et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Octobre 2012

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	11
------------------------------------	----

Actualités

Journée du Goût (Sandrine CAZALET et Emmanuel DE BRYE DONNELLY).....	17
NQL13 (Évelyne NOYGUIES et Françoise MOREUX)	23
Colloque « La France et la Russie dans l'Europe des XIX ^e et XX ^e siècles » (Françoise BARRY).....	25
Nomination de François HOMINAL à la tête de l'Institut Ricci (Françoise MOREUX)	29
Des échanges fructueux à Brive-la-Gaillarde (Françoise MOREUX)	31
L'ARESÆ ou les mésaventures d'une société savante issue des Langues O' (Marc FONTRIER)	33
Visite de la BULAC (Françoise MOREUX, Catherine BOUCHET-ORPHELIN, Édith YBERT et Jean REIBAUD)	37
Visite de l'Inalco (Françoise MOREUX, Pierre LENHARDT, Jean-Paul DUMONT et Sabine DE VILLOUTREYS).....	43
Web documentaire « Babel à Paris » (Sibel CEYLAN et Thibaut HERRERO).....	57

Conférences

La cité interdite de Pékin (Catherine MEUWESE)	63
Soomaali – Somalie – La nation sans État (Marc FONTRIER).....	77
Les séductions du palais - Exposition au musée du quai Branly (Albane DE CARMOY).....	87

Histoire

Mission d'Edmond MICHELET Indochine-Chine – septembre 1955 (Jean-Paul DELBOS)	97
La tour de Babel (Yohanan LAMBERT).....	103

Recensions

<i>À l'intérieur du camp de Drancy</i> (A. WIEVIORKA et M. LAFFITTE).....	111
<i>Assimil arabe perfectionnement</i> (D. HALBOUT et J-J SCHMIDT).....	112
<i>Le dernier roi des Juifs</i> (J-C LATTÈS)	113
<i>La deuxième personne</i> (S. KASHUA)	115
<i>Du compromis et des compromis pourris</i> (A. MARGALIT)	116
<i>D'une terrasse à l'autre</i> (M. POPOVIĆ).....	117
<i>Une enfance juive en Méditerranée musulmane</i> (L. SEBBAR).....	118
<i>Les fantômes de Jérusalem</i> (W. LAREDJ).....	120
<i>Lie tseu</i> (R. MATHIEU)	124
<i>Mon dernier livre</i> (M. TSVETAEVA)	125
<i>Mort pour l'Empereur</i> (TAKAHASHI T.).....	126
<i>Pierre le Grand</i> (F-D. LIECHTENHAN).....	128
<i>Quand reviennent les âmes errantes</i> (F. CHENG).....	129
<i>Quatre amours</i> (HUANG S. et L. EPSTEIN).....	130
<i>La révolte des Maccabées</i> (M. HADAS-LEBEL)	131
<i>Le soufisme antinomien</i> (M. BOIVIN).....	132

In Memoriam

Yves THORAVAL	135
---------------------	-----

Éditorial

Le croiriez-vous ?

Les vacances d'été où chacun s'enfuit, qui vers le large, qui vers sa maison de famille, est une période privilégiée pour enfin travailler au calme, faire avancer les dossiers, réfléchir, concocter, imaginer, préparer, planifier...

Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point cela pouvait être jubilatoire !

C'est un plaisir identique aux préparatifs d'un repas pour de nombreux convives auxquels on veut réserver les meilleures de nos recettes secrètes...

De fait, ce numéro d'*Orients*, quoiqu'inchangé dans sa forme puisque nous restons infiniment fidèles à nos rubriques, a été préparé comme un plat nouveau dont on veut qu'il réjouisse le palais de ceux qui le goûteront...

Et ce n'est pas un hasard si la référence à la cuisine me vient à l'esprit, car la notion de saveurs est à l'honneur dans la relation de la Journée du Goût (rubrique Actualités) mais aussi dans la présentation de l'exposition *Les saveurs du palais* au Musée du Quai Branly (rubrique Conférences).

Il est parsemé d'heureuses rencontres entre certains sujets, comme celui du mythe de Babel choisi par deux jeunes étudiants pour réaliser un webdocumentaire sur la nouvelle Babel qu'est l'Inalco à Paris (rubrique Actualités) et les connaissances de notre bibliste Yohanan LAMBERT développées ici pour nous (rubrique Histoire).

La rubrique Actualités se trouve particulièrement fournie, puisqu'elle fait état de manifestations diverses auxquelles notre association n'a pas été étrangère. Elle inclut des informations de base sur la BULAC (Bibliothèque universitaire des langues et civilisations), mais aussi sur notre propre établissement, l'Inalco, où sont déclinées toutes les études qui y sont désormais possibles. Nous pourrions de la sorte mieux conseiller nos enfants ou nos amis qui sont attirés par l'étude des langues orientales.

Notre association a précisément pour vocation de promouvoir l'étude des langues qui sont enseignées à l'Inalco, certains membres s'y consacrent et le succès de l'étude du chinois (rubrique Actualités) dans des villes de province trouve parfois ses racines dans des événements quasi inconnus du

grand public et qui ont eu cependant de grandes conséquences (rubrique Histoire).

La rubrique Conférences met à l'honneur un de nos condisciples, Jean-Paul DESROCHES, conservateur général au Musée Guimet puisqu'il est le commissaire des deux expositions :

- *La Cité interdite au Louvre*, à partir de laquelle Catherine MEUWESE avait organisé pour nous une visite documentée et imagée du Palais impérial,
- *Les Saveurs du palais*, déjà citée plus haut.

Et c'est pure coïncidence que François HOMINAL, le nouveau responsable de l'Institut Ricci de Paris (rubriques Actualités), ait été son camarade de chambre en Chine...

En outre, nous avons ouvert nos pages à une autre association (d'anciens élèves également), l'ARESÆ, chère à notre ancien président Michel PERRET, qui nous donne un bel aperçu de la Somalie.

Gageons que la prochaine année scolaire 2012-2013 sera encore plus riche de manifestations en tous genres, à commencer par la fête de rentrée intitulée « **Faites votre rentrée inalculturelle** » qui se déroulera à l'Inalco le samedi 6 octobre 2012 de 11h00 à 18h00 et à laquelle notre association participera activement.

Probablement aussi, le programme de cette journée vous sera-t-il communiqué via la fameuse Newsletter annoncée à notre assemblée générale de mars dernier. Elle est en cours d'élaboration et devrait permettre d'être en contact de façon plus fréquente (sans périodicité fixe) et pertinente avec ceux qui ont un courriel. Sans vouloir se substituer à notre site internet ni aux circulaires envoyées par la Poste, elle complètera ces derniers en diffusant, selon les circonstances, les différentes programmations au long de l'année scolaire, les invitations à participer à des manifestations, en gardant toujours pour objectif de créer des liens plus étroits entre anciens élèves, étudiants actuels et l'ensemble des acteurs de l'Inalco.

La présidente
Françoise MOREUX

Projet de trois élèves de la filière CFI (Communication et Formation Interculturelles) Sandrine CAZALET (L3 chinois), Jana DOMBROVSKA (L3 tchèque) et Félicie MÉNARD (L3 indonésien), la Journée du Goût, qui s'est tenue le 15 mai 2012 à l'Inalco, se voulait un « mini salon » des cuisines du monde le temps d'une journée à l'Inalco.

La Journée du Goût (JdG) avait pour objectifs de :

- permettre la dégustation de plats de différents pays représentés à l'Inalco et la découverte de nouvelles saveurs,
- provoquer des échanges/interactions entre étudiants de différentes filières et horizons autour de cet événement,
- valoriser les départements et associations de l'Inalco,
- permettre aux élèves de « s'approprier » l'université comme lieu de vie et d'échange.

La JDG : le goût de l'échange !

Mardi 15 mai 2012 :

Le grand jour est arrivé. Une grande partie des associations de l'Inalco seront présentes, prêtes à animer le premier événement de l'année rassemblant presque tous les départements de l'Inalco : Weast pour l'Asie du Sud, Betcak ! pour l'Indonésie, AESCI pour l'Asie du Sud-Est, AETFrance pour la Thaïlande, Asmahan pour les études arabes, Chin'alco pour la Chine, UEKF pour la kurdologie, l'association pour la Turquie et O'Korea pour la Corée du sud.

Félicie MÉNARD (L3 d'indonésien) et moi-même (Sandrine CAZALET, L3 de chinois) sommes sur le pied de guerre, prêtes à coordonner les opérations en espérant que tout se passe pour le mieux.

8 h 00 : Les plus courageux arrivent, de bonne et humeur plein d'entrain. « Par où commence-t-on ? » lance l'un d'entre eux. Rendez-vous dans le hall du deuxième étage, encore désert à cette heure matinale. Pendant que les costauds vont chercher les tables sous la direction de la responsable de la logistique, un technicien du pôle TICE s'affaire autour des câbles. La caméra doit-elle être un peu plus haute ? Un peu plus basse ? L'écran fixé sur des barres ou au mur ? Pendant les derniers réglages, les associations commencent à arriver, cherchent leur emplacement, investissent les locaux associatifs...

9 h 00 : Doucement, les premiers étudiants cuisiniers font leur apparition. « Où puis-je mettre mon plat ? », « Il y a un frigo ? ». Le hall ressemble à présent à une ruche quelque peu désorganisée, des sacs disséminés de-ci de-là et d'où s'échappent des effluves gourmands annoncent une belle – et bonne ! – journée.

10 h 00 : Derniers préparatifs... ou presque ! Les associations se mettent à décorer leurs tables tandis qu'en coulisses les organisateurs s'agitent : qui peut aller acheter des boissons ? Et les livres, qui va chercher les livres ? Oui, nous avons des assiettes. Peux-tu distribuer les couverts en plastique ? Et les livrets de recettes ? Suivez-moi, je vous conduis au frigo ! Non, vous ne pouvez pas avoir une plus grande table ...

10 h 30 : Les kakemonos sont accrochés, les plats fleurissent sur les stands, les premiers visiteurs pointent timidement le bout de leur nez... la Journée Du Goût peut commencer ! Le projecteur clignote, s'allume et une étudiante coréenne apparaît, préparant du *bulgogi* dans une cuisine de la cité U. « Vous êtes tous cuisiniers ! » semble-t-elle nous dire. À quelques mètres de l'écran, les gourmands du matin font écho à cette déclaration muette en se dirigeant vers le stand d'accueil où les attend, tout sourire, la présidente des Anciens élèves, Françoise MOREUX.

11 h 30 : C'est le coup de feu ! Les visiteurs affluent, attirés par les odeurs exotiques autant qu'appétissantes. Le présentateur de la Journée, Antoine (L3 hindi), annonce au micro le premier atelier : « Venez vous essayer à la confection des raviolis chinois ! Allez, mesdames et messieurs, n'ayez pas peur ! ». Quelques personnes s'approchent, hésitantes, et observent avec déférence nos deux cuisinières, Mélodie et Jing – étudiantes en L3 de mandarin –, qui s'appliquent à étaler de menus morceaux de pâte. Bientôt, deux spectateurs franchissent le pas et se saisissent des rouleaux à pâtisserie, prêts à tenter à leur tour de façonner ces curieux petits ronds ventrus.

12 h 00 : Du côté des stands, c'est l'effervescence ! Devant l'accueil s'est formée une queue qui traverse le hall, chacun attendant avec impatience de pouvoir acheter les précieux tickets qu'ils échangeront contre des mets de toute sorte. Autour du carré central, il faut jouer des coudes pour accéder aux tables. « Qu'est-ce que c'est ? » s'enquiert une élève en désignant un gâteau vert et blanc de consistance gélatineuse disposé sur le stand d'Asie du Sud-Est. « Du *khanom Chan* ! C'est un gâteau thaï fait à partir de farine de riz gluant et d'extrait de pandan, qui lui donne sa couleur verte. ». Juste à côté, au stand Asie du Sud, Monsieur MOUDIAPPANADIN, président de la COVE et également très bon cuisinier, dévoile avec entrain aux gourmets rassemblés autour de lui la recette du *masala vadai* qu'il a apporté. Plus loin, nous croisons les apprentis de l'atelier raviolis, ravis de remporter chez eux les *jiaozi* qu'ils ont eux-mêmes confectionnés : « C'est pour mon dîner de ce soir ! » me lance l'un d'entre eux.

15 h 00 : La foule commence à s'éclaircir... tout comme les plats ! Les stands se déclarent l'un après l'autre en rupture de stock, victimes de leur succès. Seuls les stands Afrique et Eurasie tiennent encore sur leurs réserves. Que faire ? Il était prévu que la Journée se termine à 18h00, mais ce ne sera apparemment pas possible. En dernier recours, après la fin de la

démonstration de confection de jus de gingembre par Marilou ROBILLARD, Félicie et moi-même décidons d'annuler les ateliers *panada* et *somtam* et de passer directement au jeu-concours.

15 h 30 : Aussitôt dit, aussitôt fait ! Dix courageux élèves acceptent de participer au jeu, ne sachant pas ce qui les attend... La première épreuve consiste à définir l'ingrédient mystère caché dans une boule de coco : tomate, thé, carambar ou encore curcuma, chacun tente de faire preuve d'imagination et de discernement avec plus ou moins de bonheur. La seconde épreuve, éliminatoire également, est aussi un test de reconnaissance gustative. Les candidats doivent distinguer, simplement en les goûtant, trois fruits relativement proches : le litchi, le longane et le ramboutan. À l'issue de cette épreuve, quatre candidats restent en lice pour le défi final. Ils disposent alors d'une minute trente pour terminer une assiette composée de produits pour le moins... exotiques ! Après avoir avalé sans ciller durian, riz noir fermenté, vermicelles de farine de riz au pandanus, tamarin au sucre, et pour finir une décoction de curcuma, la grande gagnante remporte un superbe wok et ses accessoires. Bravo à elle !

16 h 30 : Le hall s'est vidé peu à peu, mais l'ambiance reste à la convivialité et à la fête. Les associatifs, plus détendus, discutent avec les gourmands occupés à vider les fonds de plats tandis que les étudiants en kurde et en turc dansent tour à tour au son de musiques traditionnelles entraînantes. Autour d'eux, on rit, on applaudit, on observe qui les vidéos défilant à l'écran, qui les ouvrages prêtés par Joseph Gibert...

17 h 30 : La journée touche à sa fin, les stands sont promptement démontés, le matériel audiovisuel retourne au septième étage, les comptes sont faits et le balai passé. Une belle journée s'achève, riche en découvertes, en échanges et en émotions. C'est aussi une véritable aventure qui prend fin ! Une aventure pleine de difficultés, de déconvenues, mais surtout de nouvelles expériences et de petites victoires sur l'inconnu.

20 h 00 : Après avoir remis de l'ordre et profité du calme retrouvé pour échanger leurs impressions, les organisateurs et tous ceux qui ont aidé au bon déroulement de cette journée se séparent... Jusqu'à la prochaine fois !

Cette première expérience permet de dégager de nombreux points forts :

- **Participation des associations** : onze associations (dont le BDE et l'association des anciens élèves) ont participé à l'organisation de la JDG. Plusieurs d'entre elles ont assisté à l'ensemble de nos réunions et nous ont donné des conseils très constructifs. Nous remercions tout particulièrement Françoise MOREUX, qui nous a fait bénéficier de son expérience à tous les stades de la réalisation de ce projet. La JDG a été le premier grand événement inter-associatif depuis l'emménagement dans les nouveaux locaux, et ce regroupement en un même lieu a grandement facilité la coopération entre les associations.
- **Implication des étudiants** : Environ soixante personnes ont cuisiné pour l'événement, ce qui souligne le dynamisme des étudiants et l'efficacité du travail de communication effectué par toute l'équipe d'organisation, les associations, ainsi que Magali GODIN (chargée de communication de l'Inalco).
- **Fréquentation de l'événement** : Celle-ci a très largement dépassé les attentes. Les responsables de stands ont été littéralement dépassés par l'affluence aux alentours de midi.
- **Ambiance** : l'ambiance était à la fête, la plupart des personnes interrogées ont trouvé cet événement extrêmement convivial, grâce à l'accueil chaleureux des associatifs et aux danses improvisées par les associations turque, kurde et arabe en fin de journée.
- **Expérience riche** : Ce projet a permis à l'équipe organisatrice de la JDG, d'acquérir un certain savoir-faire en termes de gestion de projet et de mettre en pratique les connaissances acquises au terme de deux années en Communication et Formation Interculturelles. La tâche s'est révélée complexe, mais passionnante.

Ce succès devrait assurer la pérennité de l'événement dans les années à venir !

Sandrine CAZALET
Responsable du projet JDG

Impressions personnalisées

Le lundi 15 mai 2012, l'Inalco avec l'organisation de la première « Journée du Goût » a innové dans un domaine qui rassemble les peuples du monde entier puisqu'il s'agissait de faire découvrir, à des visiteurs nombreux et toujours enthousiastes, le plus grand nombre possible de merveilles culinaires des cinq continents. Installés au deuxième étage, passage obligé pour avoir accès aux terrasses et au couloir des amphithéâtres, une multitude de stands tenus essentiellement par des élèves a présenté à un public très gourmet des plats aussi délicieux qu'exotiques en provenance de nombreux pays dont les langues sont enseignées au Pôle des langues et civilisations.

Nous le savons tous, la chair est faible et cette Journée du Goût fournit à chaque visiteur l'exquise occasion de s'adonner au sixième péché capital, la *gula* (en latin), c'est-à-dire la glotonnerie dans toute sa démesure. Car c'est sans retenue aucune que les convives se remplirent la panse allant d'une table du Siam, à un buffet kurde après s'être attardés à des banquets turc et chinois. À chaque halte les amphitryons rivalisèrent pour dévoiler quelques-uns de leurs secrets.

Il m'est impossible de citer toutes les nations représentées à cette journée aussi, je ne me bornerai à citer que celles auprès des stands je me suis arrêté un peu plus longuement qu'ailleurs et où j'ai pu poser quelques questions sur l'art culinaire local.

La Sublime Porte fut à l'honneur et, pour une fois, sans quitter les rives de la Seine pour se rendre sur celles du Bosphore, on pouvait se délecter de délicieuses spécialités allant du *lahmaçun* (sorte de pizza agrémentée d'épices variées) aux *revanis* (pâtisserie aux amandes) en passant par des *börek*s (lasagnes ottomanes garnies de viande hachée et/ou de fromage) et les traditionnelles *sarmas* (feuilles de vigne farcies). Il faut encore signaler un merveilleux *çay* ou thé noir turc qui étanche toutes les soifs. Je dois aussi signaler que notre présidente, Françoise MOREUX, responsable de la vente des tickets permettant l'achat des plats, soupes, brochettes et autres friandises, s'était pour l'occasion transformée en maître queux du Grand Seigneur puisqu'elle avait confectionné des *am tatlisi* (délices de Damas), un dessert anatolien très recherché !

Le Kurdistan, admirablement représenté par des jeunes filles charmantes offrait des *dolmas* (aubergine farcie au riz, à la viande et aux épices), des *pohças* (pâté de viande avec des épinards et/ou du fromage) et en guise de

dessert un succulent cake aux épinards sucré, le tout agrémenté de *rojave* (eau de vie parfumée à la fraise).

La géographie culinaire ne correspondant pas toujours à celle des atlas, en face du Kurdistan siégeait la Slovaquie animée par une étudiante qui faisait découvrir, avec son gracieux minois, des gâteaux au chocolat et aux noix aussi séduisants qu'elle !

Le comptoir du sous-continent indien présentait, comme celui de l'empire du Milieu, une variété impressionnante de mets aussi rares que délicats. Au pays des maharadjas on pouvait se régaler de *raita* (crème de yaourt avec de la tomate, de la menthe et de la coriandre) ainsi que de divers beignets salés farcis de soja, d'agneau et de lentilles. Les mandarins vendaient du riz cantonais et des pâtes parmi mille et autres célestes plats.

Une petite escapade en Indochine permettait de découvrir deux excellentes spécialités : au pays du sourire, un *loc lac* de bœuf (comprenant du riz, de la sauce tomate avec du citron du soja et de l'ail) et, au royaume du Siam, un étonnant *thot man pu* (beignet aux crabes et légumes frits).

Un autre très grand pays de la gastronomie, quoique souvent méconnu, était représenté : la Corée. Et ce fut une joie de goûter au *kimchi*, ce chou particulier et épicé de si excellente manière.

Lavouerei-je ? J'ai été déçu de ne pas voir figurer le Maroc car c'est un authentique et merveilleux palais des mille et une nuits gastronomique. J'ai néanmoins pu me consoler avec de petits gâteaux salés à la semoule et aux olives tunisiens et des *baklavas* algériennes.

Enfin cette superbe journée fut aussi un régal pour l'ouïe et la vue puisque la musique et des danses orientales relayèrent les desserts. Ce fut même une véritable révolution puisque de ravissantes Kurdes, Turques, Persanes et Maghrébines profitèrent de ces rythmes envoûtants pour montrer leurs visages souriants et leurs chevelures libérées. Nous ne dirons pas si à la *gula* succéda la *luxuria* ! Mais les connaisseurs de la poésie arabe contemporaine auront beaucoup apprécié les vers du Syrien Nizzâr QABBÂNÎ mis en musique par la chanteuse libanaise Mâjidah AR-RÛMÎ : *Kalimât* (« Mots » mais ici sous-entendu comme « mots d'amour »).

La semaine du nouveau quartier latin NQL13

L'Inalco fait partie, avec la BnF (Bibliothèque nationale de France), la FMSH (Fondation maison des sciences de l'homme), l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales), l'Université Paris-Diderot, l'ENSA (École nationale supérieure d'architecture de Paris-Val de Seine) et la BULAC, du groupement « NQL13 », qui représente les institutions du savoir et de la connaissance du nouveau quartier du treizième arrondissement.

Du lundi 21 mai au dimanche 3 juin 2012, ces grandes institutions ont ouvert leurs portes et proposé un circuit culturel avec des animations diverses : conférences, performances artistiques, lieux insolites, fanfares et visites guidées.

En raison de la période d'examen, la participation de l'Inalco/BULAC à cet événement a été limitée au vendredi 1^{er} juin, avec au programme :

- à partir de 18 h 30 : portes ouvertes et apéro festif dans le hall du 2^e étage et projection dans l'amphi 3 du film *La laque en Asie, de la technique à l'art*.
- à partir de 20 h 00 : ambiance zen dans la bibliothèque pour une visite chuchotée et ambiance musicale et danses du monde dans le hall du 2^e étage.

Pour cette soirée, où tous étaient les bienvenus, voisins ou simples curieux, l'Inalco avait fait appel aux différentes associations de l'établissement, les priant de se présenter au public et d'apporter des plats exotiques reflétant la diversité de notre établissement.

C'est ainsi que notre association des anciens élèves, l'AAÉALO, comme les associations étudiantes, avait un stand, avec Régine DAUTRY, Emmanuel DE BRYE, Catherine MEUWESE, Evelyne NOYGUES et moi-même, et proposait ses publications (bulletin *Orients* et *Annuaire*), en même temps que les *danjuan* que j'avais préparés...

Cette soirée a été l'occasion de nous faire connaître et plusieurs personnes nous ont rejoints en adhérant à l'association.

Vous trouverez ci-après des échos plus personnels de cette soirée...

NQL13 du 1^{er} juin : les « Anciens élèves » étaient de la fête !

Le 1^{er} juin 2012, pour la fête des voisins, le nouveau PLC – Pôle des langues et civilisations – avait réuni une population joyeuse et estudiantine composée d’Inalcoïens et de Bulaciens... les nouveaux habitants de ce nouveau quartier latin de Paris XIII^e qui dresse fièrement ses universités et bibliothèques à l’ombre protectrice de la BnF François MITTERRAND.

À l’entrée du PLC, rue des Grands-Moulins, une fanfare pleine d’entrain accueillait les curieux. À l’étage, un apéro festif avait été organisé par l’Inalco en compagnie des associations des étudiants ... d’aujourd’hui et d’hier.

Le stand de l’AAÉALO étalait fièrement les numéros de son bulletin *Orients* d’un rouge du plus bel éclat propre à attirer l’attention des chalands. Sur la table, de sympathiques bouchées à la viande réconfortaient les plus affamés... « Vous êtes un ancien des Langues O’ ? Quand avez-vous terminé vos études ? Quelles langues étudiez-vous ?... » ... et les premières timidités étaient dépassées pour mieux plonger dans nos souvenirs respectifs et partager nos émotions !

Les meilleurs moments ont une fin...

La soirée était déjà bien avancée quand, le public se faisant plus rare, il était temps de replier les tables et de partager les dernières douceurs, sucrées ou salées, sur les stands des autres associations.

... mais le spectacle n’était pas terminé

Quelques étudiants s’emparaient du micro pour chanter et danser sur des airs bien connus dans leurs aires géographiques... Les « Anciens » allaient-ils rester muets ? Certainement pas ! C’est alors que Françoise nous gratifiait d’un récital *a capella* de chants chinois accueillis par une ovation et des applaudissements emportant l’adhésion de tous. Nous faisons tous partie de la même famille des... « Inalcoïens du nouveau quartier latin » !

Évelyne NOYQUES

Colloque « La France et la Russie dans l'Europe des XIX^e et XX^e siècles »

9^e journées de l'histoire de l'Europe – 1^{er} et 2 juin 2012 –
Centre Malesherbes-Sorbonne

Une fois de plus, l'Association des historiens a organisé, sous le haut parrainage du ministère des Affaires étrangères, une très riche rencontre de près de quarante historiens, chercheurs, enseignants, conservateurs, en majorité français. Français en Russie, Russes en France, influences réciproques dans l'art, l'architecture, la musique, la danse, le cinéma, tous ces thèmes ont été balayés devant un auditoire nombreux.

Les relations entre ces deux pays furent également ponctuées de guerres et personne n'a oublié Napoléon à Moscou ou le tsar Alexandre I^{er} à Paris et au Congrès de Vienne. *A contrario*, la diplomatie a tissé des liens nombreux au cours des années 1914-18, puis au temps de la Russie bolchevique, tandis qu'émigrés apportaient leur savoir et leur culture des deux côtés de cette Europe où haine et amour ont tour à tour marqué l'époque.

Parmi tous les sujets évoqués, on citera quelques grandes lignes :

- À propos des Russes ayant connu la France au XIX^e siècle, on retiendra l'admiration du bonheur de vivre en France ressentie par les officiers russes de l'armée d'Alexandre I^{er}, alors que l'élite française n'est pas tellement accueillante vis-à-vis de l'aristocratie russe. Les milieux français du pouvoir vont sans cesse se méfier des « agents » du tsar, d'ailleurs la fameuse *Okhrana* (police secrète) est installée rue de Grenelle dans l'Hôtel d'Estrées (actuelle résidence de l'Ambassadeur de Russie).
- L'apprentissage du russe en France tarde à s'épanouir : c'est à la fin du XIX^e siècle que le Cercle Saint-Simon l'encourage avec la *Revue des études franco-russes* et Paul BOYER, grand slaviste, fondateur de la chaire de russe de l'École des langues orientales, crée l'Institut français de Saint-Petersbourg. En fait, ce sont les slavisants qui vont aider à la connaissance de la Russie. Mais la Révolution de 1917 va marquer un coup d'arrêt ; en 1927 il n'y a plus que dix Français en Russie.

De grandes figures littéraires russes ont tenté de faire connaître la Russie et son art comme TOURGUENIEV, mais de nombreux historiens ou littérateurs, tels KARAMZINE, GOGOL, DOSTOÏEVSKI s'en distinguent par nationalisme.

- À l'inverse, la langue française fut encouragée en Russie dès Pierre le Grand et Élisabeth sa fille, amoureuse de la mode française, jusqu'au moment où Nicolas I^{er} le tsar autocrate, anti-occidental par crainte des idées propagées par les « décembristes » férus de la Révolution française, a imposé la censure et fermé les frontières.
- Sur l'implantation de Français en Russie, plusieurs historiens nous dépeignent les différentes étapes : expulsion des huguenots de France bien accueillis par la régente Sophie, Pierre le Grand ouvre les portes aux architectes, artisans, commerçants et les invite à l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. Des salons scientifiques essaient la connaissance des nouvelles technologies. La révolution de 1789 provoquera l'exil de nombreux militaires, à l'époque de Napoléon les prisonniers français en Russie seront employés et bien payés. La Russie représente alors un Eldorado, si bien qu'en 1848, on compte 27 000 émigrés français, dont des médecins, dentistes, agronomes, cartographes
- L'auditoire s'est beaucoup intéressé à la présentation, par Véronique JOBERT, professeure émérite à Paris-Sorbonne, membre du conseil d'administration de notre association, des mémoires de nos ambassadeurs NOULENS et DE ROBIEN à l'époque de la Révolution de 1917 dont ils furent les témoins. Leurs dépêches témoignent d'avis différents sur les débuts de la Révolution, les personnalités de TROTSKI et de LÉNINE, « petit Tartare à grosse tête » pour NOULENS, « honnête homme comparable au Christ » pour DE ROBIEN. Tous deux soulignent la faiblesse des dirigeants de l'époque, l'endurance des Russes mais le paroxysme de colère et les déchainements de la soldatesque. C'était là les premiers témoins de la Révolution avec des idées personnelles évidemment.
- Sur les relations franco-russes au plan politique, il faut imaginer le choc que fut la défaite russe lors de la guerre de Crimée considérée comme une guerre sainte où la Russie défendait les chrétiens contre les Ottomans alliés aux armées européennes. En fait, il s'agissait du Problème des Détroits tout autant que la question des Lieux Saints. Se souvenir qu'il y eut 100 000 morts français et 500 000 morts

russe, du fait de l'archaïsme de l'armée russe dont l'héroïsme fut chanté par TOLSTOI dans les *Récits de Sébastopol*. De cette date l'anti-occidentalisme de la Russie s'accélère, les slavophiles glosent sur la « question russe », de l'orthodoxie on glisse au panslavisme, une première église russe est édifiée à Jérusalem.

L'autre moment critique de la puissance russe est la désorganisation de l'armée durant la première guerre mondiale, la « trahison » de Brest-Litovsk en mars 1918 ; à ce moment-là, la mission française est dirigée par un pacifiste notoire SADOUL alors que les massacres dans les écoles militaires russes, suicides de généraux et les agissements ambigus de GORKI horrifient l'ambassadeur français.

- De 1924 à 1991, un puissant mouvement de propagande, dévoilé dans les archives russes : il est destiné à « protéger le jeune état des soviets contre l'hostilité de la France et de la Grande-Bretagne ». La diplomatie russe en est le bras armé symbolisé en 1977 par l'édification d'une nouvelle ambassade russe à Paris, dénommée le « Bunker » par le journaliste Bernard LECONTE dans un livre célèbre. Pour l'Internationale française née en 1930 « la défense de l'état socialiste est une obligation » ; les élections françaises de 1927 voient le triomphe de la « ceinture rouge » communiste de Paris.

Simultanément l'arrivée en France de la première vague d'émigration russe (80 000 personnes) avec des écrivains et des philosophes reconnus mais vivant en ghetto jette un discrédit sur le nouvel état soviétique.

Grâce à la table ronde organisée par RFI, une vue cavalière des relations franco-russes actuelles, avec les vents favorables de l'époque gaulliste, où l'économie joue un grand rôle (Accord Gaz-Pétrole), le soutien apporté par la France au Conseil de l'Europe, au partenariat avec l'OTAN, peu à peu l'atmosphère se détend sous l'ère des KHROUCHTCHEV, BREJNEV, GORBATCHEV, ELTSINE.

La Russie privilégie toujours les accords bilatéraux dans les affaires ; 1991 est le tournant vers le marché avec une marche chaotique, redressée de façon autoritaire par POUTINE.

La croissance insolente de la Russie qui engrange 120 milliards de dollars d'investissements étrangers doit inciter la France à y gagner de nouveaux marchés. Une anecdote rapportée par un expert indique que les mouvements

politiques actuels à Moscou et dans d'autres grandes villes risquent de se terminer par un phénomène négatif : la jeunesse voit trois solutions à la situation actuelle : « Vnoukovo, Domodiedovo, Cheremetievo »... il s'agit des trois aéroports de Moscou... donc des tentations de l'exil pour une jeunesse sans espoir.

Françoise BARRY

Nomination de François HOMINAL à l'Institut RICCI

Fondé en 1972 et dirigé pendant une trentaine d'années par Claude LARRE, s.j., l'Institut RICCI de Paris propose dans les locaux du Centre Sèvres – dont il est depuis deux ans partie intégrante – diverses activités universitaires liées à la culture et à l'histoire chinoises :

- des enseignements de langue chinoise, d'étude d'œuvres anciennes (notamment taoïstes), de calligraphie, d'histoire thématique, ... ;
- un cycle annuel de conférences sur la société chinoise contemporaine, appelé *Chine Plurielle* ;
- un séminaire annuel étudiant les différentes approches de questions éthiques dans les traditions culturelles ou religieuses chinoises (confucianiste, taoïste, bouddhiste) et non-chinoises (christianisme, hindouisme) ;
- la publication mensuelle dans la rubrique *Le Coin des Penseurs* du site internet d'un texte court, récent, écrit par des Chinois et susceptible de donner à réfléchir.

L'Institut RICCI répond également à des demandes spécifiques. Il est régulièrement consulté par des chercheurs, des journalistes, des cinéastes dont les sujets de recherche peuvent porter aussi bien sur la Chine traditionnelle, la présence jésuite en Asie que sur d'actuels problèmes de société.

Les publications de l'Institut comprennent :

- des traductions et commentaires de textes fondateurs du taoïsme et de la médecine traditionnelle chinoise,
- en partenariat, avec les éditions du Cerf, des traductions d'œuvres chinoises ou des ouvrages sur l'histoire de la pensée chinoise.

L'Institut RICCI est lié à la publication des trois dictionnaires RICCI, notamment le *Dictionnaire Ricci des caractères chinois* en 2 volumes paru en 1999, le *Grand Dictionnaire Ricci de la langue chinoise* en 7 volumes paru en 2001 et sa version DVD en 2010¹.

1. Voir *Le Grand Ricci numérique* dans *Orients*, juin 2010 p. 165-166.

La référence à RICCI dans la dénomination de cette institution, comme dans celle de ses homologues de Taipei, de Macao et de San Francisco, évoque la personne de Matteo RICCI. (1552-1610), le missionnaire jésuite qui, fin XVI^e - début du XVII^e siècle, fut le premier occidental à avoir étudié les classiques chinois.

Après une douzaine d'années à la tête de l'Institut RICCI de Paris, Michel MASSON s'est retiré pour laisser la place à un membre très actif depuis de nombreuses années, François HOMINAL.

Après avoir terminé des études scientifiques et une maîtrise de chinois, notre ami a fait partie du premier groupe d'étudiants boursiers en Chine après la Révolution culturelle (1973-1975), en compagnie de personnes qui sont devenues célèbres : Jean LÉVI, Joël BELLASSEN, Marc KALINOWSKI, Françoise SABBAN et tout particulièrement Jean-Paul DESROCHES, avec qui il a partagé sa chambre pendant un an, sans oublier Claire JULLIEN, défigurée dans un odieux attentat dirigée contre la librairie Le Phénix où elle travaillait et emportée il y a quelques années par une maladie fulgurante.

Il passa la plus grande partie des années 1979 à 1989 à Pékin, travaillant comme représentant de sociétés industrielles françaises, c'est là qu'il fit la connaissance d'une Chinoise bien introduite dans les milieux littéraires et artistiques qu'il épousa.

Dans les années 1990 et 2000, c'est en Russie et dans les autres pays nés de la dissolution de l'Union soviétique qu'il a travaillé, ce qui l'a amené à parcourir cet immense espace où l'on passe progressivement de l'Europe à la Chine.

François HOMINAL a réalisé le site internet de l'Institut (www.institutricci.org) ainsi que le site consacré à Matteo RICCI en 2010 à l'occasion du 400^e anniversaire de sa mort (www.matteo-ricci.org). Il traduit et publie aussi des documents de penseurs chinois *Le coin des penseurs* accessibles sur www.institutricci.org.

Depuis peu retraité, il aura tout loisir de s'impliquer plus encore dans les activités de l'Institut.

Notre association, dont il est membre, est honorée par cette nomination et nous adressons à François HOMINAL toutes nos chaleureuses félicitations.

Françoise MOREUX

Échanges fructueux à Brive-la-Gaillarde

La désormais célèbre ville de Brive-la-Gaillarde, suite à l'élection de notre nouveau Président de la République, se distinguait déjà par la place donnée à l'enseignement du chinois à l'ensemble Edmond MICHELET, grand établissement d'enseignement catholique de Brive qui a réuni sous un même patronage l'école Jeanne d'Arc, l'école et collège Notre-Dame, l'école, collège et lycée BOSSUET, soit 2 000 élèves.

Jean-Paul DELBOS¹ (DULCO 1981), qui a été, dès le début, animateur du cursus de chinois dans cet établissement, récolte les fruits des efforts qu'il a fournis depuis 2007, puisque le premier cru d'élèves présentant la langue chinoise au baccalauréat date de cette année. Et après le voyage d'un groupe les élèves de chinois, qu'il a accompagné en Chine, dans la province du Ningxia, pour y rencontrer les élèves de français du lycée Tanglai de Yinchuan, c'est maintenant une nouvelle étape qui va être franchie : en février 2013, ce sont vingt élèves chinois étudiant le français dans ce lycée Tanglai qui vont venir à Edmond MICHELET à Brive pour consolider l'échange sur une base de réciprocité.

Souhaitons longue vie à ces échanges et félicitons Jean-Paul DELBOS qui peut s'enorgueillir d'avoir porté ce projet avec autant de conviction et d'avoir contribué à en assurer le succès afin de donner une vraie place à l'enseignement du chinois dans sa ville de Brive.

En mai dernier, un petit opuscule signé Jean-Paul DELBOS a été publié. Intitulé *Edmond MICHELET, de l'Indochine à la Chine*, ses 56 pages témoignent du rôle que cet homme d'engagement et sans doute visionnaire, Edmond MICHELET (1899-1970), a joué dans les années 1950 dans la réflexion et l'action des autorités françaises sur le dossier des relations diplomatiques et culturelles qu'il convenait d'établir entre la France et l'Extrême-Orient, dont la toute nouvelle R. P. de Chine.

Cette « aventure » est relatée dans la rubrique « Histoire » du présent bulletin.

Françoise MOREUX

1. Voir dans *Orients* de février 2012 dans la rubrique Actualités : « Le chinois aujourd'hui, un atout pour demain ».

L'ARESÆ ou les mésaventures d'une société savante issue de Langues O'

L'ARESÆ (Association française pour la recherche et les études scientifiques en Afrique de l'Est) n'est pas un rassemblement d'anciens combattants. Bon nombre de ses membres, issus de l'Inalco, contribuent à pérenniser, à valoriser sinon à étendre des savoirs scientifiques qu'ils y ont acquis, en animant ce que l'on nommait naguère d'une fort jolie locution : les sociétés savantes.

L'ARESÆ a été fondée en 1968 par Joseph TUBIANA, qui enseigne alors l'amharique à l'Inalco. En 1974, le CNRS sollicite le professeur afin qu'il mette sur pied à Sofia Antipolis un Centre d'études sur l'Afrique orientale. Fondé en 1977, ce sera le laboratoire PEIRESC qu'il dirigera jusqu'en 1986.

Accompagnant chercheurs et étudiants, l'association qu'il a créée permet à tous d'échapper aux lourdeurs d'une administration lente et tatillonne. Au fil des années, elle rassemble aussi dans le petit pigeonnier que l'administration lui octroyait au quatrième étage de la rue de Lille, une bibliothèque unique. Côtayant livres et périodiques en langues éthiopiennes, en arabe et en somali, une documentation grise, somme d'études réalisées par les membres, documents récupérés au fil de leurs affectations par diplomates, officiers, coopérants et amis y étaient également patiemment rassemblée.

Après le décès de son fondateur, de renommée planétaire, qui restera l'un des grands noms des études éthiopiennes, élèves et amis du maître se sont appliqués à poursuivre la mission dévolue à la petite société. Celle-ci, depuis plusieurs années déjà, reposait sur les épaules de son secrétaire général qui assurait entre autres la publication et la diffusion d'une *Libre pratique* et de *Conférences et Documents*, relation et confection « artisanale » des conférences organisées par l'association. Par ailleurs, Alain ROUAUD rédigeait et publiait la gazette, les *Nouvelles de l'ARESÆ*, publication trimestrielle qui recensait ce qui pouvait se dire, s'écrire, ou être représenté sur l'espace d'intérêt de l'association. Lorsque sa santé ne lui a plus permis d'en

assumer la réalisation et qu'il a choisi de se retirer, l'ARESÆ n'a plus été en mesure de poursuivre cette précieuse collation.

Concomitant avec le projet de déménagement de l'Inalco vers un espace plus vaste et plus confortable, ce moment a été très difficile pour une association qui non seulement perdait son élément moteur, mais par la même occasion son lien avec l'université et les institutions officielles du savoir, sans l'onction desquelles rien n'est vraiment permis. Aussi, lorsque le flambeau a été repris par les seuls anciens élèves, sans autre légitimité que leurs diplômes et leurs expériences professionnelles venues de tous horizons, la survie est devenue difficile... jusqu'à être, en juin dernier, brutalement chassée du nouvel Inalco qui, officiellement par manque de place, n'a pas souhaité lui conserver son droit à l'existence.

L'ARESÆ momentanément « sans domicile fixe » a dû se retirer ainsi que son association sœur, PMCT (Pour mieux connaître le Tchad).

Leurs bibliothèques, moindre mal, ont été données à la Bulac, plus hospitalière, ce qui a pu être sauvé de leur documentation grise en revanche est aujourd'hui réparti chez ses membres dans l'attente de jours meilleurs.

Ces petits drames, qui pour la diffusion du savoir n'augurent rien de bon, dépassent probablement largement le cadre d'une petite société savante qui n'en poursuit pas moins aujourd'hui ses activités, mais hors les murs. Fort de ses statuts qui précisent qu'elle a pour objet d'encourager la recherche scientifique en Éthiopie, en Érythrée, à Djibouti, en Somalie, au Soudan et exceptionnellement dans les pays limitrophes, elle continue à travailler.

Poursuivant grâce à l'internet la diffusion d'informations – oralement, par écrit et par tout moyen audiovisuel et informatique –, elle organise toujours conférences et cercles d'études, publication d'ouvrages, livres ou plaquettes. Elle octroie aussi, dans la mesure de ses modestes moyens, des subventions à des personnes ou des institutions engagées dans une recherche jugée pertinente par l'assemblée générale.

Ses membres publient régulièrement dans des revues spécialisées, participent à certains séminaires universitaires, même au sein de notre ingrat Inalco, et à l'animation d'une collection, la *Bibliothèque PEIRESC*, appuyée sur les éditions L'Harmattan, Sépia et occasionnellement L'Archange Minotaure pour les éditions de luxe.

À défaut de trouver la moindre compréhension dans l'Inalco nouveau, l'ARESÆ reste fidèle à cet esprit chaleureux qui, tout d'amitié et de sérieux,

avait fait de Langues O' une institution unique, soucieuse d'éviter toute pitoyable économie des savoirs du cœur.

Marc FONTRIER

Diplômé d'arabe (1972), d'amharique (1989), de somali (1989)

Docteur de l'Inalco en études africaines

Secrétaire général de l'ARESÆ

Visite de la BULAC

À notre invitation, un groupe d'une vingtaine de membres de l'AAÉALO a été accueilli le 7 juin 2012 par Francis RICHARD, directeur scientifique, responsable des collections à la BULAC et membre honoraire de notre association, pour une visite guidée et commentée des nouveaux locaux de cette immense bibliothèque. Qu'il en soit ici remercié.

Immense, le mot n'est pas trop fort, puisque la BULAC dispose, dans le Pôle des langues et civilisations (immeuble commun à l'Inalco et la BULAC) de 5 niveaux : trois étages et deux sous-sols. La création de la BULAC est l'aboutissement d'un projet conçu fin 2000, né de l'idée généreuse de regrouper des fonds orientalistes, dispersés, peu accessibles, peu mis en valeur en raison des difficultés techniques posées par les écritures non latines... et d'offrir enfin un outil de travail d'envergure internationale aux étudiants et spécialistes de ces domaines.

Ces fonds proviennent des bibliothèques suivantes, dont les collections ont fait l'objet de convention de cession ou de dépôt :

- les collections de l'ex BIULO (bibliothèque interuniversitaire des Langues Orientales, fonds jusqu'alors stockés rue de Lille, à Dauphine, Clichy, Malakoff et au Centre technique du livre de l'enseignement supérieur)
- le fonds slave de la Bibliothèque universitaire de la Sorbonne (Panthéon Sorbonne).
- le fonds russe, biélorusse et ukrainien du Centre et de l'Institut d'études slaves (Paris Sorbonne).
- le fonds turco-ottoman, le fonds finno-ougrien, le fonds indianiste Jules-BLOCH, le fonds de l'Institut d'études iraniennes James-DARMESTETER (Paris Sorbonne nouvelle).
- le fonds coréen et le fonds du SEDET (société en développement études transdisciplinaires) de Paris Diderot.
- les fonds indianistes VAUDEVILLE et Madeleine BIARDEAU de l'École pratique des hautes études.
- les têtes de collections, les fonds de périodiques, les fonds particuliers des centres de recherche de l'École des Hautes études en

sciences sociales : Centre d'études des mondes russes, caucasiens et centre européen, Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine, Centre d'études sur l'Inde et l'Asie du Sud, Centre de recherches sur le Japon, Centre de recherches sur la Corée.

- le fonds tibétain, les périodiques khmers, chinois, japonais etc... de l'ÉFEO (École française d'Extrême-Orient).

La mission principale de la BULAC est de :

- rassembler des collections documentaires sur les langues et civilisations des aires culturelles couvrant l'Europe balkanique, centrale et orientale, le Moyen-Orient et l'Asie centrale, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie jusqu'aux civilisations amérindiennes. Tous les types de documents et de supports concourent à cet objectif : documents imprimés (monographies et périodiques en toutes langues), en feuilles, photographiques, audiovisuels ou électroniques.
- fournir une documentation en adéquation avec les besoins des étudiants, enseignants et chercheurs de la communauté universitaire. Elle a pour ambition la constitution d'un pôle de recherche de niveau international, offrant des collections de haut niveau, encourageant l'interdisciplinarité et l'approche globale des phénomènes.

Elle a une capacité de 7 000 mètres linéaires de rayonnage dans les salles de lecture qui offrent 50 000 volumes dans les espaces d'étude et 175 000 volumes dans les espaces recherche.

Plus de 200 000 documents en provenance des bibliothèques fondatrices, ainsi que des documents acquis récemment sont accessibles dans les salles de lecture. Ils sont répartis entre des collections à destination des étudiants, en rez-de-chaussée et en mezzanine, et des collections plus spécialisées orientées vers la recherche au niveau rez-de-jardin.

La totalité des fonds de la BULAC est accessible, en plus du libre-accès, en communication indirecte. Toutes les places sont équipées de prises électriques et de prises de réseau. Cent cinquante postes informatiques, comprenant les postes du libre-accès, des salles de formation et de travail en groupes, et les postes audiovisuels de la salle d'autoformation donnent accès aux ressources de la bibliothèque, à internet et sont équipés de la suite bureautique Open Office. Des ordinateurs portables sont disponibles dans les banques de prêt pour une utilisation dans l'enceinte de la bibliothèque. Un espace dédié aux supports audiovisuels permet la consultation

de films, de documentaires et d'enregistrements sonores. Les postes informatiques de l'espace d'autoformation permettent la découverte et le perfectionnement de la pratique de langues étrangères.

Six cents places de lecture du libre-accès sont accessibles avec ou sans réservation. Vingt-huit carrels¹ privatisables peuvent accueillir une ou deux personnes et permettent la consultation d'importants corpus documentaires pour une durée d'une journée, une semaine ou davantage. Dix-sept salles de travail en groupe sont réservées aux travaux collectifs réunissant de trois à dix participants pour une durée allant de quelques heures à quelques jours. La moitié des carrels individuels et les salles de groupes sont déclinées en version 24h/24 pour permettre aux chercheurs de poursuivre leurs travaux au-delà des horaires d'ouverture de la bibliothèque, grâce à un contrôle d'accès automatisé par badge. Le prêt de documents s'étend à la majorité des monographies publiées avant 1960.

Le prêt de documents s'étend à la majorité des monographies publiées avant 1960.

La question posée officiellement à la BULAC au sujet du prêt de livres dont les anciens élèves pourraient être bénéficiaires est restée jusqu'alors sans réponse. Toutefois, il convient de préciser que la BULAC est désormais beaucoup plus que la bibliothèque de l'Inalco. Sa structure est celle d'un GIP (Groupement d'Intérêt Public), réunissant huit membres fondateurs, régi par un Conseil scientifique. Il convient donc que tous les membres expriment leur avis sur la question.... Attendons avec patience.

Manifestant son amour passionnel des ouvrages anciens, Francis RICHARD nous a ensuite parlé de ce qui lui est le plus cher :

La réserve

La Réserve de la BULAC est la mémoire des études orientales françaises, ce qui ouvre de vastes perspectives à la recherche. Le terme même implique que des fonds sont traités à part du reste des collections, car elles sont souvent les plus précieuses. Elles nécessitent parfois un traitement particulier du fait de leur rareté, de leur fragilité : des fonds d'archives ou des autographes d'écrivains, des ouvrages aux reliures précieuses ou fragiles.

Depuis plusieurs années, avait été entrepris au sein de la BIULO (ex-Bibliothèque interuniversitaire des langues orientales) un travail de repérage

1. Un carrel est petite pièce d'étude à usage individuel dans les bibliothèques universitaires. Il peut se limiter à un simple meuble de bureau cloisonné sur le devant et les côtés, permettant ainsi au lecteur d'être isolé de ses voisins.

puis de mise de côté de manuscrits et d'ouvrages très précieux. De fait, la part la plus importante des collections de la réserve de la BULAC provient de la BIULO : un fonds précieux qui s'est constitué à travers les âges, un véritable conservatoire de l'édition en caractères non européens. Il faut avoir présent à l'esprit qu'à partir de 1669 la plupart des diplomates ont fait leurs études à l'école des Langues O' et que beaucoup de ces ouvrages furent leur instrument d'étude. Au fil du temps, les bibliothécaires ont cherché à réunir de façon systématique les différentes éditions des textes les plus significatifs, tous les travaux sur les langues de même que les relations de voyage dans les régions où l'on parlait ces langues. La BULAC recèle ainsi des documents dont on ne trouve plus trace dans leur pays d'origine.

De la sorte on trouve à la réserve, outre certaines éditions très rares, les impressions européennes antérieures à 1811, les impressions en caractères arabes faites au Proche et au Moyen-Orient avant la guerre de 1914, les ouvrages imprimés en Russie jusqu'aux alentours de 1840 ou les impressions extrême-orientales antérieures au début du xx^e siècle. Les livres les plus anciens datent du xv^e siècle, si on excepte quelques manuscrits arabes antérieurs à cette date. Quelques fonds d'archives, peu nombreux mais de grande importance, concernent l'histoire des relations entre la France et différents pays ; on peut citer les exemples du Kazakhstan ou de l'Ukraine. D'autres documents retracent l'histoire de l'étude des différentes langues et les travaux pionniers qui s'y rattachent. Bien des ouvrages intéressent aussi les chercheurs en littérature ou les historiens.

Des listes des ouvrages les plus rares, précieux ou fragiles ont été dressées par tous nos collègues bibliothécaires pour les fonds dont ils ont la responsabilité. Un repérage systématique est fait dans les magasins, volume par volume. On tâche de repérer les illustrations exceptionnelles, les ex-libris ou les annotations importantes, bref tout ce qui peut conférer au livre le caractère d'un *unicum* (exemplaire unique n'existant nulle part ailleurs).

Concrètement, la réserve de la BULAC, c'est donc 2 550 mètres linéaires de magasins spécifiques où conditions d'éclairage, hygrométrie et température sont contrôlées en permanence. Beaucoup de documents sont gardés dans des boîtes ou des étuis, leur manipulation nécessite un soin tout particulier. C'est la raison pour laquelle la sortie de ces documents est limitée au maximum. Ces documents rares ou précieux ne peuvent être communiqués qu'à des lecteurs qui ont impérativement besoin de consulter les originaux pour leurs recherches, qu'elles portent sur le texte, sur l'histoire de la typographie ou sur la codicologie des manuscrits. La réserve de la BULAC

est dotée d'une salle de lecture dédiée de 76 m² et de dix-huit places. De telles conditions permettent au lecteur de venir consulter ces ouvrages avec toutes les précautions nécessaires, sur des futons en tissu, dans le calme et environné des outils bibliographiques nécessaires. L'usage du crayon seul est la règle.

Les manuscrits

La collection de manuscrits de la BIULO a trouvé sa place dans la réserve de la BULAC. Cette collection contient plus d'un millier de manuscrits arabes, avec quelques textes inédits, les points forts de ce fonds étant la linguistique et la lexicographie, le droit, l'histoire et la diplomatie ; beaucoup de volumes viennent du Maghreb ou d'Afrique. Le fonds turc, de cent quatre-vingt-dix volumes, et le fonds persan, de cent trente volumes ont un caractère comparable et conservent la mémoire de l'École et des activités de ses élèves depuis sa fondation sous l'Ancien Régime. D'autres documents manuscrits dans les différentes langues dans lesquelles s'est exercée l'activité de l'École sont conservés, que ce soit en arménien, en russe, en grec ou dans les langues d'Asie du Sud et du Sud-Est dont certains d'entre eux sont d'une très grande rareté.

Françoise MOREUX

Impressions personnalisées

J'ai été impressionnée par l'espace et tout ce que l'on peut trouver dans cette bibliothèque, grâce au regroupement en un seul lieu, tant attendu. Plus rien à voir avec celle de Dauphine à mon époque (plus de trente ans !). Cela donne envie de reprendre de nouveaux cursus aux Langues O'.

Catherine BOUCHET-ORPHELIN

Fréquentant la BULAC depuis son ouverture pour y consulter ses collections russes sur le Caucase du XIX^e siècle, j'avais hésité à me rendre à la visite programmée par l'Association des anciens élèves. J'y suis cependant allée et j'ai apprécié la présentation vivante et précise de Francis RICHARD, professeur d'études iraniennes et responsable du pôle « collections » de la bibliothèque, avec qui nous avons parcouru les différentes salles avant leur ouverture au public. En dehors des collections en libre accès aux

deux niveaux qui accueillent étudiants et chercheurs, nous ont été présentées des ressources insoupçonnées, depuis les précieux manuscrits de la réserve jusqu'aux journaux et revues du monde entier consultables dans « le kiosque ». Tout un monde s'offre désormais à nous directement ou à travers le très graphique catalogue multi-écritures en ligne.

Édith YBERT

Je vous remercie d'avoir convoqué les anciens élèves de l'Inalco, pour la première visite de la BULAC le 7 juin, présentée et guidée par Monsieur Francis RICHARD, directeur scientifique et responsable des collections. Nous avons pu apprécier cette superbe et importante bibliothèque universitaire désormais dans le même nouvel édifice unique du Pôle des langues et civilisations.

Il semble, toutefois, que les membres de l'Association des anciens élèves ainsi que les anciens employés de la BIULO, n'ont pas le droit aux prêts à domicile. Nous espérons que cela sera envisagé, prochainement.

Jean REIBAUD

Diplôme d'indonésien (1991)

Ex-administrateur de l'AAÉALO

Visite de l'Inalco

Le 14 juin 2012, Monsieur Luc DEHEUEVELS, vice-président de l'Inalco, a accueilli une quinzaine de membres de notre Association pour présenter aux anciens élèves l'ensemble des possibilités offertes aux étudiants actuels de notre établissement. Assurément différents et beaucoup plus divers que la plupart d'entre nous les a connus, les nombreux cursus et diplômes méritent une place dans notre bulletin.

Diplômes d'établissement

Les diplômes d'établissement de l'Inalco sont pour la plupart axés sur l'acquisition de connaissances et de compétences relatives à une langue et sa civilisation. Ils constituent un cursus allant jusqu'à six années d'études, dans lequel chaque année/formation est diplômante.

Niveau	Diplômes d'établissement proposés
Initiation	Diplôme d'initiation (DI) 30 ECTS ¹ : En arabe littéral, chinois, hébreu moderne et russe, le diplôme d'initiation s'adresse à des grands débutants et à ceux qui souhaitent se remettre à niveau afin d'acquérir en une année les compétences nécessaires à une entrée en licence pour laquelle un bon niveau de LV1 ou LV2 dans le secondaire est conseillé. Une formation unique en biélorusse, ossète et tatar de Kazan.
1	Certificat (C) 48 ECTS : L'Inalco offre 61 diplômes de certificat unilingues et 12 diplômes de certificat bilingues.
2	Diplôme pratique (DP) 42 ECTS : L'Inalco offre 61 diplômes pratiques unilingues et 3 diplômes pratiques bilingues.
3	Diplôme avancé (DA) 30 ECTS : L'Inalco offre 57 diplômes avancés unilingues et 3 diplômes avancés bilingues.

1. ECTS (European Credit Transfer and Accumulation System), est un système issu du processus de Bologne qui a été repris par la loi LMD. Le système européen de transfert et d'accumulation de crédits (ECTS) est un système de reconnaissance des prestations d'études qui permet également de les transférer et de les accumuler. Centré sur l'étudiant, il se base sur le volume de travail qu'il ou elle doit fournir en vue de réaliser les objectifs d'une unité d'enseignement. En France, une année d'études à temps complet est créditée de 60 ECTS ce qui signifie que la licence correspond à 180 ECTS.

4	<p>Diplôme approfondi (DAp) - 30 ECTS : L'Inalco offre 14 diplômes approfondis unilingues.</p> <p>Magistère C2I 1^o année 60 ECTS : L'Inalco propose un Magistère en Communication Interculturelle. Les étudiants titulaires d'une licence peuvent y postuler. Deux diplômes sont délivrés dans le cadre de ce magistère : chaque année du Mag-C2I est diplômante.</p> <p>Le Mag-C2I est une formation universitaire de niveau Master qui propose un programme de formation complet et à temps plein sur deux ans pour les étudiants souhaitant s'orienter vers le secteur des nouveaux métiers de la médiation linguistique et culturelle et de la communication numérique au service de la diversité culturelle et du dialogue interculturel, en contexte de mondialisation. Ce diplôme permet en outre de poser sa candidature à l'Eurocampus en Communication Interculturelle.</p>
5	Magistère C2I 2 ^{ème} année 60 ECTS
Initiation+1	<p>Diplôme intensif d'arabe et de russe Diplôme d'établissement d'arabe littéral ou de russe en 1 an, avec passerelle pour l'accès en L2. Admission sur dossier (nombre de places limité). Contact : secretariat.arabe@inalco.fr ou secretariat.russe@inalco.fr</p>
Initiation+1+2	<p>Diplôme intensif de chinois : Diplôme d'établissement de chinois en 2 ans, avec passerelle pour l'accès en L3, destiné aux vrais débutants. Admission sur dossier (nombre de places limité). Contact : secretariat.chine@inalco.fr</p>
2+3	<p>Diplôme en Approche Professionalisante de la Communication Interculturelle (APCI) 60 ECTS Une formation qui s'inscrit dans la démarche de professionnalisation accrue de l'Inalco.</p>

Diplômes nationaux

Les formations en Licence, Master et Doctorat (L.M.D.) visent à l'acquisition de compétences et de connaissances linguistiques, culturelles, disciplinaires et professionnelle pour certaines d'entre elles. Uniques en Europe et accessibles à tout bachelier, ces formations appartiennent à un domaine unique intitulé « Langues, cultures et sociétés du monde »

Elles sont accessibles en première année au niveau grand débutant, sauf en arabe littéral, chinois, hébreu et russe. Dans ces langues, l'accès en L1 est réservé aux étudiants qui en ont déjà un niveau LV1/LV2 Les grands débutants sont invités à suivre une formation préparatoire d'un an sanctionnée par la délivrance d'un Diplôme d'Initiation.

La licence est un diplôme national que se prépare en 3 ans :

- En 1^{ère} année, l'étudiant commence l'étude d'une langue qui constitue la spécialité de son cursus (voir listes plus bas).
- En 2^{ème} année (L2), l'étudiant détermine l'orientation qu'il veut donner à son cursus en choisissant parmi les 3 types de mentions proposées : ces mentions concernent les années de L2 et de L3 :

a) Mention «Langues, littératures et civilisations étrangères» (LLCE)

Dans cette mention l'étudiant peut suivre un cursus centré sur une langue et une culture, correspondant à l'une des dix-sept spécialités suivantes : arabe littéral, arabe maghrébin-arabe oriental, arménien, berbère, chinois, coréen, grec moderne, hébreu moderne, hindi, hongrois, japonais, malgache, polonais, russe, siamois (thaï), turc, vietnamien.

b) Mentions «Langues, littératures et civilisations aréales» (LLCA)

C'est-à-dire centrées sur une langue et une culture, envisagées dans un contexte régional élargi. Il existe 7 mentions aréales :

- Afrique (7 langues) : amharique, haoussa, mandingue (bambara), peul, swahili, wolof, yorùbá.
- Asie du Sud (6 langues) : bengali, hindi, ourdou, rromani, singhalais, tamoul.
- Asie du Sud-Est (7 langues) : birman, khmer (cambodgien), filipino, indonésien-malais, lao, siamois (thaï), vietnamien.
- Eurasie (7 langues) : arménien, géorgien, kurde, mongol, pashto, persan, turc.
- Europe (17 langues) : albanais, bosniaque-croate-serbe, bulgare, estonien, finnois, grec moderne, hongrois, letton, lituanien, macédonien, polonais, rromani, roumain, slovaque, slovène, tchèque, ukrainien.
- Haute Asie (3 langues) : mongol, népali, tibétain.
- Pacifique (2 langues) : drehu-tahitien.

c) Mentions « Langues du monde et formation appliquée » (LMFA)

Cinq mentions professionnalisantes préparent aux métiers de l'international et aux métiers des langues pour toutes les langues enseignées en Licence et dans les domaines suivants :

- Relations internationales – HEI (admission sur dossier)
- Commerce international – CPEI (admission sur dossier)
- Communication et formation interculturelle – CFI (admission sur dossier)
- Traitement numérique multilingue – TNM
- Didactique du français langue étrangère – DID

Le master est un diplôme national que se prépare en 2 ans.

Un domaine unique: Langues, cultures et sociétés du monde, 5 mentions et 17 spécialités :

a) Mention « Histoire, sociétés et territoires du monde »

Master Recherche :

- Afrique - Océan Indien
- Asie - Pacifique
- Europe - Eurasie
- Moyen Orient - Méditerranée

b) Mention « Littératures et oralités du monde »

Master Recherche, Master professionnel :

- Textes écrits, textes oraux
- Traduire les littératures et oralités

c) Mention « Sciences du langage et langues appliquées »

- Master Recherche et/ou Master professionnel :
- Linguistique et diversité des langues - Recherche
- Didactique des langues et des cultures - Recherche ou professionnel
- Traduction, rédaction et médiation multilingue - Professionnel
- Ingénierie linguistique (co-habilité Paris III et Paris X) - Recherche ou professionnel

d) Mention « Métiers de l'international »

Master professionnel

- Commerce international
- Relations internationales

e) Mention « Langues, littératures et civilisations orientales »

Master Recherche, Master professionnel individualisé, Master professionnel Enseignement :

- Études arabes

- Études chinoises
 - Études hébraïques
 - Études russes
- Master Recherche, Master professionnel individualisé :
- Études japonaises (co-habilité Paris VII)

Les conditions d'accès dans les différentes mentions peuvent différer, mais dans tous les cas, l'étudiant doit justifier d'un niveau Licence dans une langue enseignée à l'Inalco.

Le doctorat :

L'école doctorale n° 265 « Langues, littératures et sociétés du monde » rassemble quatorze équipes de recherche, dont cinq en association avec le CNRS, et forme environ 300 étudiants. Elle a pour mission d'animer la vie scientifique de l'Inalco, selon les orientations de la politique scientifique de l'établissement, et d'assurer le suivi scientifique, pédagogique et administratif des étudiants.

Elle organise des conférences, des colloques et des journées d'études, en liaison avec les équipes de recherche, et propose des journées doctorales et des séminaires doctoraux.

Elle est garante de la qualité des thèses et habilitations à diriger les recherches soutenues dans son cadre.

Les quatorze équipes de recherche, dont cinq en association avec le CNRS et d'autres établissements d'enseignement supérieur et de recherche (www.inalco.fr/recherche) sont les suivantes :

- Asies : *Centre d'études chinoises (CEC)* ; *Centre d'études coréennes (CECO)* ; *Centre de recherche sur l'océan Indien Occidental et le monde austronésien (CROIMA)* ; *Centre Asie du Sud et du Sud-Est* ; *Littérature et société : Tibet, Népal, Mongolie.*
- Centre d'études Japonaises (CEJ).
- Centre d'étude et de recherche sur les littératures et les oralités du monde (CERLOM)
- Centre de recherches Moyen-Orient Méditerranée (CERMOM) : *Cercle arabisant de recherche sur le monde arabe (CARMA)* ; *Centre d'études hébraïques (CEH)* ; *Équipe de recherche interdisciplinaire sur les sociétés méditerranéennes musulmanes (ERISM).*
- Centre de recherches Europe-Eurasie (CREE) : *Centre d'études balkaniques (CEB)* ; *Centre d'étude sur l'Europe médiane (CEEM)* ; *Centre*

d'études et de recherches Russie-Sibérie (CERRUS) ; Observatoire des États post-soviétiques (OEPS).

- Centre de recherches linguistiques sur l'Asie Orientale (CRLAO).
- Histoire, sociétés et territoires du monde (HSTM).
- Équipe de recherche en textes, informatique, multilinguisme (ER-TIM).
- Langues et cultures du Nord de l'Afrique et diasporas (LACNAD) : *Centre de recherche berbère (CRB) ; Centre de recherche et d'études en arabe maghrébin (CREAM) ; langues et cultures juives du Maghreb et de la Méditerranée occidentale (LCJMMO).*
- Langages, langues et cultures d'Afrique noire (LLACAN).
- Mondes iranien et indien (MII).
- Pluralité des langues et des identités en didactique : acquisitions, médiations (PLIDAM).
- Proche-Orient, Caucase, Iran : Diversités et Continuités (Caucase).
- Structures et dynamiques des langues (SEDYL).

Formation continue

L'Inalco propose également des formations certifiantes pour toutes les langues et civilisations orientales enseignées, destinées aux particuliers, aux entreprises publiques et privées :

a) Cours du soir

Destinées à un public adulte, les formations en cours du soir permettent l'acquisition de compétences pratiques dans la langue étudiée. Information : www.inalco.fr/fc. Cette offre comprend :

- un certificat pratique de langue et culture orientales (CPLCO) en chinois et en arabe. L'enseignement se fait sur 2 ans (2 soirs par semaine, de 19h à 21h).
- des modules annuels de l'initiation au perfectionnement en : arabe oriental et maghrébin, chinois, hindi, japonais, persan, russe, tibétain, vietnamien... (50 ou 60 heures de cours en soirée, 2 heures par semaine). Le nombre de stagiaires requis pour ouvrir une classe est de 11 inscrits. Contact : coursdusoir_fc@inalco.fr.

b) Conférences culturelles

La formation continue organise pour ses stagiaires des conférences culturelles le samedi matin de 9h30 à 12h30, d'octobre à avril. Elles sont ouvertes à tous. Contact : conferences.fc@inalco.fr.

c) Stages individuels à la demande

La formation continue propose des stages sur mesure destinés aux entreprises comme aux particuliers, à leur demande. Ils peuvent être pris en charge dans le cadre d'un CIF ou DIF.

d) Stages intensifs d'été

Des stages collectifs sont organisés sur une semaine, début juillet, dans les langues orientales telles que : arabe maghrébin, arabe oriental, chinois, hindi, japonais, persan, russe, tibétain et vietnamien... (30 heures de cours + un support audio + buffet du vendredi). Le nombre de stagiaires requis pour ouvrir une classe est de 11 inscrits.

e) Formations diplômantes

Toutes les formations diplômantes proposées par l'établissement sont ouvertes aux salariés dans le cadre d'un CIF (congé individuel de formation) ou d'un DIF (droit individuel à la formation). Elles sont également ouvertes aux demandeurs d'emploi indemnisés, dans le cadre d'un plan de formation avec l'accord de Pôle Emploi.

f) Valorisation des acquis professionnels et de l'expérience (VAP/VAE)

Au cours de deux sessions par an (juin et janvier), et sous certaines conditions, il est possible de valoriser une expérience professionnelle pour obtenir un diplôme national. Contact : vae.vap.fc@inalco.fr.

g) Test d'aptitude en japonais (JLPT)

En coopération avec la Fondation du Japon, la formation continue de l'Inalco organise une fois par an le JLPT. Ce test permet de certifier, au niveau mondial, la compétence des candidats en japonais. Informations : testjaponais@inalco.fr et www.inalco.fr/fc, rubrique « test d'aptitude en japonais » Des stages de préparation (tous niveaux) sont organisés le samedi. Courriel : formation.continue@inalco.fr.

Relations internationales

Fidèle à sa vocation internationale, l'Inalco offre de multiples possibilités d'ouverture au monde :

Objectifs

- Développer la mobilité des étudiants, des enseignants et des chercheurs.

- Favoriser la coopération culturelle et scientifique internationale interuniversitaire :
 - avec les zones géographiques (Afrique – Asie - Océanie - Europe) dont la langue et la civilisation sont enseignées à l'Inalco (93 langues),
 - avec l'ensemble de l'Europe,
 - avec les pays du monde francophone, le Canada.

Moyens

Signature d'accords bilatéraux de coopération avec des universités des pays dont la langue et la civilisation sont enseignées à l'Inalco (96 accords hors Europe et 80 accords Erasmus). Dans ce cadre, ont été mis en place :

- un système d'aide (bourses régionales, bourses ministérielles, bourses Inalco) pour les étudiants effectuant des séjours d'études dans ces universités.
- un financement de missions « relations internationales » de missions d'enseignement et de recherche.
- l'accueil, chaque année, d'étudiants-chercheurs des universités partenaires au sein des différents départements et filières, et de l'école doctorale.
- des formations bi-diplômantes et des cotutelles de thèse.
- participation aux grands programmes transnationaux européens soutenus par la Commission européenne, Erasmus et Leonardo.
- recrutement d'enseignants-locuteurs natifs pour les différentes langues enseignées.
- participation de l'Inalco à des réseaux internationaux (échanges d'étudiants-chercheurs- colloques, etc...) tels que : le Consortium for Asian and African Studies (CAAS), incluant l'Inalco, la Tokyo University of Foreign studies-Tokyo, Leiden University (Netherlands), National university of Singapore, School of Oriental and African Studies of London (SOAS) and Columbia University in New-York ; l' European Consortium for Asian Field Study (ECAAF) ; l'European League for Non-Western Studies in Europe (ELNWS), incluant une vingtaine d'universités de 9 pays européens : Humboldt de Berlin -Ruhr Universitat Bochum- Copenhagen University- Ghent University -Goteborg University- Johann Wolfgang Goethe Universitat (Frankfurt)-Universitat Hambourg-Ruprecht-karls-Universitat Heidelberg-Koln-SOAS- KU Leuven – Mainz- Munich- Munster-L'Orien-

tale- Nottingham- Oxford-EHESS Paris-La Sapienza, Rome- Vienne-Varsovie ; l'European Association for South-East Asian Studies (EuroSEAS); l'International Convention of Asia Scholars (ICAS); le Network for exchange and collaboration in African and Asian studies (NECAAS) incluant l'Université de Copenhague, l'Université de Hambourg (Asien-Afrika-Institut), la SOAS à Londres, l'Orientale de Naples, l'Université de Leiden, l'Université de Varsovie (Faculty of Oriental Studies), l'Université d'Etat de St Pétersbourg (Faculty of Asian & African Studies) ;

- Mise en place d'une « aide au voyage » et d'une « aide au terrain » pour développer les courts séjours étudiants sur le terrain pour l'ensemble des zones géographiques.
- Participation aux actions de l'Agence universitaire francophone (AUF) qui favorise, notamment, l'échange d'étudiants en « cursus intégré » au sein de la francophonie. L'Inalco adhère également à la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec (CREPUQ).
- Projet d'une politique commune et d'une mutualisation des moyens dans le cadre du nouveau Pôle de recherche et d'enseignement supérieur (PRES) Sorbonne Paris Cité (Inalco, IEP Paris, École des hautes études en santé publique, Institut de Physique du Globe, et les universités Paris 3 Sorbonne Nouvelle, Paris 5, Paris 7 et Paris 13).

Bureau des stages et emplois

Relais entre l'université et les entreprises, le Bureau des stages et emplois a pour fonction d'animer et de mettre en œuvre des actions favorisant l'insertion professionnelle des étudiants. Les activités du Bureau des stages et emplois de l'Inalco s'articulent autour de quatre missions principales :

Les conventions de stage

Les formulaires de conventions de stage (obligatoires et non obligatoires) doivent être téléchargés sur le site de l'Inalco ou retirés au Bureau des Stages et Emplois. Seuls les étudiants inscrits à l'Inalco peuvent bénéficier de conventions de stages, uniquement à partir de l'année de Licence 2, ainsi qu'aux étudiants de diplôme pratique, de diplôme avancé, de DREA, de Diplôme Approfondi et de Master. conventions.stages@inalco.fr.

La diffusion des offres de stages, d'emplois et de missions

Le Bureau reçoit des offres de stages, d'emplois, de missions et les diffuse auprès des étudiants :

- directement sur leur boîte mail, par liste de diffusion (inscription lors de nos ateliers d'aide à la construction professionnelle).
- sur le site extranet de l'Inalco (rubrique stages et emplois).
- sur place au Bureau des stages et emplois.

L'aide à l'orientation des étudiants

Le Bureau met à disposition des étudiants des documents relatifs à leur recherche de stage et/ou d'emploi. Des ateliers d'aide à la construction du projet professionnel sont mis en place à partir du mois de novembre.

L'organisation de journées de rencontres professionnelles

Le Bureau des stages et emplois organise chaque année un forum emploi en partenariat avec les filières hautes études internationales (HEI), Commerce international (CPEI), Communication et formations interculturelles (CFI), Didactique du FLE et textes, informatique et multilinguisme (TIM). Ce Forum, auquel de nombreux organismes et entreprises participent, est l'occasion pour les étudiants d'envisager leur futur emploi et de se mettre en contact direct avec des milieux professionnels. Contact : stages.emplois@inalco.fr.

À la suite de cette présentation très détaillée, Monsieur Pierre LENHARDT a fait état de la création, au sein de l'Inalco, du Fundraising :

Mission de recherche de financements

Je suis attaché d'administration, arrivé à l'Inalco en juillet 2010 au sein du service de contrôle de gestion sur la fonction d'aide au pilotage et management de la qualité. Durant la première année je suis essentiellement intervenu dans le cadre du transfert de sites, m'occupant de la problématique de liquidation des implantations en liaison avec les chefs de centres. J'ai également assuré l'interface du déménagement entre les agents de l'Inalco et la société de déménagement retenue.

Depuis le 1^{er} octobre 2011, le Président m'a confié la mission de recherche de financements afin de poser les fondements d'une politique visant à développer les ressources de l'Inalco issues de financements autres que les dotations ministérielles. Les recettes de l'institut sont majoritairement tributaires du montant de la dotation générale de fonctionnement.

Il n'est nullement souhaitable de transférer cette ressource sur d'autres modes de financement. Toutefois, il est nécessaire d'engager l'Inalco dans une dynamique qui permet la diversification des modes de financement. Cet objectif participe d'une autonomisation des ressources et d'une responsabilisation de l'ensemble des acteurs aux nouveaux débouchés.

En premier lieu il s'agissait d'installer la mission de recherche de financement dans le paysage de l'Inalco. La difficulté résidait dans le fait que cette tâche est encore relativement iconoclaste dans l'enseignement supérieur et à l'Inalco en particulier.

J'ai opté pour la méthode des petits pas puisque tout est à concevoir en la matière. Mes actions ciblent essentiellement les besoins ponctuels en matière d'appui à toute recherche de financements que celle-ci émane du corps enseignant ou qu'elle soit le résultat d'une opération de l'établissement.

Une des mesures qui a assuré la visibilité de mon travail, fut la mise en place du processus de location d'espaces dans le bâtiment du Pôle des langues et civilisations. Ceci a permis de mettre à la disposition d'opérateurs extérieurs des locaux qui ne sont pas pleinement occupés par les cours et autres manifestations. Cette démarche permet à la fois d'optimiser le taux d'occupation, de faire connaître l'Inalco et de garantir une source de financements.

Bien entendu le travail ne se limite pas à des opérations ponctuelles en matière de financements extérieurs. À moyen terme il est nécessaire de concevoir une stratégie en la matière, qui puisse se décliner sur plusieurs années puisque la levée de fonds est une tâche de longue haleine.

En second lieu, il était indispensable d'évaluer les potentialités de l'Inalco au regard des instruments de levées de fonds qui sont à disposition pour un établissement d'enseignement supérieur. Pour cette raison, plusieurs chantiers sont en cours depuis le début de l'année. Il est loisible de citer l'exemple de la mise en place d'une fondation partenariale qui permettrait de créer un instrument qui serait à la fois un nouveau vecteur de communication et une entité idoine pour participer de la levée de fonds.

Enfin, la mission de *fundraising* ne se limite pas à la définition d'instruments ou au conseil en termes de gestion de projets mais constitue aussi le point d'entrée pour créer, maintenir et développer le lien avec les étudiants actuels et anciens de l'Inalco.

À ce titre il est fondamental de promouvoir un sentiment d'appartenance fort afin de porter le message de notre institut qui, de par son

particularisme et du fait de son histoire, mérite d'être connu et reconnu au-delà de la sphère universitaire.

C'est pourquoi, la démarche de prise de contact avec les anciens étudiants de l'Inalco s'inscrit dans ce projet d'ensemble qui a pour finalité la participation de toutes les bonnes volontés dans la consolidation de notre établissement pour l'avenir.

Il me semble que les étudiants actuels ont beaucoup à apprendre des anciens, au-delà de l'exemple du parcours professionnel, mais plus encore par l'implication dans les projets pour lesquels ils ont leur entière place. À moyen terme, il est fondamental de mettre en place un réseau d'ambassadeurs de l'institut qui ne soient pas directement impliqués dans la gestion courante mais qui disposent d'une connaissance approfondie de l'esprit des langues orientales.

Enfin, avant de faire visiter les nouveaux locaux à ceux qui ne les connaissent pas encore, Magali GODIN en charge de la Communication culturelle de l'Inalco, a distribué à chaque participant un sac à l'image de l'Inalco contenant tous les documents d'information remis à tous les nouveaux élèves.

Impressions personnalisées

Ancien élève de la vieille École des Langues O' de 1967 à 1970, j'ai connu la situation antérieure à 1968 où la rue de Lille rayonnait sur un archipel d'annexes aussi hétéroclites que l'amphi de la Société de géographie du boulevard Saint-Germain ou le lointain labo de langues de l'Inra, rue Claude Bernard. Certains cours, comme celui de civilisation chinoise de Madame VANDIER-NICOLAS, débordaient sur les couloirs et escaliers.

Puis vint la migration à Dauphine et Asnières, étendue à Clichy l'année suivante pour le russe. Autant dire que l'étudiant provincial qui s'était engagé sur deux grandes voies continentales avait intérêt à se familiariser avec la complexité des services de bus, le RER n'étant alors qu'à l'état embryonnaire. J'ai donc été heureux de voir au cours de cette visite, quarante ans après, l'unité retrouvée dans des locaux vastes et fonctionnels.

J'avais déjà pu constater dans mes fonctions passées la valeur reconnue aux diplômes de l'Inalco, ultime acronyme (on a connu pire avec CULOV) devenu référence. Son intégration dans le schéma universitaire, notamment par les cursus « LMD », m'a paru très intéressante, loin des disputes d'egos mandarinaux, plus gaulois qu'orientaux, qu'il nous fut donné autrefois de connaître. L'institut n'a pas moins heureusement gardé son identité. Sa

proximité avec Sciences Po et son ouverture sur le monde économique sont également de bon augure.

Belle évolution qui, il faut l'espérer, ne s'arrêtera pas là.

Jean-Paul DUMONT

(chinois et russe 1967-1970)

L'exposé du vice-président de l'Inalco fut une excellente opportunité offerte aux anciens élèves de comprendre l'évolution des Langues O' et de la place unique qu'elle continue à tenir au cœur de l'enseignement supérieur. Nous avons pu mesurer l'ampleur de la tâche accomplie qui a permis à l'Inalco de s'intégrer et jouer un rôle unique au sein du PRES Sorbonne Paris Cité tout en gardant sa spécificité. À travers la réorganisation profonde de l'enseignement offert et la richesse de son rayonnement international, l'Inalco offre un remarquable éventail de formations.

En qualité d'ancienne DRH d'un grand groupe industriel en Chine, je me réjouis de voir la liste des cursus proposés s'enrichir d'une palette de formations polyvalentes propres à développer « l'employabilité » des diplômés.

La flexibilité (contenu et durée) des formations à la carte me paraît un élément déterminant pour attirer l'attention des organisations professionnelles - sociétés commerciales et industrielles mais aussi secteur associatif et ONG - et leur démontrer la valeur ajoutée de professionnels qui, au-delà de la maîtrise de la langue locale, sont à même de comprendre le contexte culturel du pays et son mode de fonctionnement social.

Les documents très détaillés remis lors de cet exposé reflètent la richesse exceptionnelle des formations possibles. Mais à vrai dire, pour celle ou celui qui cherche le module répondant à un objectif de développement professionnel spécifique, on se sent un peu perplexe face au foisonnement de cursus proposés. Un outil informatique d'aide au choix pour faciliter la recherche de la formation la plus appropriée serait le bienvenu.

Un encouragement donc pour les anciens des Langues O' à poursuivre les actions initiées par notre présidente, telles que la présence au Forum professionnel et une permanence au service des élèves, et à s'investir individuellement dans la promotion auprès des responsables RH et chargés de formation dans les entreprises ou organismes professionnels de leur propre réseau.

Sabine DE VILLOUTREYS

BABEL À PARIS

Et si l'autre bout du monde était au centre de Paris ?

« L'idéal d'une unique civilisation, qui sous-tend le culte du progrès et de la technique, nous mutile et nous appauvrit. Chaque vision du monde qui s'éteint, chaque culture qui disparaît réduit les possibilités de vie. »

Octavio PAZ

Synopsis

Dans un contexte de disparition d'une partie du patrimoine linguistique de l'humanité (la moitié des sept mille langues parlées dans le monde devrait disparaître d'ici deux générations, selon un rapport de l'UNESCO), il semble essentiel de valoriser les hommes et les lieux où coexiste la diversité linguistique et culturelle, laquelle se manifeste notamment à travers l'expérience de la traduction.

Le déménagement et le regroupement sur un site unique du Pôle des langues et civilisations offre alors l'occasion de mettre en exergue la richesse de l'Inalco, les motivations de ses étudiants et de s'interroger sur les formes de sociabilité qui règnent (formations de groupes de langues, pratiques culturelles...) au sein de ce que nous entrevoyons comme la possibilité d'une nouvelle Babel.

Étudiante en turc à l'Inalco depuis la rentrée 2011, j'ai découvert d'autres horizons, d'autres cultures, qui ont éveillé ma curiosité. Au contact des étudiants, il apparaît que chacun a une raison consciente ou inconsciente d'apprendre une langue « rare », de faire la démarche du décentrement interculturel. Intrigués par les parcours de certains d'entre eux, Thibaut HERRERO et moi avons décidé de lancer un projet de webdocumentaire, intitulé *Babel à Paris*.

Qu'est-ce-qu'un webdocumentaire ?

Documentaire interactif conçu et diffusé sur le web dont les codes narratifs sont totalement repensés, un webdocumentaire est un outil narratif qui n'est pas nécessairement linéaire, mais interactif, et propose de raconter des histoires en mélangeant de l'image (vidéo ou photo), du son et du texte. C'est un nouvel espace de liberté et d'innovation pour les professionnels des médias. Le webdocumentaire est un terrain créatif en pleine expansion grâce aux opportunités offertes par le web.

***Babel à Paris*, un webdocumentaire interactif et participatif**

Le webdocumentaire aura vocation à montrer la richesse de la diversité culturelle et linguistique qui y prend vie à travers un « parcours » à la rencontre d'étudiants, de professeurs, de philosophes, de linguistes, de théologiens... Nous avons donc défini trois axes dans ce parcours à travers les langues.

Babel : le mythe et ses interprétations

« Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Shinéar, et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques, et cuisons-les au feu ! » Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : « Allons ! Bâtittons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre ! »

L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et l'Éternel dit : « Voici que tous forment un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage, pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » Et l'Éternel les dispersa loin de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de tous les habitants de la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur toute la face de la terre. » *Genèse 11,1-9*, Bible de Jérusalem.

Nous mettrons en exergue différentes interprétations du mythe de la Tour de Babel grâce à la recontextualisation du texte dans l'ensemble de la Bible.

À ce titre, nous avons rencontré Monsieur Yohanan LAMBERT, trésorier de l'association des anciens élèves des langues orientales, bibliste et théologien. Son discours nous aide à comprendre les interprétations judéo-chrétiennes du mythe.

Les interprétations linguistiques, littéraires et philosophiques font également l'objet de diverses rencontres. Nous donnons l'occasion à des spécialistes du mythe de nous éclairer sur les grands enjeux de l'interprétation donnée à ce récit fondateur à travers les âges, notamment à travers le couple malédiction/bénédiction.

« Alors le vieux mythe biblique se retourne, la confusion des langues n'est plus une punition, le sujet accède à la jouissance par la cohabitation des langages, qui travaillent côte à côte. Le texte de plaisir, c'est Babel heureuse. » Roland BARTHES, *Le Plaisir du texte*, 1973

Portraits d'étudiants

Notre webdocumentaire propose de découvrir des langues qui nous sont souvent totalement étrangères à travers des portraits d'une dizaine de personnages (étudiants, enseignants, penseurs) représentatifs de l'Inalco et de sa diversité.

Les étudiants parlent dans la langue étrangère qu'ils étudient et qu'ils maîtrisent. Des sous-titres français permettent de mettre les langues au cœur du webdocumentaire.

Les motivations et les ambitions des étudiants constituent le premier champ d'approche et se lient au regard de leurs visions sur la langue et la civilisation qu'ils étudient. Nous interrogeons leur approche de la langue dans la vie quotidienne qu'ils mènent à Paris. Notre démarche se veut également respectueuse de ces histoires singulières. Nous laissons une grande liberté de parole à nos protagonistes en les laissant aborder les thématiques de la culture qu'ils étudient.

Nous avons déjà reçu la confiance et le témoignage de plusieurs étudiants ou anciens étudiants : Jean (serbo-croate), Javier (étudiant israélo-argentin) en hébreu, Clémence (japonais), Anustup (étudiant indien) en hindi, Ghizlan (étudiante berbère) en arabe, Zolaïkha (étudiante franco-afghane) en persan, ainsi que Madame Françoise MOREUX, présidente de l'association des anciens élèves des langues orientales et « Chinoise de cœur ».

Babel à Paris tend à mettre la langue et donc l'oralité au cœur du projet. Par conséquent, nous privilégions les diaporamas sonores dans lesquels les protagonistes parlent dans la langue étrangère qu'ils maîtrisent. Des textes

récapitulatifs pour aller plus loin, des liens hypertextes, des illustrations sonores ou vidéo viennent enrichir *Babel à Paris*.

L'Inalco

Le nouveau bâtiment du « Pôle des langues et civilisations » peut apparaître comme une tentative inversée de reconstruire une nouvelle Tour de Babel en plein cœur de Paris. Après un détour par l'histoire de l'Inalco via notamment l'utilisation d'archives (gravures, photos, vidéos...), nous donnerons la possibilité à l'internaute « d'entrer » dans la Tour.

Le webdocumentaire est actuellement au stade de la réalisation. C'est un processus de documentation et de création qui exige travail, temps et patience.

Il sera possible de découvrir les premiers portraits dès le samedi 6 octobre 2012 pour la fête de la rentrée à l'Inalco. Nous espérons que ces quelques paragraphes auront suscité votre intérêt et votre curiosité.

Sibel CEYLAN

Thibaut HERRERO

Le texte qui suit correspond à une étape d'un voyage initiatique au cœur de la Cité interdite. Il s'appuie sur une visite de l'exposition La Cité interdite au Louvre (septembre 2011- janvier 2012) et tente de rendre compte d'une conférence avec diaporama de Catherine MEUWESE le 19 mars 2012 à l'Inalco.

Même si le résultat peut paraître édulcoré, les impressions dégagées se veulent les mêmes : retranchée derrière ses enceintes pourpres, la Cité interdite reste au cœur et aux sources d'un espace mythique qui fascine.

La Cité interdite de Pékin **Vagabondages suite à** **l'exposition du Louvre**

Dans le contexte actuel où le besoin d'étendre le dialogue interculturel entre l'Occident et la Chine se renforce suite à l'action conjuguée du président de la Commission européenne BARROSO et du Premier ministre chinois WEN Jiabao, l'annonce il y a un an d'une exposition sur la Cité interdite de Pékin au Louvre n'a étonné personne mais surtout n'a laissé personne indifférent. Cette exposition offrait non seulement aux Français la possibilité de faire un voyage à travers une époque reculée et un espace lointain, mais aussi un voyage initiatique dans un lieu qui a fasciné bien des esprits, de CLAUDEL à SAINT-JOHN PERSE en passant par Pierre LOTI, Victor SEGALEN ou Simone DE BEAUVOIR. MARCO POLO n'est pas cité ici car le palais qu'il visita à la fin du XIII^e siècle fut celui de l'Empereur mongol KUBILAI qui à l'époque régnait sur toute la Chine. Ce lieu fut détruit un peu plus d'un siècle plus tard, tout au début du XV^e siècle.

Ce n'est pourtant pas la première fois que l'intérêt pour la Cité interdite se manifeste en France. Doit-on la considérer comme le monument-symbole de la Chine ? Elle le fut à ses heures, par exemple l'année de la reconnaissance diplomatique de la Chine par la France en 1964. Dans le contexte de l'époque, on parlait aussi, il est vrai, d'une Chine quasiment interdite. Des pages entières consacrées à ce monument avec photos à l'appui dans le magazine *Paris-Match* étaient de mise. Elle volait presque la vedette à la Grande muraille. Mais la situation est inversée à présent, malgré les inoubliables prises de vue réalisées dans ce haut lieu à l'occasion du tournage du

Dernier Empereur de BERTOLUCCI. Quoi qu'il en soit, la Cité interdite garde, et peut-être encore plus que la Grande muraille, un pouvoir évocateur très puissant et extrêmement chargé de symboles. Voilà pourquoi, le Petit Palais de Paris en 1996 et le château de Versailles en 2004 l'ont mise à l'honneur au cours d'expositions non moins prestigieuses, sans compter plusieurs autres villes en Europe.

Le Louvre, nouveau lieu d'accueil de la Cité interdite en France

Mais pourquoi cette fois-ci le choix du lieu de l'exposition s'est-il arrêté sur le Louvre ? Cet illustre bâtiment était-il donc assez grand pour accueillir une collection supplémentaire ? Loin s'en faut. Le commissaire de l'exposition, Jean-Paul DESROCHES¹ a fait part, du reste, de ses difficultés à résoudre les problèmes de place. Le choix s'est arrêté sur le Louvre parce que la mise en parallèle de ces deux lieux s'imposait pour de multiples raisons à la fois historiques, stratégiques, symboliques, voire même interculturelles comme il a été évoqué plus haut et de ce fait diplomatiques.

Une invitée à la fois discrète et omniprésente

Déjà, dans un contexte normal, mettre en parallèles des monuments aussi illustres l'un que l'autre et dédiés à la gloire de rois ou d'empereurs peut paraître normal, mais parfois un critère de comparaison entre en ligne de compte. Il se trouve dans le cas présent que la Cité interdite s'est retrouvée être l'invitée du Louvre et non le contraire. Et soucieuse de préséance, elle y a pénétré sur la pointe des pieds et s'est fait la place que les responsables de l'exposition ont pu lui attribuer, compte tenu du manque de place. L'exposition *La Cité interdite au Louvre* était donc répartie sur plusieurs endroits avec un itinéraire fléché². Seules quelques salles lui étaient entièrement réservées. Disons que les 72 hectares de la Cité interdite étaient concentrés en environ 500 m² dans les locaux du Louvre.

Mais finalement, l'impression qui s'est dégagée à l'issue de cette visite a été fidèle à ce que chacun venait y chercher car le commissaire de l'exposition, Jean-Paul DESROCHES, s'est arrangé pour faire ressortir la magnificence de la Cité interdite en tirant au maximum parti des possibilités du Louvre.

1. J.-P. DESROCHES, conservateur général des arts asiatiques au Musée Guimet, est un ancien élève de l'Inalco.
2. Beaucoup de visiteurs ont regretté cet éparpillement.

L'exposition commence en effet, et contre toute attente, par une visite des remparts du Louvre à ses débuts, datant du XII^e siècle et que l'on peut apercevoir au sous-sol de l'édifice actuel. Cela ressemble actuellement à une sorte de sanctuaire archéologique. Ce sont de grands murs en pierres de taille qui se dressent bien haut et qui font penser, que l'on veuille ou non, à la Grande muraille. Quand le visiteur pénètre dans ce lieu, il est déjà un peu saisi ! Une certaine atmosphère est d'ores et déjà créée.

Et le ton est donné...

Sur les grandes parois de ces remparts sont projetés en alternance les portraits des grands empereurs de Chine qui ont régné à Pékin³. Figurent aussi les portraits de certaines impératrices. Et on peut se demander qui, à ce moment-là, monopolise le plus l'esprit du visiteur, la France à travers le Louvre ou la Chine à travers la Cité interdite ! Le visiteur est donc de prime abord conditionné pour la suite de la visite.

Le ton est donné car ce n'est pas la Cité interdite, en tant que monument architectural qui est présentée majoritairement dans cette exposition, bien qu'il y ait une maquette très détaillée de celle-ci, ce sont les occupants des lieux et les objets qui à leurs yeux avaient le plus de sens. Tout un univers chargé de symboles est recréé. L'atmosphère est prenante.

Présentations respectives du Louvre et de la Cité interdite

Le passage obligé par les douves est aussi un clin d'œil à tous les points communs qui unissent les deux édifices. Ils sont au nombre de six :

- Leur construction répond à l'origine à un même but qui est un souci de défensive. À l'emplacement du Louvre tel que nous le connaissons aujourd'hui et qui date de François 1^{er}, Philippe-Auguste fait construire dès le début du XII^e siècle un donjon ou tour de guet⁴ ainsi que des douves et des remparts. Au début du XV^e siècle, alors que la dynastie des MING est au pouvoir depuis une cinquantaine d'années, les travaux de la Cité interdite incluent aussi des tours d'angle ou donjons ainsi que des douves⁵.

3. 24 empereurs appartenant aux deux dernières dynasties - les MING (1368-1644) et les QING (1644-1912) ont régné à Pékin.

4. Le mot « Louvre » provient du vieux français *lauer* qui signifie « tour de guet ».

5. À noter que par ailleurs, et également dans un même souci de défensive, les MING poursuivent vers le nord-est la construction de la Grande muraille.

- Ces deux monuments ont été construits dans des capitales. Lors de la pose de la première pierre du Louvre en 1190 sous Philippe-Auguste, Paris est d'ores et déjà capitale. Quant à Pékin, elle le devient en 1421, lorsque le troisième empereur de la dynastie des MING, YONGLE décide de transférer plus au nord la capitale qui était alors à Nankin afin d'en finir avec les Mongols. Pékin était à l'origine son fief et il put à la suite de luttes de pouvoir facilement se replier. Il fit construire le nouveau palais un peu plus au sud que celui que visita Marco POLO sous les Mongols.
- Le Louvre qui n'était qu'une sorte de forteresse à ses débuts et la Cité interdite qui n'était que le siège du gouvernement deviennent respectivement résidence royale et résidence impériale. Le Louvre devient résidence royale sous le règne de Charles V (1364-1369) et la Cité interdite devient résidence impériale en 1421 à peine finit-elle d'être construite⁶. Elle affiche dès ses débuts le nom qu'on lui connaît auquel se trouve ajouté un nom de couleur. En chinois, elle s'appelle 紫禁城 *Zǐjìnchéng*, ce qui veut dire « z –pourpre, jìn–interdite, chéng–cité ». Le choix de la couleur pourpre retenue pour qualifier ce haut lieu n'est pas le fruit du hasard. Elle symbolise l'étoile polaire, qui elle-même figure le centre du cosmos alors que toutes les autres étoiles gravitent autour d'elle. À l'instar de l'étoile polaire qui est au centre du cosmos, la Cité interdite est au centre de l'univers⁷. La notion de 'centre', de 'milieu' est en effet emblématique. L'empereur, fils du Ciel, devait principalement se tenir dans un palais situé au centre même de la Cité interdite : le Palais de l'Harmonie parfaite.
- Ces deux monuments sont maintenant des musées. Le Louvre devient musée en 1793 et la Cité interdite en 1924. Le dernier empereur connu sous le nom de PUYI, toléré un temps, se voit contraint de la quitter définitivement à cette date. Il avait abdiqué en février 1912 en faveur du gouvernement républicain de SUN Yatsen.
- Ils ont connu à peu près aux mêmes époques deux règnes à la fois longs et prestigieux. KANGXI (années de règne 1662-1722) était le contemporain de Louis XIV (années de règne 1661-1715)⁸ et QIAN-

6. Les travaux avaient commencé en 1406.

7. L'image de l'étoile polaire a été mise en avant par CONFUCIUS lui-même au VI^e siècle avant notre ère. Il a souligné que tous les astres tournaient autour d'elle et qu'elle montrait la voie à suivre.

8. KANGXI comme Louis XIV étaient montés sur le trône alors qu'ils étaient encore enfants.

LONG (années de règne 1736-1796) l'était de Louis XV (années de règne 1723-1774).

Cette stabilité a probablement permis à la Chine et à l'Occident de mieux se connaître ou plutôt de se mesurer réciproquement. On connaît les écrits de MONTESQUIEU et de VOLTAIRE au sujet de la Chine. VOLTAIRE s'en était fait une idée grâce aux récits des jésuites en mission en Chine et dont certains avaient su se faire introduire auprès de l'empereur grâce à leur savoir en mathématiques, en astronomie, en calcul du temps ou tout simplement en ajustement des horloges offertes par les monarques occidentaux, et de tout un matériel scientifique qu'ils avaient fait venir d'Europe dans l'espoir de fréquenter la cour et d'exercer une influence sur l'empereur en matière de religion. CHATEAUBRIAND avait du reste souligné le côté pragmatique de leur démarche. MONTESQUIEU avait, lui, connu une expérience en direct en interrogeant un Chinois converti au christianisme et qui était arrivé en France à la fin du règne de Louis XIV. Il avait pour nom de famille HUANG, mais avant même de quitter la Chine avait reçu un prénom occidental : Arcadio, ou Arcade. Au début du règne de Louis XIV, un autre chinois christianisé SHEN Fuzhen de passage en France et qui devait se rendre par la suite à Rome puis en Angleterre avait été présenté à la cour et avait été reçu par le roi lui-même qui s'était beaucoup intéressé à l'utilisation des baguettes. Son nom de baptême était Michel. Arcade HUANG comme SHEN Fuzhen ont beaucoup contribué aux premiers balbutiements de la sinologie en Europe.

- Les rois ci-dessus mentionnés et les empereurs étaient des personnages d'ouverture ⁹ mais qui restaient cependant bien campés sur leur position.

Les vedettes de l'exposition : KANGXI et QIANLONG

Le point de fuite observé pour la réalisation de l'exposition sur la Cité interdite a donc été ces deux grands empereurs chinois, KANGXI et QIANLONG. Ils affichent leur présence déjà sur les remparts de la forteresse dont on peut voir des vestiges dans le sous-sol de l'actuel Louvre en apparaissant et disparaissant par un jeu de lumière et de projections silencieuses, comme si, selon le procédé de la peinture chinoise où des brumes dévoilent progressivement un paysage, ils étaient tantôt plongés dans la pénombre,

9. À titre d'exemple, KANGXI, pourtant attiré par les lettres s'intéressait aussi aux sciences.

tantôt exposés à la pleine lumière. Peut-être que cet effet d'apparition et de disparition avait pour but d'accentuer leur omniprésence.

KANGXI fut l'empereur qui régna le plus longtemps sur la Chine, c'est-à-dire soixante-et-un ans. Deuxième empereur de la dynastie mandchoue des QING, il s'attacha, comme son prédécesseur, à rendre légitime cette dynastie d'origine étrangère. Ses ancêtres, des Toungouses vivant au Nord-Est de la Chine, étaient avant tout des guerriers et avaient conquis la Chine par la force des armes. Mais sans renier pour autant ses racines, il devint un parfait lettré chinois. Le Louvre a tenu à lui rendre hommage en exposant une œuvre le représentant assis en tailleur et dans une tenue très simple devant des rayons de bibliothèque¹⁰. Ses préoccupations intellectuelles et littéraires allèrent même jusqu'à cautionner la publication d'un dictionnaire qui fait autorité encore aujourd'hui : le *Kangxi zidian*, le *Dictionnaire de KANGXI*. Il répondit ainsi au besoin d'asseoir son pouvoir en s'intéressant à la tradition et se posant en défenseur de la culture chinoise. Il sut aussi rendre à la Chine toute sa prospérité aussi bien sur le plan économique que culturel.

QIANLONG, qui est en réalité le petit fils de KANGXI (son père YONGZHENG ayant régné entre-temps quatorze ans) arrive sur le trône en 1736. Il y régnera soixante ans, et aurait pu régner plus longtemps mais n'a pas voulu concurrencer, par esprit confucéen de piété filiale son grand-père. Son règne fut plus abouti que celui de son prédécesseur : plus qu'un guerrier, c'est un homme politique inflexible. Une représentation de lui, en tenue d'archer sur un cheval blanc révèle sa majesté. L'œuvre de René-Antoine HOUASSE représentant Louis XIV sur une monture également blanche ou l'esquisse d'Edme BOUCHARDON représentant Louis XV à cheval supportent à peine la comparaison, même si les techniques picturales sont proches. Sans nul doute le peintre anonyme chinois qui a représenté QIANLONG et qui travaillait dans les ateliers impériaux a été inspiré par la science anatomique occidentale. Il a utilisé les techniques du clair-obscur et a représenté avec des couleurs contrastées et nuancées les parties saillantes et creuses du cavalier et de sa monture.

Sous son règne, les frontières sont repoussées et la Chine atteint en gros sa superficie actuelle. De nombreux pays tout alentour comme la Corée, la Birmanie ou le Siam sont des pays tributaires. La Chine a la population la plus forte du monde avec 300 millions d'habitants. Sur le plan culturel,

10. Il s'agit d'une œuvre anonyme peinte sur un rouleau de soie dans les ateliers impériaux où le visage de l'empereur est nettement représenté. Sa tenue est d'un bleu qu'on pourrait qualifier de bleu-roi. Les techniques de cette œuvre allient les savoir-faire occidental et chinois.

QIANLONG est ouvert et s'intéresse à l'Occident, d'ailleurs n'est-il pas à l'écoute de tous ces hommes d'Église lorsqu'ils présentent les découvertes scientifiques occidentales ou n'est-il pas épris de peinture occidentale ? Mais il considère cependant que les rois européens ne peuvent l'égaliser. Il accepte les cadeaux envoyés par eux mais n'en donne pas en retour. QIANLONG ne se gêne pas pour utiliser le tutoiement lorsqu'il s'adresse au roi George III d'Angleterre : « On n'a pas besoin de tes produits » lui dit-il en 1792. Et d'ajouter : « Ce n'est pas la peine que tu envoies des émissaires si tu refuses d'être mon vassal ». En revanche, il entretient des relations privilégiées et suivies avec un jésuite qui a su s'introduire à la cour grâce à ses talents de peintre, Guiseppo CASTIGLIONE. Il dira de lui : « C'est un prince élégant, mince, ses yeux sont vifs, son regard perçant ». Un autre jésuite, le père VENTAVON appelé en 1769 en tant qu'horloger, dira de lui qu'il est capable de tout comprendre. Les œuvres présentées au cours de cette exposition et réalisées par lui témoignent de son goût pour la peinture, la calligraphie et la poésie. QIANLONG est un être doué et un amateur d'art éclairé. En témoigne l'une de ses œuvres exposée au Louvre représentant deux poussins et accompagnée d'une calligraphie à la fois rythmée, harmonieuse et déliée¹¹. Si son œuvre reste dans la pure tradition chinoise, sans ombre portée ni effet de clair-obscur, il ne désavoue pas la peinture de ses visiteurs. Un jésuite savait-il bien peindre qu'aussitôt il l'engageait. Il se rendait tous les jours dans les ateliers de peinture de la Cité interdite mais il terrorisait cependant les peintres qui, bien que mal payés, estimaient que voir l'empereur représentait déjà pour eux une récompense. Il s'intéresse au passé littéraire et engage environ 4 000 copistes pour compiler, en dehors des textes antimandchous, toutes les œuvres littéraires écrites jusqu'alors et qui constitueront la Bibliothèque complète des quatre trésors (*Siku quanshu*)¹².

Ces deux empereurs d'origine toungouse, férus de littérature et de textes canoniques collectionnèrent aussi des objets les plus significatifs de la culture chinoise : l'un comme l'autre voulaient légitimer leur pouvoir. En agissant ainsi ils ont façonné la vie culturelle et artistique de la Cité inter-

11. En réalisant cette œuvre, qui n'est qu'une copie du peintre LI DI (XII-XIII^e siècles), il lui attachait une forte valeur symbolique : le thème des poussins qui attendent la nourriture évoquait pour lui l'attente de ses gouvernés et du peuple à son égard.

12. Ce travail comprend 3 461 titres ou œuvres, soit un total de 2,3 millions de pages, et approximativement 800 millions de sinogrammes.

dite. Savaient-ils qu'un jour leur action laisserait des marques qui feraient l'objet d'une exposition dans l'enceinte du Louvre¹³ ?

Le règne de l'harmonie et des correspondances

Ce ne sont pas les 72 hectares de superficie de la Cité interdite répartis sur un rectangle de 960 mètres de longueur et 750 mètres de largeur qui impressionnent ni, aussi curieux que cela puisse paraître, la splendeur éclatante des lieux. Les différents plans ou prises de vue aériennes ou photos des palais et pavillons ne sont que des clichés instantanés réduits à leur matérialité.

Et pourtant ces « supports-images » sont bien utiles lors d'une conférence. Mais ils ne peuvent procurer cette impression de fascination que la Cité interdite procure ou plutôt le sentiment d'une présence obsédante comme le soulignait Victor SÉGALEN.

La Cité interdite est une conception géométrique de l'univers à des fins hautement symboliques. Elle est une conception de l'esprit : l'aspect majestueux de l'architecture et l'horizontalité des lignes sont destinés à faire ressortir le caractère transcendantal du pouvoir impérial, à évoquer aussi les principes confucéens de rectitude, de droiture, d'esprit de justice, d'humanité dont doit faire preuve l'empereur pour que tous les sujets vivent en harmonie au sein de la société. On peut simplement ajouter que la beauté des lieux est de surcroît. Les dorures, l'éblouissement des tuiles vernissées, le scintillement des balustrades de marbre blanc, les espaces grandioses ou l'intimité des jardins dans la partie privée offrent seulement un compromis avec l'impression de puissante majesté voulue par les lieux.

Les longs tracés à angle droit qui délimitent la Cité correspondent à des quartiers et reflètent certes l'esprit pragmatique des Chinois, mais en même temps leur souci d'équilibre, de symétrie et d'harmonie auxquels ils sont très attachés.

Les entrepôts, magasins, casernes, écuries, infirmeries se répartissent harmonieusement dans des espaces délimités par des cours ceintes de murs auxquels les Chinois sont très attachés, comme à toutes sortes de cloisonnements, de paravents, de corridors, de ponts, et d'une manière générale à l'effet gigogne de l'agencement de l'espace. En fait ces délimitations ne reproduisent pas le système des labyrinthes car elles présentent des entrées

13. La Cité interdite regorgeait de trésors à la fin de l'empire. Mais ils furent évacués pour la plupart à la suite de l'invasion de la Chine par le Japon en 1937 puis transférés une dizaine d'années plus tard à Taïwan par TCHANG Kaichek.

et des sorties¹⁴. Elles obéissent à d'autres critères : selon le *fengshui* ou les principes de géomancie chinoise, il est préférable que les mauvaises ondes soient gênées par des obstacles dans leur parcours et selon le principe confucéen, il convient de rappeler que le franchissement des espaces est lié à une autorisation selon son rang ou sa condition.

Ces principes, qui sont bien soulignés dans l'architecture même de la Cité, se répercutent, comme des ondes concentriques, au-delà de la Cité interdite. Celle-ci est elle-même située au sein de la ville impériale, réservée aux membres du gouvernement et aux hauts fonctionnaires. La fameuse porte de la Paix céleste (*Tian'an men*), connue dans le monde entier, fait partie en réalité de la ville impériale – et non pas de la Cité interdite. Elle lui en donne simplement l'accès. Quant à la ville impériale elle-même, elle est incluse dans un carré aux dimensions plus larges et ceint de murs aujourd'hui disparus. Un siècle après l'arrivée de la dynastie des MING, au XIV^e siècle, sur la partie méridionale de ce carré, s'adjoindra un rectangle lui aussi ceint de murs où se bousculeront les commerçants et leurs échoppes, les artisans, le peuple. Sous les Mandchous l'ensemble carré devint la ville tartare, et le rectangle la ville chinoise.

Les différentes parties de Pékin et les différents secteurs de la Cité interdite s'emboîtent les uns dans les autres, parce que l'esprit chinois marqué par le confucianisme ne voit pas les choses autrement que hiérarchisées ; parce que aussi, l'esprit chinois marqué par le taoïsme et par de très anciennes considérations, ne les voit pas autrement que dans la complémentarité et l'interdépendance. Le principe très ancien du *fengshui* ou ordonnancement de l'espace y est appliqué. Depuis au moins le début du 1^{er} millénaire avant J.-C., il est établi en Chine que l'univers est le résultat d'une interaction entre un pôle négatif « *Yang* » et un pôle positif « *Yin* » qui s'envoient des ondes respectives et s'entrecroisent. Ainsi la terre est considérée comme négative, le ciel est considéré comme positif. L'eau est considérée comme négative, le feu comme positif... Cette vue de l'esprit s'observe même dans la manière dont sont baptisés les différents palais de la Cité. Ainsi dans la partie privée de la Cité interdite, on note la présence de deux palais, l'un portant le nom de 'Pureté céleste', situé plus en avant vers le sud, l'autre le nom de 'Tranquillité terrestre' situé plus en arrière vers le nord. Loin de rester campés dans leur espace, ils émettent des ondes qui se rejoignent à

14. Les portes ou les fenêtres chinoises, lorsqu'elles se résument à de simples percées dans les murs d'enceinte, adoptent souvent de très jolies formes (de lune, de feuille allongée, de fiole etc.).

mi-parcours, selon un axe central et dont le point de jonction est concrétisé par la présence d'un troisième palais nommé 'Palais de l'Union'.

Les différents secteurs de la Cité interdite ne sont pas mélangés, ils se font écho. Cela est valable pour les cuisines et pour les demeures de la famille impériale qui sont réparties harmonieusement entre la partie occidentale et la partie orientale, chacune d'elles délimitées par un axe central imaginaire sud-nord.

Tout à l'intérieur de la Cité doit être antinomique et complémentaire. Ainsi la partie méridionale de la Cité interdite, connotée positive, est le domaine de l'empereur exerçant le pouvoir. La partie nord, connotée négative, est réservée à la famille impériale et au gynécée.

Dans la partie méridionale liée à l'ensoleillement connoté positif coule une rivière (la rivière aux eaux d'or), connotée négative et destinée à donner une impression de fraîcheur en été.

Le nord de la cité, connoté négatif, est neutralisé par la présence d'une colline connotée positive, la Colline de charbon, qui protège la Cité des vents glaciaux en hiver.

L'axe central imaginaire sud-nord, voulu par l'architecte qui était à l'origine un prisonnier de guerre vietnamien et qui avait subi la torture de la castration, sert de point de rencontre de toutes ces ondes et c'est en son centre que se situe le saint des saints de la Cité interdite, le palais de l'Harmonie parfaite, faisant lui-même écho à l'étoile polaire qui est au centre du cosmos, tout comme la Cité interdite est au centre de l'Univers.

Les chiffres à l'honneur

La symbolique qui concerne l'architecture de la Cité interdite et la gestion de l'espace relèvent majoritairement de considérations mentales. Deux chiffres y sont principalement à l'honneur.

- Le chiffre 5 matérialisé par les cinq ponts qui enjambent la rivière aux eaux d'or, situé au début de la Cité interdite, correspond en effet aux cinq éléments de la cosmogonie chinoise : l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre qui sont eux aussi connotés alternativement positivement ou négativement. C'est grâce au chiffre 5 illustré par les cinq éléments de la cosmogonie chinoise que le cosmos est tenu en équilibre. Ce décompte se répercute à tous les autres classements concernant l'univers, que ce soit celui des couleurs, des saisons, des orientes (qui prennent en compte le centre), des goûts, etc...

- Le chiffre 9 qui concentre un maximum d'énergie *Yang* car il représente le nombre le plus élevé s'écrivant avec un seul chiffre. On voit son application dans de nombreux détails de la Cité interdite. Les toitures sont le plus souvent soutenues par 9 colonnes, du moins à l'avant de la bâtisse. Les portes sont décorées d'un multiple de 9 clous. À noter que ce chiffre 九 a aussi pour vertu de se prononcer comme le caractère 久-*ji* qui signifie « longtemps ».

Les autres chiffres retenus dans la décoration de la Cité interdite ont également un pouvoir évocateur. Le nombre d'animaux sur les rebords des toits dépend de l'importance du personnage qui occupe le palais ou le pavillon concerné. Les 18 brûle-parfums situés sur la terrasse du palais de l'Harmonie suprême figurent les 18 provinces de la Chine à cette époque.

Le langage des éléments décoratifs et des couleurs

La symbolique se rattachant à des croyances séculaires bien ancrées dans la mentalité chinoise est représentée à foison. La présence d'animaux en bronze ou sculptés dans la pierre en témoignent. Le dragon représente le pouvoir impérial, la tortue avec sa carapace ronde et son assise carrée l'univers mais aussi la longévité, la grue l'impératrice et la féminité. Les objets qui pourraient sembler anodins comme une petite tour contenant une mesure à grain et un cadran solaire représentent la justice et la rectitude impériales.

Les couleurs des tuiles vernissées ont leur langage aussi : le jaune symbolise la couleur impériale. Le vert le printemps, la vie et à un plus haut degré l'épanouissement personnel, le bleu, couleur du ciel, l'ascension sociale et le rouge, la vie, le bonheur et aussi la richesse. Le pourpre, couleur des murs de la Cité impériale, symbolise l'étoile polaire qui gouverne le cosmos.

On retrouve ces couleurs dans les vêtements exposés telles les tenues des soldats mandchous, mais elles sont agencées en complémentarité selon le principe du 'Yin' et du 'Yang'. Par exemple une tenue militaire jaune bordée d'un liseré rouge se distinguera de la même tenue rouge mais sans liseré. Deux robes de dame de cour également exposées subliment l'éternel féminin en alliant l'harmonie des couleurs, la rectitude de la coupe et l'élégante simplicité.

La vie dans la Cité interdite

Construction de l'esprit, la Cité interdite est loin d'être un ensemble désincarné. Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, 9 000 personnes la sillonnaient et 6 000 au ^{xix}^e.

Dans la partie privée de la Cité interdite, au Nord de celle-ci, résidaient l'empereur, son épouse, ses enfants et ses concubines qui occupaient plusieurs rangs selon le principe confucéen que tout est hiérarchisé, ainsi que les eunuques, les dames de cours, la domesticité, les hommes de garde rapprochée.

Les eunuques étaient les plus nombreux. Lors des deux dernières dynasties, ils représentaient une moyenne de 3 000 personnes. Sous les MING (1368-1644), mis à part qu'ils étaient attachés à la personne de l'empereur, ils jouaient des rôles de plus en plus importants, voire même politiques, et ce malgré leur origine souvent modeste et leur jeunesse malheureuse, lorsque poussés par la misère, ils se faisaient castrer, parfois sous la pression de leurs parents.

La population féminine, concubines et dames de cours comprises, représentaient environ 200 personnes sous la dernière dynastie des QING (1644-1912). Souvent surveillées par les eunuques, les dames de cour s'occupaient des impératrices. Toutes leurs activités étaient soumises à des rites. Il y avait une façon de plier les serviettes quand l'impératrice prenait un bain, une façon de tenir le fourneau de la pipe quand l'impératrice fumait, etc... Les dames de cour étaient des employées payées qui n'étaient pas toujours bien traitées mais qui avaient droit à une retraite. Le sort des concubines, à moins qu'elles ne deviennent favorites de l'empereur, n'était pas enviable. Elles coulaient une existence recluse, ne voyaient leur famille qu'à travers une grille et parfois se suicidaient.

Du statut de palais au statut de musée

En 1924, au moment où la Cité interdite devient musée sous le nom de Gugong qui signifie Vieux palais, toutes les personnes qui y vivent quittent les lieux. Puyi, le dernier empereur qui a tout juste dix-neuf ans retourne dans la maison de son père, un neveu par alliance de la famille impériale. Un malin esprit dira que c'était pour redonner vie aux objets et aux œuvres d'art, devenus les occupants des lieux à part entière.

Les 130 objets retenus par les organisateurs de l'exposition *La cité interdite au Louvre* proviennent des collections impériales. On y aperçoit effectivement les tablettes funéraires du fondateur de la dynastie des MING en

1644, les sceaux impériaux mais aussi les objets qui pouvaient être supports de méditation ou de plaisir esthétique.

Une peinture maîtresse de l'exposition nous montre QIANLONG faisant, en compagnie d'un serviteur, l'inventaire des collections impériales. Ce tableau qui est l'œuvre de YAO Wenhan, peintre à la cour, présente un double intérêt :

- Celui de la passion de l'empereur pour la culture chinoise alors qu'il est d'origine mandchoue et la facture du tableau avec une mise en abîme le confirme. On sait par l'histoire qu'il existait déjà un tableau du même genre où le personnage représenté était le fameux calligraphe WANG Xizhi du IV^e siècle. Ce souci d'imitation prouve bien que QIANLONG se pensait en artiste confirmé. Le tableau de YAO Wenhan lui plut tellement qu'il le commanda en cinq exemplaires.
- Ce tableau qui permet d'apercevoir quels pouvaient être les objets qui entouraient l'empereur guida certainement les organisateurs dans le choix des objets à exposer.

Les trésors de la Cité interdite

Les lignes qui suivent se présentent également comme une mise en abîme. Faire un compte rendu de la conférence qui a eu comme thème une exposition sur la Cité interdite fait penser à des tiroirs qui s'emboîtent les uns dans les autres et manque un peu de saveur. On ne peut que rappeler que les œuvres exposées étaient très significatives et comprenaient des vases rituels en bronze des dynasties SHANG (XVI^e–XI^e siècles avant J.-C.) et ZHOU (XI^e–III^e siècles), des porcelaines décorées de motifs bleus sur fond blanc de l'époque MING, des rouleaux de peinture de différentes factures, traditionnelles respectant le vide et le plein, académiques ou inspirées de l'occident comme les nombreuses représentations très réalistes de chevaux, une coupelle de jade gravée de caractères écrits par QIANLONG, une cithare à sept cordes d'époque MING, des épées dites « transperce-nuages » de la dynastie QING et des objets en laque, sans compter des parures vestimentaires. Est exposée également une calligraphie très émouvante du dernier empereur MING qui se pendit à un arbre de la Colline de charbon au nord de la Cité interdite en 1644, présageant la ruine de son pays. Les quatre caractères qui la composent et qui pourraient se traduire par « Pur comme le son du vent dans les pins et limpide comme le reflet de la lune dans l'eau », sont d'un style vivant, assuré et élégant.

Mais c'est à travers l'évocation d'une œuvre de Giuseppe CASTIGLIONE que l'on peut mieux prendre la mesure de la qualité de cette exposition qui s'est voulu un lieu d'échange entre l'Occident et la Chine. Il s'agit d'une peinture évoquant la transmission des valeurs. Elle représente YONGZHENG, le père de QIANLONG, lui remettant un rameau de fleurs de prunus, symbole de l'endurance puisqu'elles éclosent en hiver malgré le froid et la neige. Ce tableau est de facture occidentale, les couleurs sont franches et comme plaquées mais le dessin en lui-même est délicat. Lorsque QIANLONG reçut ce tableau des mains de CASTIGLIONE, il fut très touché et y apposa ses sceaux (l'un d'eux date de 1782).

Transmission des valeurs mais aussi des savoirs. Cette peinture est dans une facture à la fois chinoise et occidentale, elle est un compromis artistique entre le réalisme occidental et le spiritualisme de l'art chinois. Que le Louvre, lieu de transmission, ait décidé d'honorer cette symbiose entre l'Orient et l'Occident, cela finalement n'a rien d'étonnant !

Catherine MEUWESE

Conférence prononcée à l'Inalco le 10 mai 2012, à l'occasion de l'assemblée générale de l'ARESÆ.

Soomaali – Somalie : la nation sans État

Des pirates aux islamistes *Shabâb*, beaucoup de choses se disent et s'écrivent sur la Somalie et plus généralement sur son peuple éponyme dont l'espace en déborde largement les frontières.

Les unes procèdent de l'émotionnel ou de l'envie très journalistique de décrire des événements qui heurtent a priori l'entendement ordinaire du monde occidental. D'autres relèvent d'une connaissance trop sommaire des fondamentaux de ce peuple déconcertant dont ni la langue, ni la culture ne sont plus aujourd'hui enseignées dans les universités françaises. Même l'Inalco, longtemps resté le dernier refuge de ces savoirs extravagants, s'est depuis plusieurs années défaussé¹. Seuls encore, dirigés par des maîtres tout aussi ignorants qu'eux du sujet, quelques étudiants enthousiastes se lancent sans prudence dans des publications hasardeuses, ne mesurant ni la complexité du contexte, ni l'étendue de leurs lacunes.

Ce sont l'ethnologue anglais Ioan LEWIS et le linguiste polonais Bogumił ANDRZEJEWSKI, *Goosh* pour ses amis, qui ont naguère résolument cultivé le terrain à peine défriché des études somaliennes. Tandis que les travaux du second ont été enrichis par une école italienne dynamique et prolifique, les ouvrages historiques se sont un peu partout cantonnés à quelques études thématiques ou factuelles. Avec sagacité voire avec talent parfois, de nombreux articles présentent de manière générale des moments du « Somal », mais aucun ouvrage de fond n'est venu offrir aux chercheurs la possibilité de prendre quelque hauteur par rapport à leur terrain.

L'ambition de ces annales, dont le deuxième volume devrait paraître au début de l'année prochaine, est d'établir en langue française une somme la plus complète possible de faits avérés. Il s'agit aussi de faire la chasse à

1. La langue somalie, af *soomaali*, a été enseignée à l'institut dans les années 1980 par Madame Miryan BARRE.

nombre d'inexactitudes propagées par ignorance et qui sont devenues des vérités à force de reprises.

L'ouvrage publié en janvier porte sur la période courant de la chute du président SIYAAD BARRE en 1991 jusqu'au départ des forces internationales de l'ONUSOM II en mars 1995. Bien que confuse, elle est loin d'être la moins commentée. Pourtant, une relation tronquée des événements ou une insuffisance de contextualisation a donné lieu à de nombreuses erreurs dont ont souffert tous ceux qui loyalement souhaitaient réfléchir sur ce sujet complexe. Les uns relevaient de l'ignorance, d'autres du mensonge colporté par des rapporteurs partiiaux, voire de l'occultation délibérée de certains faits. Vingt ans après, le temps m'a semblé venu de porter un regard apaisé sur ces événements paroxystiques dont il m'avait été donné de vivre la plupart sur le terrain.

Avant de présenter brièvement les événements décrits par l'ouvrage, j'ai choisi de consacrer l'essentiel de mon propos à donner quelques clés, propres à faire comprendre, mieux encore à faire sentir, les spécificités de ce peuple fascinant, extrême jusqu'à sa position géographique, aux confins orientaux du continent africain.

Les Somalis qui constituent avec les Oromos [or. *orōmō*] et les Afars [af. '*afar*'] l'un des peuples couchites majeurs de l'Afrique de l'Est apparaissent très tard dans l'histoire. Cités pour la première fois au ^{xvi}^e siècle, on ne peut qu'en déduire qu'ils vivent depuis longtemps bien en deçà de la ligne de côte. À ce littoral, torride, aride et inhospitalier, le *guban*, il a été préféré des régions à peine moins difficiles, mais où il était possible de profiter de quelques points d'eau et de pâturages suffisants.

Ainsi, à l'écart du reste du monde, cette survie permanente a contribué à forger une société caractérisée par certains comportements dont nous nous limiterons à évoquer le phénomène qui les détermine : la primauté du choix individuel inscrit dans un contexte de linéarité agnatique. Le regard d'un Somali se porte autour de lui selon une succession de cercles excentriques qui déterminent ses solidarités de façon de plus en plus diffuse au fur et à mesure qu'il s'en éloigne. Il résulte de cette situation un paradoxe déroutant : d'une part un individualisme forcené, rebelle à toute autorité, et d'autre part le sentiment d'appartenir néanmoins à un ensemble de familles dont la réunion conduit à la reconnaissance farouche d'une identité globale. La convergence de ces deux éléments établit une société acéphale et segmentaire ; toute vie sociale nécessitant *a minima* une règle du jeu, elle s'accompagne aussi de l'acceptation d'une sorte de *modus vivendi*

interfamilial, le *xeer* [h̄er]. Traduit faute de mieux par « droit traditionnel », son objet vise exclusivement à protéger l'individu. En effet, celui-ci conservera en toute circonstance son droit à intervenir dans une décision collective et restera toujours maître de ses choix. Bien sûr, dans le registre de la solidarité, ses alliances auront plutôt tendance à s'inscrire dans les cercles successifs décrits par une parenté plus ou moins éloignés. Ainsi le *xeer* n'a vocation qu'à protéger la vie de l'individu, les biens de l'individu et la liberté de l'individu. Unaniment reconnu, il est sacré : « *xeer waa kabka lagu socdo* - le *xeer* est la chaussure avec laquelle on marche ». Ni juge, ni procureur, ni avocat, le règlement des différends ne résulte que d'une entente entre les protagonistes. Ceux-ci doivent s'entendre selon le *xeer* à propos duquel un collège d'ainés *ooday* peut apporter précision, les fêrus de religion *wadaad* ou *sheekh* sur la position de l'islam. Si une solution consensuelle se révèle impossible et que le litige met en danger la communauté à proprement parler, cette dernière peut à ce titre prendre des mesures conservatoires en recourant à la coercition par l'intermédiaire du *warranleh*, le « porteur de lance ».

Au plan religieux, les Somalis suivent traditionnellement un islam apaisé sunnite et sont attachés à l'école juridique de la *shāfi'īyya*, rite largement majoritaire sur les rives de l'océan Indien. La plupart, et tout particulièrement les populations sédentarisées de l'interfluve, se sont par ailleurs rapprochés des confréries *ṣūfī* prônant une relation mystique entre le croyant et Dieu². La dimension religieuse connaît cependant des limites. Elle s'exprime avec clarté dans un proverbe qui affirme : « *xeer amba diin, doorbid xeer* - Entre la coutume et la religion, préfère la coutume ».

Fort de ces premiers éléments de compréhension, il reste à préciser la construction de la relation collective. Reprenons tout d'abord l'idée que le Somali se représente toujours l'espace à partir de son propre point de vue. Observant d'abord son intérêt particulier, il regarde ensuite son foyer, la maison *guri* où il habite. Il considère ensuite le cercle de sa famille *qoys*, avec l'ensemble de ses épouses et de ses enfants. Au-delà il prend en compte la dimension du groupe nomade en marche puis sa famille élargie, le *xeer*. Un ensemble de familles forme une entité particulière, le *jilib*, qui correspond au cercle de solidarité afférente au prix du sang *maag*, la *diyya* des Arabes mais selon d'autres règles. Au-delà encore le lignage et la parentèle cousine, autant de concepts qui évoquent le caractère segmentaire d'une société

2. Trois d'entre elles dominent en pays somali : *qaadiriyya* [*qādirīyya*], la *axmadiyya* [*aḥmadiyya*] et la *saalihiyya* [*sāliḥiyya*].

constituée d'une mosaïque de rameaux juxtaposés à défaut d'être consécutifs. Corollaire de ce constat, le mot « tribu » ou la locution « confédération tribale » souvent utilisés me semblent inappropriés dans un contexte où le seul devoir de solidarité est lié au prix du sang dans le cadre du *jilib*.

C'est pourquoi, si c'est en priorité dans l'espace lignager que l'on va chercher des solidarités autour d'un projet, celles-ci sont établies à partir d'un individu ou d'une communauté d'intérêts auxquels il appartient de convaincre leur entourage de se joindre à l'entreprise. Rien ne peut être imposé par le haut, par une autorité inexistante dans une société acéphale. Un proverbe encore est explicite : « *Haanta salka ayeey ka unkantaa* ; un pot à lait se construit en commençant par le fond ». Jusqu'à aujourd'hui, l'ignorance de ce principe a scellé d'emblée l'échec de toutes les entreprises internationales qui procèdent très exactement à l'inverse.

Il en ressort que cette prédisposition, antiétatique en quelque sorte, nécessite un regard particulier sur l'architecture clanique de la société somalie, architecture dont nous avons voulu préciser les limites qu'elle induit dans les comportements. Il reste que tout Somali s'inscrit dans un lignage. Ainsi sa mère lui apprend-elle dès sa petite enfance sa généalogie *abtirsiino*³. Toutes les filiations convergent vers une dizaine d'ancêtres éponymes que l'on identifie à travers cinq faisceaux lignagers majeurs. Cette chaîne constitue sa carte d'identité, nécessaire à se faire reconnaître. Où qu'il se déplace en pays somali, elle attestera sa « somalité ».

La somme de la répartition sur le terrain des grands faisceaux lignagers définit un espace où quasiment aucun autre peuple n'est représenté. Si l'on se réfère à la géographie contemporaine dessinée par les colonisations, cette aire recouvre : l'ancien protectorat britannique du Somaliland, l'ancienne colonie italienne de Somalia, la région Ogadén de l'Éthiopie, le Sud de la république de Djibouti et le North-Eastern District (aujourd'hui Province) du Kenya. Étant au préalable précisé que tout Somali est libre de se déplacer n'importe où en pays somali où il n'y a pas *stricto sensu* d'appropriation territoriale, les grands faisceaux lignagers occupent l'espace clanique de la manière suivante :

- les *Darood* vivent dans l'Est du Somaliland, en Éthiopie, au Kenya ainsi que dans les parties extrême nord et extrême sud de l'ancienne Somalia ;
- les plus nombreux, les *Hawiiye* sont pour la plupart établis à l'est et au nord du méridien de Muqdisho ;

3. Littéralement, le « décompte des pères ».

- les *Isxaaq* [*ishāq*] occupent l'ancien protectorat anglais du Somaliland d'où ils débordent légèrement la frontière éthiopienne ;
- les *Dir* habitent la région trifrontière, à cheval sur le sud de la République de Djibouti, l'Éthiopie et le Somaliland ;
- le dernier faisceau, celui des *Raxanweyn*, est constitué de clans semi-sédentaires installés dans l'interfluve entre le fleuve Jubba et la rivière Shabeelle.

Le long de ces cours d'eau subsistent des implantations d'agriculteurs bantous, ultimes représentants d'anciens occupants repoussés vers le sud par les clans somalis venus des montagnes du pays *majeerteen*. Sur la côte et les îlots au sud de Kismaayo, vivent les *Bajun* une population de pêcheurs aux origines encore discutées.

Au terme de la colonisation et jusqu'aux événements qui conduisent au délitement de 1991, l'histoire de la Somalie se fonde sur un État constitué de l'ancien protectorat britannique du Somaliland que rejoint le 1^{er} juillet 1960 dans l'indépendance la Somalia italienne. Dès sa naissance, la République de Somalie, État mono-ethnique⁴, envisage dans l'enthousiasme le rassemblement de tous les territoires périphériques peuplés de Somalis au sein d'une *Soomaaliweyn*, une grande Somalie. Sur la sellette, le Kenya, l'Éthiopie et la France toujours souveraine du Territoire français des Afars et des Issas, le TFAI, restent attentifs aux mouvements de libération que la nouvelle république entretient par la propagande, mais aussi par le biais de quelques attentats.

Après dix années économiquement difficiles et l'assassinat – non politique – du président SHEERMA'ARKE, un coup d'État sans excès et plutôt bienvenu octroie probablement au pays l'économie d'une guerre civile. Il amène au pouvoir le 21 octobre 1969 le général SIYAAD BARRE, produit achevé de la police italienne qui décide aussitôt de mener le pays sur la voie du socialisme scientifique au grand dam des nations occidentales en pleine guerre froide. Les premières années sont un succès. Un enthousiasme populaire véritable, une politique de développement plausible, la transcription de la langue en alphabet latin, beaucoup de choses aujourd'hui oubliées sont alors accomplies.

Mais il est vrai aussi qu'au milieu des années 1970 la situation se détériore. Une sécheresse extrême, le *dabadheer*, « la longue queue » décime la population. Les projets de développement sont arrêtés, l'argent redirigé

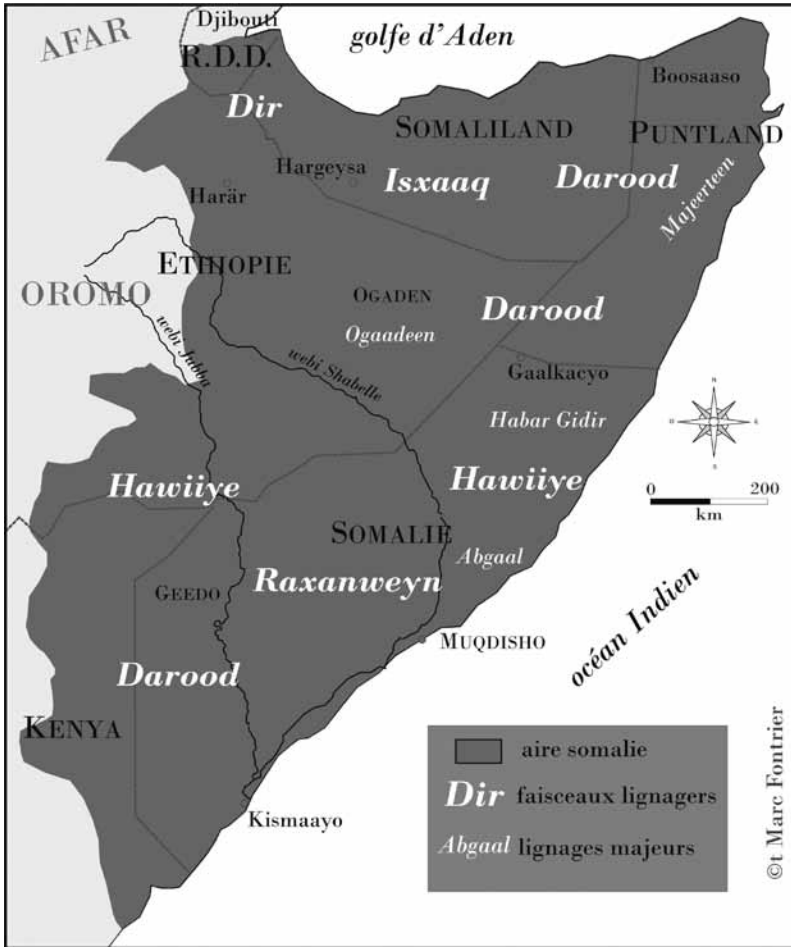
4. Le seul d'Afrique avec le Botswana.

pour porter secours aux nomades. En 1975, la décision de SIYAAD de revoir le *xeerka qoyska*, « le droit de la famille », soulève les milieux religieux islamistes jusque-là discrets qui contestent les mesures prises en faveur des femmes, notamment ce qui concerne la redéfinition de leurs droits à l'héritage. Sentant l'affaire lui échapper, le Président tente alors de reconstituer la solidarité nationale autour du concept de *Soomaaliweyn*. Une opportunité lui semble se présenter quand en 1977, l'Éthiopie renverse le négus HAYLÄ-SELLASIÉ. Le pays semble à SIYAAD fragilisé aussi entreprend-il d'en conquérir la partie somalie, occupée dans sa plus grande partie par le grand lignage des *Darood Ogaadeen*. Sauf qu'en dépit de premiers succès foudroyants, la guerre se termine sur un double échec. Échec militaire, mais aussi échec politique après que l'allié soviétique a opéré un renversement d'alliance spectaculaire au profit du nouveau régime éthiopien qui s'est d'emblée déclaré prosoviétique.

SIYAAD ne se remettra jamais du désastre, la Somalie pas davantage. Jusqu'en 1991 en effet, le régime déjà autoritaire se durcit résolument. Opérant d'abord un repli sur son clan, les *Mareexaan* [*marēhān*], il se trouve au fur et à mesure de la détérioration de sa santé débordé par une proche famille rapace et inconséquente. Jusqu'à son renversement, la dictature se conjuguera dès lors avec les pires exactions. C'est pourquoi entre temps, les oppositions armées soutenues par l'Éthiopie s'organisent, selon des logiques lignagères : le *Somali National Movement (SNM)* à base *isxaaq* dans l'ancien Somaliland, le *Somali Salvation Democratic Front (SSDF)* à base *darood majeerteen* dans le Nord-Est. À la fin des années 1980 apparaissent le *United Somali Congress (USC)* à base *hawiiye* et présent à Muqdisho et le *Somali People Movement (SPM)* enfin à base *darood ogaadeen* dans l'outre-Jubba.

Moins de quatre mois après l'effondrement du régime qui survient le 27 janvier 1991, le *SNM* déclare unilatéralement l'indépendance du Somaliland⁵. Le *SSDF* reste sur son quant-à-soi avant d'entreprendre la réorganisation des provinces du Nord-Est qui constitueront quelques années plus tard le Puntland. À Muqdisho en revanche, l'*USC* qui poursuit dans leur refuge méridional les fidèles de SIYAAD BARRE se scinde rapidement selon une ligne clanique. Les partisans du général *hawiiye* des *Habar Gidir* MAXAMED FAARAX *Caydiid* [*maḥamad fārah 'aydīd*], vainqueur du dictateur déchu, s'appêtent à affronter ceux de l'homme d'affaires *hawiiye* issu du lignage *Abgaal*, CALI MAHDI [*'ali MAHDI*]. En effet, ce dernier a dès la chute du dictateur capté le pouvoir à Muqdisho. Soutenu par la diaspora somalie

5. Proclamée le 18 mai 1991 à Burco [Bur'ō].



©t Marc Fontrier

Le Somal

à Rome, certains éléments du gouvernement italien et la mafia, CALI MAHDI établit un gouvernement qui en dépit de trois conférences de réconciliation ne saura empêcher de se déclencher une nouvelle guerre civile.

Profitant par ailleurs de l'anarchie qui s'installe, les mouvements islamistes tentent de jouer leur carte. D'ores et déjà noyautés par des *mujahidīn*, combattants rentrés d'Afghanistan parmi lesquels figure une poignée de Somalis, les musulmans radicaux sont partagés entre tenants d'une politique du prêche [arabe *da'wa*] et tenants de la guerre sainte [arabe *jihād*]. Ils tenteront ainsi d'établir un émirat islamiste, en vain dans le Nord à Boosaaso, puis avec un peu plus de succès dans la province du Geedo au sud.

Tandis que la Somalie s'éloigne chaque jour un peu plus d'un processus de normalisation, ce sont les récents événements survenus au Moyen-Orient qui s'apprête indirectement à peser sur son destin. En janvier, quelques jours avant la chute de SYAAD BARRE, la coalition internationale *Desert Storm* est aisément venue à bout de l'armée iraquienne, assurant définitivement aux États-Unis et à leurs alliés arabes la maîtrise des champs pétroliers du golfe Persique. Maintenant, plus préoccupant peut-être, l'Éthiopie quatre mois après la Somalie s'est à son tour débarrassée de launte militaire qui la gouvernait. Dans le même élan, suscitant un immense espoir au sein du Somaliland sécessionniste, la communauté internationale s'apprête à reconnaître l'indépendance de l'Érythrée. Or lorsque le 1^{er} janvier 1992, l'Égyptien Boutros Boutros GHALI, nouveau secrétaire général des Nations unies est élu, il considère que la chute du mur de Berlin et la débipolarisation de la planète qui en résulte ont sonné le glas des nations appelées à disparaître et qu'une gouvernance mondiale s'imposerait bientôt. Aucune guerre n'aurait désormais plus lieu d'être dont l'objet du litige ne puisse être résolu par la communauté des nations.

Il reste que ces belles idées sont bien éloignées de la situation précaire qui prévaut en Somalie. C'est pourquoi, face aux nouvelles difficultés suscitées par la conjugaison de la guerre civile et de la sécheresse qui réapparaît, les Nations unies décident de mettre sur pied une mission qui restera désespérément indigente et sous-dimensionnée. L'opération des Nations unies en Somalie (ONUSOM I), déclenchée en avril 1992, est cependant confiée à un diplomate talentueux et expérimenté, l'Algérien Muḥammad SAHNŪN. Celui-ci en dépit de la faiblesse des moyens mis à sa disposition parvient à acquérir l'estime des Somaliens, en particulier du plus déterminé d'entre

eux, le général MAXAMED CAYDIID. Entré en conflit avec la hiérarchie de New York, SAHN N en décembre est cependant contraint à démissionner par le système des Nations unies. Dès lors, aucun progrès politique ne sera plus enregistré sur le théâtre somalien. C'est aussi en cette même fin d'année 1992 qu'à côté de l'ONUSOM est autorisé le déploiement d'une opération internationale humanitaire sous commandement américain baptisée *Restore Hope*. Sans mandat politique, elle parvient à ouvrir les couloirs d'approvisionnement vers l'intérieur d'un pays ravagé par la guerre et par la famine. Quand elle achève sa mission en mai 1993, ONUSOM I a peu auparavant cédé la place à une nouvelle opération de plus grande envergure déployée depuis le mois de mars, ONUSOM II.

Le commandement de la nouvelle mission, beaucoup plus étoffée en moyens, est immédiatement accaparé par son principal contributeur, les États-Unis d'Amérique. Très vite cependant, les Américains se révèlent incapables de gérer des chefs somaliens madrés et peu enclins à se laisser prendre la main par des étrangers, même bien intentionnés. Aussi, à partir du mois de juin, les affrontements entre factions se compliquent d'accrochages meurtriers entre les miliciens somaliens et les forces internationales. Incompréhensions, maladresses et brutalités du commandement américain scellent rapidement l'échec des États-Unis et, partant, de l'ONUSOM II. Le paroxysme est atteint en octobre avec la destruction de deux hélicoptères des forces spéciales américaines et le traumatisme consécutif au traitement de l'équipage des appareils abattus, diffusé sur les chaînes de télévision⁶.

Cette incompréhensible violence entre les Somaliens et les nations engagées à leur aide suscite une reconsidération de l'action internationale avant de conduire progressivement au retrait d'une opération maintenant paralysée par le discrédit qui pèse sur elle puisque le sang a coulé.

Dans les deux années qui suivent, seuls les chefs de guerre dictent leur tempo, au fil d'alliances conjoncturelles, d'affrontements et de réconciliations entre les factions. Autant de situations protéiformes qui échappent aux états-majors et aux États finalement lassés tant de subir l'ingratitude d'un peuple à l'aide duquel ils s'étaient lancés, que de se trouver soumis aux ukases d'un commandement américain arrogant et agressif, dont l'impéritie maintenant n'échappe à personne. Ainsi, jusqu'au départ du dernier Casque bleu le 3 mars 1995, le terrain est laissé aux deux principales factions qui s'empoignent avec mesure dans l'attente du retrait de l'opération internationale.

6. Porté à l'écran en 2001 de façon intéressante par Ridley SCOTT sous le titre de *Black Hawk Down*.

Cet échec d'ONUSOM II, après avoir donné quelque espoir à MAXAMED CAYDIID, se conclura sur un retour aux comportements ordinaires de l'avant-colonisation et à l'installation d'un environnement que l'Occident jugera anarchique. Ultime erreur d'appréciation qui ne permettra pas de discerner comment au sein de cette illusion du chaos se profile en réalité un affairisme structuré, entretenu par les velléités d'un islam radical qui sent venir son heure.

Marc FONTRIER

Officier des troupes de marine

Docteur en études africaines

Marc FONTRIER est l'auteur de l'ouvrage paru en janvier 2012 : *L'État démantelé – 1991-1995 – Annales de Somalie*, Éditions L'Harmattan - Bibliothèque PEIRESC 24, Paris.

Jean-Paul DESROCHES, ancien élève de l'Inalco, conservateur général des arts asiatiques au Musée Guimet, avait eu la gentillesse d'accepter de commenter l'exposition « Les saveurs du palais » dont il était commissaire. C'est ainsi que le jeudi 28 juin 2012, à l'invitation de notre association, un groupe de trente-cinq anciens élèves et amis s'est retrouvé au Musée du Quai Branly pour une visite guidée et commentée.

Albane DE CARMOY a accepté de prendre des notes et nous la remercions vivement de nous faire profiter de ce beau moment.

Exposition « Les séductions du Palais »

Après trente-cinq ans passés au Musée des arts asiatiques - Guimet, Jean-Paul DESROCHES a eu à cœur de « brancher » des institutions chinoises et françaises de taille et de renommée équivalentes afin de les faire collaborer à la réalisation d'expositions conjointes. Ce vœu s'est concrétisé en 2011 avec l'exposition au Musée du Louvre d'œuvres provenant du Musée du Palais. Dès 2008, un autre projet s'est mis en place, cette fois avec l'ancien Musée d'histoire de Chine, entièrement rénové et devenu Musée national de Chine, et le Musée du Quai Branly. La complémentarité des deux établissements est facile à comprendre lorsque l'on songe aux liens que la Chine entretient avec l'Afrique, et l'héritage anthropologique que le Quai Branly a pour mission de présenter.

Or qui dit anthropologie dit LÉVI-STRAUSS, qui dit LÉVI-STRAUSS dit « Le cru et le cuit » et donc « estomac », si cher aux Chinois, et élément plus fondateur que tout le reste. Lorsque deux Chinois se rencontrent, ne se saluent-ils pas d'un « avez-vous mangé ? » plutôt que d'un « bonjour ». Dans les musées chinois, mis à part la peinture et les vestiges bouddhiques, « il n'y a au fond que des plats, des casseroles et des marmites ». C'est bien un retour à l'existential, corrigeant le regard des Français sur la Chine qui va de l'admiration benoîte à la critique acerbe que cette exposition s'attache à démontrer. Le directeur chinois du musée, à qui on avait mal traduit le propos, au tout début du projet, suite à suite à une confusion du

mot « palais » *wei* 味 avec « palais » *gong* 宮, pensait que le sujet porterait sur les séductions d'alcôve ce qui lui valut une nuit blanche !

Il est vrai que l'exposition peut leurrer quelque peu le public car n'y sont montrés que des contenants et presque aucun contenu. Afin de mettre en appétit le visiteur dans l'exposition, des recettes de cuisine non dénuées d'un certain humour, comme « les pattes d'ours au miel », « le ragoût de chien dans un bouillon de tortue » ou encore « l'oie farcie rôtie dans l'agneau » ont été ajoutées. Quant au catalogue, il a été complété de trente-deux recettes de cuisine choisies par Françoise SABBAN.

L'exposition en elle-même s'articule en grandes séquences chronologiques : le néolithique et sa dominante poterie, les trois dynasties royales et leurs bronzes, les HAN et le laque, l'orfèvrerie des TANG, les grès des SONG et enfin la porcelaine des dernières dynasties.

La période du néolithique qui s'étend de 7000 à 2000 environ avant notre ère voit se développer deux cultures ; la première rattachée au Fleuve jaune est celle de la poterie rouge tandis qu'au centre-sud, autour du Fleuve bleu, apparaît celle de la poterie grise. Le climat de l'époque était sensiblement plus chaud qu'aujourd'hui. On cultive les millets dans le nord, le riz dans le sud, la base de l'alimentation provient des céréales. Les cultures, pratiquées sur brûlis, permettaient l'établissement de villages pour quelques années, avant l'épuisement de la terre et l'obligation de partir s'installer plus loin. Les sites de Peiligang, Banpo, Liangzhu... ont pu nous livrer d'importants témoignages de cette époque.

Les premières vitrines présentent des poteries datant du néolithique comme une pierre à moudre et son rouleau cylindrique servant à broyer et provenant de Peiligang ou une amphore à fond pointu qui atteste de l'usage d'une sorte de tour rudimentaire, la tournette, et qui permettait de puiser l'eau en surface avant l'invention du puits. Des bols fabriqués il y a 7 000 ans témoignent de la constance des formes dans le temps. Un magnifique et large bassin de terre rouge monté au tour nous étonne par son décor peint en noir qui procède comme l'écriture : partant du réel, il s'engage vers l'abstraction. Difficile de reconnaître le motif initial de grenouille qui se cache dans celui-ci ! Tout est dans cette pièce maîtrisée : la terre, le tour, la cuisson, le pinceau. Apparaissent les premiers tripodes *ding* 鼎 déjà en usage au néolithique. Leur forme résulte d'une évolution simple relevant d'un grand pragmatisme : d'abord trois pierres calées sur la braise, puis trois pierres fixes, enfin trois pieds collés au corps permettent le « mijotage » au-dessus du foyer. À la fin de la période, les poteries sont enfumées en fin de cuisson, technique que l'on peut admirer sur un gobelet haut de quelques vingt-

et-un centimètres et ne pesant que quatorze grammes, à la pâte aussi fine qu'une coquille d'œuf et qui avait une fonction rituelle.

L'agriculture va connaître des succès rapides et génère des surplus qui seront transformés en vin de céréales pour lequel il faudra concevoir des récipients spécifiques. À l'époque des trois dynasties royales, l'alcool coule à flots et l'alimentation devient plus carnée ; le dernier souverain des SHANG n'aurait-il pas fini sa vie dans une « forêt de viande » au milieu d'un « lac d'alcool » ? Le bronze se développe tandis qu'avec l'avènement des rois on assiste à une centralisation du pouvoir et à l'émergence de capitales, donc de palais. Le bronze s'impose comme outil de pouvoir sous les XIA, les SHANG et les ZHOU. La justification de la relation du pouvoir avec le Ciel est donc sublimée dans le bronze qui sert au culte des ancêtres. Le rapport en est prosaïque autant que magique. À cette époque aussi se constitue le corps de ceux qui deviendront plus tard les fonctionnaires, les devins, qui pratiquent la scapulomancie¹ lors de grands banquets rituels, d'où naîtront les *jiaguwen* 甲骨文 à l'origine de l'écriture. L'histoire dès la fin des SHANG et le début des ZHOU s'inscrit sur les bronzes. Aussi, l'écriture dérive-t-elle de pratiques magiques directement sur les aliments, et l'histoire, elle, naît des marmites rituelles ! Symboliquement, celles-ci sont comme les couronnes et les trônes de nos souverains en Occident. Le roi n'est-il pas le seul à pouvoir posséder neuf tripodes, symbole des neuf viandes que lui seul peut manger, dans les neuf marmites façonnées avec le minerai qui provient des neuf provinces de la Chine antique ? Les bronzes n'étaient donc pas seulement des objets de luxe, ils sont le signe même du mandat céleste. Les rois des SHANG buvaient volontiers de manière excessive, suscitant la création d'objets les plus divers, tels ces tripodes *jue* 爵. La tombe de Dame Fu Hao située à Anyang est célèbre car restée inviolée. Elle était la seconde épouse du roi WUDING. Les archéologues y ont exhumé cinq cent cinquante objets en bronze représentant une tonne et demie de ce métal, dont un tripode *ja* 罍 à motif de *taotie* 饕餮 présenté ici. Apparaissent encore le motif de *leiwen* 雷文 associé au tonnerre et celui de la cigale, symbole de la double vie du fait de sa chrysalide que l'on peut découvrir en particulier sur un superbe calice du type *gu* 觚 également destiné au service du vin. De la période des ZHOU, nous retiendrons l'admirable vase couvert *fou* 缶, preuve des échanges qui existaient à travers toute la Chine puisque son décor évoque le style de Chu alors qu'il provient du Shandong et que ses inscriptions correspondent à l'écriture pratiquée dans le royaume

1. Divination par l'interprétation des os éclatés par la chaleur.

de Yan, l'actuelle région de Pékin. À cette époque, les céréales sont servies dans des vases *gui* 簋 telles cette paire posée chacune sur une pièce de mobilier et qui provient du musée Guimet, ou encore un présentoir *fu* 簠 particulièrement intéressant puisque, constitué de deux parties identiques renversées l'une sur l'autre. Il illustre le cheminement de pensée qui va du concret vers l'abstrait ; il figure le ciel et la terre imaginés alors comme une voûte céleste posée sur un carré terrestre.

La dynastie des HAN, qui s'étend d'environ deux siècles avant jusqu'à deux siècles après notre ère, règne sur un puissant empire équivalent à celui de Rome. C'est l'âge de l'apparition de la vraie cuisine. Les textes fort nombreux sur ce sujet relatent en détails des banquets et nous disposons aussi de bas-reliefs les illustrant. L'hôte se tient face au sud devant un écran qui le protège des néfastes influences du nord. Les convives se disposent à l'est et l'ouest et tout comme le maître de maison, ils se tiennent accroupis sur des nattes et mangent sur un plateau-repas, ni les chaises ni les tables n'existant encore. Au centre la place est laissée vide pour des musiciens ou divers spectacles, comme nous le montre un groupe de statuettes modelées figurant des acrobates, aux formes graphiques évoquant déjà l'influence prépondérante des arts du pinceau sur toutes les créations artistiques. On utilisait toute sorte de vaisselle : des assiettes profondes *pan* 盤 ou des coupes à oreilles *erbei* 耳杯 dont on peut voir une intéressante sélection dans les vitrines – parmi laquelle un exemplaire en laque – et qui ont la forme de celles qu'utilisaient WANG Xizhi et ses amis lettrés lors de ses soirées au « Pavillon aux Orchidées » restées célèbres.

L'art culinaire se développe. Cuisiner, encore aujourd'hui, c'est couper, assaisonner, faire cuire. La graisse animale et l'huile végétale commencent à être utilisées pour frire, sauter ou saisir très vite, ce qui est rendu possible avec l'apparition de l'instrument que nous appelons aujourd'hui « wok », un bassin en métal hémisphérique. On trouve encore des récipients pour faire cuire les raviolis à la vapeur, récipients surmontés d'une sorte de coupe grillagée ou encore des braseros pour griller les viandes ou des chaufferettes pour tiédir les sauces ou les alcools. Avec l'avènement de la véritable cuisine, la vaisselle de banquets devient de plus en plus indépendante, engagée uniquement dans la représentation. La tombe de la marquise de Dai a dévoilé plus de trois cents fiches de recettes de cuisine et de nombreux vestiges témoignant de l'élégance des arts de la table.

Les TANG sont ce que nous nommerions aujourd'hui une « superpuissance » ouverte sur le monde. La Chine est métissée, et l'empire bruisse de luxe et d'exotisme. Le creusement du Grand Canal permet l'échange des denrées à travers tout l'empire tout en contribuant à l'unifier. Avec la Route de la Soie, de nouveaux produits arrivent de l'ouest, vin de raisin ainsi que de nombreux fruits et légumes, ou du nord, les produits laitiers. La chaise est introduite de l'étranger, les plateaux-repas sont abandonnés pour la table et sa vaisselle d'orfèvrerie dont on peut admirer de magnifiques exemplaires dans les vitrines. La chute de l'empire sassanide a fait émigrer bon nombre d'orfèvres de la Perse jusqu'à Chang'an où ils purent mettre au service de l'aristocratie leur remarquable savoir-faire. Du VI^e au X^e siècles, la porcelaine s'infiltré comme l'attestent des pièces blanches, verseuse pour le thé ou bols, des objets de « trois couleurs » ainsi que des céladons, qu'il s'agisse de grands vases *dazun* 大尊 au motif de fleurs de lotus ou d'un bassin à l'étrange couleur secrète *mise* 秘色 gris bleu, vestige extrêmement rare d'une production réservée à l'empereur, découvert au Famensi, qui atteint « la perfection de la terre, de la couleur et de la forme ». Un *mingqi* 明器 rappelle la présence de nombreux étrangers dans l'empire. Quelques *fat ladies*, toutes de « corpulence en majesté », déploient leur charme, l'une d'elle est vêtue d'une robe bleue, couleur issue de l'oxyde de cobalt provenant de Kashan en Iran. L'influence des nomades se fait également sentir dans une gourde en céramique blanche en forme d'étrier.

La période des SONG marque un repli partiel de la Chine. Il y aura moins d'or et moins d'argent sur les tables. C'est cependant de cette époque que date la naissance de la ville. Chang'an des TANG était une énorme cité fortifiée et austère alors que la nouvelle capitale, Kaifeng, offre un cadre ouvert avec une vie palpitante où l'activité humaine et le commerce, sont très animés. Les restaurants naissent et on mange dans la rue, les cuisiniers affluent de partout et rivalisent de créativité. Les lettrés quant à eux jugent cette animation vulgaire et se retirent volontiers à la campagne pour s'occuper de l'esprit. Ils voyagent, allant d'un monastère à un autre trouver le meilleur plat « macrobiotique » et c'est toute une nouvelle cuisine qui se développe. Si l'on continue à s'enivrer, boire du thé est à la mode, notamment dans les milieux lettrés où la sérénité l'emporte sur l'ivresse. Ce breuvage est apparu en Chine au II^e siècle avant notre ère. Aux III^e et IV^e siècles le thé est une décoction de feuilles bouillies comme il est encore d'usage aujourd'hui en Mongolie et au Tibet. Ce procédé de préparation va être remplacé par du thé vert battu comme le font toujours les Japonais. Une

brique estampée illustre une femme, à la silhouette plus svelte, attisant son fourneau pour préparer le thé de cette dernière manière. Il faut attendre les MING pour voir le thé infusé. La vaisselle est dépouillée, porcelaines blanc-bleuté rivalisent de simplicité avec les *tenmoku* au revêtement « fourrure de lièvre » façonnés dans une terre rugueuse dont on cale le pied dans le creux de la main. Sous les SONG, les grès de Yaozhou 耀州 à couverte vert pâle, dont la terre y est riche en fer, auront la préférence puis, quand la cour changera de capitale pour s'installer à Hangzhou, seront créés les *guan* 官, aux morphologies épurées, et si élégantes avec leur réseau de fines craquelures sous la couverte ou encore les *jun* 鈞, céladons bleutés d'aspect éclaboussé de tâches d'oxyde de fer, pourpres. La porcelaine blanche apparue précédemment sous les TANG va évoluer vers des formes plus sages tout en s'inspirant souvent de modèles d'orfèvrerie.

La suite de l'exposition présente essentiellement des pièces en porcelaine comme l'usage s'en répandit largement au cours des dernières dynasties impériales. Autour de l'agglomération de Jingdezhen, proche des gisements de « pierre à porcelaine » ou pétunsé, va naître autour de l'an Mil une véritable industrialisation de la fabrication de porcelaine. C'est là que seront fabriquées les pièces blanc-bleuté *qingbai* 青白 dont on peut voir un exemple avec un petit plat en forme de pétales de chrysanthème.

On notera encore la permanence des formes tout au long de l'histoire de la Chine. Le traitement, lui, évolue comme on le voit sur un bol en porcelaine à décor rouge-brun en provenance des fours de Jingdezhen et datant de l'ère Hongwu des MING. Cet engouement pour les décors rouges pourrait être dû à cet empereur lui-même dont le nom était *zhu* 朱 qui signifie pourpre. Particulièrement difficile à obtenir, cette couleur provenant de l'oxyde de cuivre peut varier du gris au marron. En raison des troubles intérieurs qui marquèrent la fin des MING, les ateliers impériaux disparaissent à la fin du règne de WANLI. Les potiers se mettent à leur compte, « monsieur tourne et madame peint » comme en témoignent souvent des scènes tirées des livres en vogue, et que l'on peut voir sur une jarre en « bleu-blanc » au décor qui s'enroule autour du corps.

KANGXI, le grand empereur des QING, était fasciné par les émaux sur cuivre des Occidentaux que cherchent à imiter la série de petits bols à décor floral en émaux polychromes. Le rose fait son entrée sur la palette, il est obtenu à partir de chlorure d'or. Cette vaisselle, d'un raffinement extrême a été réalisée dans les ateliers de la Cité interdite dont l'endroit existe encore à l'entrée du secteur nord-ouest. Ses successeurs montreront de même un

grand intérêt pour la porcelaine et son décor délicat. Une vitrine présente d'extraordinaires objets, notamment une théière en porcelaine d'un vert franc dont le corps est formé de deux corolles de chrysanthèmes, un bol à couvercle rouge exécuté en laque et un tripode en jade blanc translucide. La figurine en porcelaine de l'immortel *Zhong Kui* 钟馗 qui provient du musée Guimet, nous offre pour finir « un pur instant de bonheur », hirsute, abandonné aux délices de l'alcool, il est parvenu à « l'état de stupidité du sage invulnérable comme l'ivrogne qui a chu de sa carriole et ne se fait aucun mal ».

La dernière salle propose une très amusante vidéo réalisée par PLEIX : une mignonne petite souris grise traverse un kaléidoscope de plats variés et alléchants. Elle est la réincarnation, voulue par Jean-Paul DESROCHES de celle-là même qui trouva logis dans son bureau du musée Guimet et qui fut tuée bien contre son gré.

« Tu nous as régales Jean-Paul ! » s'exclame l'une d'entre nous, s'ins-tituant notre porte-parole. Notre présidente Françoise MOREUX remercie, au nom de tous, notre formidable guide dans cette exposition de grande qualité, ainsi qu'Henri MARCHAL qui a obtenu pour nous la gratuité de l'en-trée dans le musée.

Albane DE CARMOY

Grâce aux liens privilégiés avec le lycée Tanglai de Yinchuan (province du Ningxia en R.P. de Chine), les élèves de chinois de l'ensemble scolaire Edmond-Michelet de Brive se sont rendus récemment en Chine. Jean-Paul DELBOS, qui les accompagnait, a prononcé à Yinchuan le 2 mai 2012 un discours qui se focalise sur l'une des premières missions françaises en République populaire de Chine, aventure originale à laquelle participa de façon déterminante Edmond MICHELET, homme politique à multiples facettes.

Edmond MICHELET, de l'Indochine à la Chine - septembre 1955 -

Le grand établissement d'enseignement catholique de Brive porte depuis 2005 le nom prestigieux d'Edmond MICHELET (1899-1970). Huit promotions de bacheliers sont déjà des anciens élèves de l'ensemble scolaire Edmond Michelet qui a réuni sous un même patronage l'école Jeanne d'Arc, l'école et collège Notre-Dame, l'école, collège et lycée BOSSUET, soit 2 000 élèves.

Edmond MICHELET fait partie de l'histoire de Brive : résistant dans les réseaux brivistes et corréziens ; rescapé du camp de concentration de Dachau ; homme politique ayant assumé des mandats électoraux en Corrèze ; plusieurs fois ministre ; initiateur et animateur de cercles socio-éducatifs et culturels brivistes ; homme de conviction doublement fidèle à son pays et à sa foi catholique ; cœur de militant et esprit « réconciliateur ». Ce grand contemporain est un solide point d'ancrage pour les jeunes qui passent par Edmond-Michelet.

Mais l'homme Edmond MICHELET, généreux et visionnaire, a témoigné de son esprit de service sur plusieurs terrains d'engagement dont certains sont peu connus. Ainsi à l'occasion du développement de l'enseignement du chinois à Edmond-Michelet - Brive, on découvre qu'il a aussi joué un rôle dans la réflexion et l'action des autorités françaises, au plus haut niveau, sur le dossier des relations diplomatiques, économiques et culturelles qu'il convenait d'établir entre la France et l'Extrême Orient dont la Chine.

C'est cette courte séquence de la carrière politique d'Edmond MICHELET que je vais présenter ici... en partant de la nouvelle situation créée par l'ouverture en 2007, à l'ensemble scolaire, d'un cours de chinois, que

certainement Edmond MICHELET soutiendrait et encouragerait s'il était encore de ce monde.

L'intervention d'Edmond MICHELET en Chine a pris la forme d'une mission parlementaire

En mai 1955, le ministre des Affaires étrangères et Premier ministre chinois ZHOU Enlai aurait lancé à l'adresse des pays occidentaux : « La Chine est ouverte aux visiteurs. Venez voir ! » La mission parlementaire conduite par Edmond MICHELET est allée voir ... Elle a été très bien reçue... Mais le plus inattendu c'est que, au départ, cette mission n'était pas invitée en Chine. Certes elle ne pouvait pas l'être puisque la France et la Chine n'entretenaient pas de relations, mais de plus ses objectifs étaient clairement définis et limités : analyse de la situation dans les nouveaux États d'Indochine (Vietnam du Sud et Nord-Vietnam). Pourquoi donc, et surtout comment, la mission a-t-elle été amenée à modifier si profondément – sur place, dans l'urgence politique – son itinéraire et ses objectifs hors des chemins diplomatiques balisés ? C'est la première grande question que pose cette mission. La deuxième est de savoir si cette « escapade improvisée en Chine » a été suivie d'effets qui, *a posteriori*, l'auraient justifiée. En 1955, un épais voile d'ignorance pesait sur 600 millions de Chinois. Naturellement, l'invitation de la mission parlementaire française n'a pas suffi pour mettre fin à cette situation mais nous verrons qu'elle y a contribué, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites...

La mission parlementaire d'Edmond Michelet (du 5 au 27 septembre 1955)

Rien dans l'engagement politique d'Edmond MICHELET ne laissait présager qu'il conduirait un jour une mission en Chine. Après sa libération du camp de concentration de Dachau, en avril 1945, il est élu, au mois de novembre de la même année, député de la Corrèze, son département d'adoption. Il est alors appelé à occuper son premier poste ministériel aux Armées, dans le gouvernement provisoire du général DE GAULLE. Réélu député en 1946, toujours à Brive, il le restera jusqu'aux élections législatives suivantes de 1951 à l'issue desquelles il est battu. Pendant son dernier mandat corrézien, étant resté au gouvernement jusqu'en décembre 1946, il avait participé aux pourparlers de Fontainebleau sur l'Indochine du 8 juillet au 19 septembre 1946, en présence de Hô Chi Minh.

En 1952, il est élu Sénateur de la Seine et deux ans plus tard il prend la présidence de la commission créée au Sénat en vue de la coordination pour les affaires d'Indochine. En 1955, une mission parlementaire est mise sur pied dans le cadre de cette « commission », pour se rendre au Vietnam (Vietnam du Sud et Vietnam du Nord [RDV : République démocratique du Vietnam]), afin d'examiner sur place la situation des personnes et des biens français au Vietnam et le sort des soldats français restés prisonniers du Vietminh. Il est prévu également que la mission se rende au Cambodge et au Laos, nos anciens protectorats ; c'est Edmond MICHELET qui sera chargé de la conduire et de la présider. La mission durera du 5 au 27 septembre 1955.

La mission part donc pour l'Indochine le 5 septembre 1955. Elle va visiter tous les pays, du Vietnam du Sud jusqu'au Laos. Mais le dimanche 18 septembre 1955, à Hanoï, le compte rendu du voyage de la délégation laisse entendre que la veille un événement inattendu et de haute importance s'est produit. MICHELET écrit : « C'est le jour – ce 18 septembre – où furent définitivement mises au point les modalités de l'invitation faite à la délégation française de se rendre à Pékin ». Rien dans les notes ou les documents de la délégation ne laissait supposer ou deviner une extension de la mission en Chine, ni un quelconque détour par Pékin !... Comment ce changement capital avait-il pu se produire, vu que la France et la Chine n'entretenaient pas de relations diplomatiques. C'est à Hanoï que Hò Chi Minh a sans doute été celui par qui a transité l'invitation à la mission parlementaire française, mais encore fallait-il avoir la preuve qu'une invitation écrite ou orale avait bien été transmise à la mission à Hanoï. En fait, la preuve est apportée par une lettre émouvante d'Edmond MICHELET à son épouse :

Hanoi ce samedi soir 17 septembre 55, à 19h15

... car (sans en avoir l'air peut-être) nous prenons des responsabilités... Je suis torturé sur le point de savoir si je dois ou non répondre à l'invitation que viennent de me remettre les Chinois d'aller rendre visite en Chine... C'est bien le cas de dire que ce n'est pas de faire son devoir qui est difficile, mais de savoir où est ce devoir !... »

Une modeste lettre personnelle, on peut même dire intime, pour authentifier une invitation improbable dont il n'existe pas de trace officielle ! Un petit mot de quelques lignes dont la signification historique est sans commune mesure avec le propos d'un mari qui, sur le ton de la

confidence, semble solliciter avis et approbation de son épouse ! Voilà pourtant le maillon, insoupçonné, d'un enchaînement d'événements surprenants.

Ainsi donc, le 18 septembre 1955, la mission française en Indochine change de cap. Elle part, en somme, pour une deuxième mission... Au lieu de retourner, comme prévu, à Saïgon pour prendre, le lendemain, l'avion de retour à Paris, elle quitte Hanoi le 19 septembre 1955 pour Hong Kong où elle est accueillie par le consul de France. Dès le lendemain matin, 20 septembre, c'est en train qu'elle franchit la frontière et entre en territoire chinois par Canton. Les paroles de bienvenue sont prononcées par le représentant cantonais de l'IPE (Institut de Chine populaire pour la politique étrangère).

Dans quel état d'esprit se trouve à ce moment-là Edmond MICHELET ? Il nous le dit lui-même dans un courrier à son épouse, daté du 19 septembre et dans une lettre adressée un peu plus tard à M. et Mme REY. Edmond MICHELET est inquiet. À son épouse : « C'est quelque chose (le détour par Pékin) qui risque d'être interprété diversement en France. Mais je crois, tout compte fait, qu'il était impossible de décliner cette invitation : la *first* depuis l'installation de la République populaire de Chine, adressée à des parlementaires français... »

À M. et Mme REY, le 26 septembre 1955 (Edmond MICHELET est dans l'avion de retour vers la France) ... « je ne sais pas trop comment sera accueillie cette première visite de parlementaires français dans la *Red China*. Il fallait un volontaire pour affirmer l'indépendance de la France non communiste à l'égard des Américains... J'ai donc pris sur moi d'entraîner mes trois collègues dans cette aventure... Continuer à laisser cette masse de 600 millions d'hommes en dehors de l'humanité me paraît relever de la pire insanité. C'est pourtant ce que veulent faire les Américains en refusant de reconnaître le gouvernement de MAO Zedong » La délégation a qualifié l'accueil d'« excellent ». La première marque d'égard a été le choix de l'hôtel. La mission a été hébergée, en effet, dans le plus prestigieux hôtel de l'époque, l'Hôtel de Pékin où étaient logées les personnalités de haut rang.

MICHELET écrit : « Mais passons sur les visites, pourtant intéressantes, des incomparables trésors d'art qu'on nous a montrés. Ce n'est pas en touristes que nous étions allés à Pékin... » Le Pékin d'alors comptait 3 millions d'habitants (évaluation), contre 17 millions aujourd'hui... Mais la Chine réelle de 1955, quelle est-elle ? C'est une Chine qui met en application son 1^{er} plan quinquennal 1953-1957, une nouvelle Chine qui vient d'adopter sa première Constitution. Le 1^{er} plan quinquennal prévoyait, par exemple,

d'envoyer des stagiaires à l'étranger, à savoir : 9 400 sur 10 000 en URSS et 700 dans les démocraties populaires. Aujourd'hui, l'URSS n'existe plus, les démocraties populaires non plus et les étudiants chinois partent faire des études en majorité aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Allemagne et aussi en France où, en 2011, ils étaient environ 30 000 inscrits dans les universités et établissements publics du supérieur, soit 10 fois plus qu'il y a 10 ans. Dans l'agenda d'Edmond MICHELET, à la date du jeudi 22 septembre 1955, on lit : « 5h 45, Angelus » ... Ce 22 septembre, il écrit qu'il va à la messe, à la cathédrale à 7h 15, de l'autre côté de la place Tian'an men.

Enfin ce même jour, en soirée, un grand dîner réunissait au septième étage de l'Hôtel de Pékin les parlementaires français et les principaux membres de l'IPE (Institut de politique étrangère), dont le président, ZHANG Xiruo. L'après-midi, les thèmes politiques ont certainement été débattus à nouveau, avec le plus haut personnage de la diplomatie, le ministre des Affaires étrangères et Premier ministre ZHOU Enlai. « La *first* », comme l'a écrit Edmond MICHELET lui-même, la première fois qu'une délégation parlementaire française était reçue « pour un long entretien » par ZHOU Enlai. Edmond MICHELET commente l'événement qui fut pour lui et pour la délégation « le point culminant de notre visite » impromptue à Pékin : la rencontre avec ZHOU Enlai, Premier ministre et ministre des Affaires étrangères.

Samedi 24 septembre 1955, dernier jour à Pékin pour Edmond MICHELET et ses collègues sénateurs qui prennent l'avion pour Canton et ensuite Paris et à l'arrivée à Orly, le calendrier indique le 27 septembre 1955. De retour à Paris, Edmond MICHELET va-t-il se mettre aussitôt au travail pour dresser, avec ses collègues, le bilan de sa mission ? Eh bien, non ! Son agenda sur ce point est clair : les pages du jeudi 29 et du vendredi 30 septembre ainsi que celle du 1^{er} octobre 1955 sont barrées d'un grand trait rouge avec comme seule inscription :

« *Marcillac* »... (maison de famille des MICHELET à Brive)

Les sénateurs terminent émerveillés et enthousiastes l'itinéraire chinois de leur mission. L'une des premières déclarations d'Edmond MICHELET est publiée dans le journal *Combat*, le 12 octobre. Parmi ses réponses aux questions que lui pose le journaliste, il en est une très spontanée, très directe qui constituera la phrase-clé de la conclusion officielle de la mission : « ... Nous pensons, en dehors de toute considération de préférence politique que la France a un intérêt évident à être présente auprès d'un gouvernement qui a pris en charge – que cela plaise ou non – le sort de 600

millions d'êtres humains... C'est dans la mesure où je suis très nettement opposé au communisme que je crois utile pour mon pays de reconnaître le fait accompli en Chine et d'en tirer les conséquences. N'attendons pas pour prendre cette mesure que d'autres nous aient précédés... une mesure qu'impose instamment le monde »... Un peu plus loin il ajoute : « Les Anglais sont à Pékin, les Allemands et les Belges risquent d'y arriver avant nous ; les Scandinaves y sont déjà... » Pour conclure cette mission, la délégation française rédige une Proposition de résolution, dont voici le texte :

« Le Conseil de la République invite le gouvernement français à réaliser effectivement et rapidement, dans les domaines diplomatique, culturel et économique, la normalisation des relations entre la France et la République populaire de Chine ».

Cette initiative a éclipsé les conclusions de la partie vietnamienne de la mission. Elle s'est inscrite parmi les actions diplomatiques à entreprendre, mais le cheminement jusqu'à la prise de décision a été long. Il a fallu que le général DE GAULLE reprenne le dossier avec détermination en octobre-novembre 1963. Ce n'est que le 27 janvier 1964, qu'est annoncée la reconnaissance diplomatique, dans un bref communiqué, publié simultanément à Paris et à Pékin. Voici le communiqué :

« Le gouvernement de la République française et le gouvernement de la République populaire de Chine ont décidé, d'un commun accord, d'établir des relations diplomatiques. Ils sont convenus à cet effet de désigner des ambassadeurs dans un délai de trois mois ».

C'était neuf ans après la mission MICHELET, mais cette mission fut une mission de pionniers, celle de la première approche diplomatique d'un grand pays, la Chine, trop longtemps tenu à l'écart du concert des nations. En la circonstance Edmond MICHELET s'est révélé tel qu'en lui-même, n'hésitant pas à répéter son message de liberté mis à l'épreuve quand il était au camp de Dachau en Allemagne : *« La liberté, à la longue, finit toujours par triompher de toutes les entraves si ceux qui s'en proclament les hérauts se montrent dignes de la cause qu'ils défendent ».*

Jean-Paul DELBOS
diplômé de chinois en 1980
Coordinateur bénévole du cursus de chinois
à l'ensemble Edmond-Michelet de Brive

La tour de Babel: Genèse 11,1-9

Comme vous avez pu le lire dans la rubrique Actualités de ce numéro, Sibel CEYLAN et Thibaut HERRERO se sont entretenu avec nous, dans le cadre de leur projet « Babel à Paris », sur l'histoire de la tour de Babel dans la Bible. Nous avons pensé que cette lecture de la Bible pouvait intéresser nos lecteurs. Avant d'aborder directement ce sujet, il n'est peut-être pas inutile de rappeler en quelques mots la structure de la Bible¹.

La Bible hébraïque est nommée en hébreu *Tanakh* תנ"ך, terme composé des trois initiales des mots hébreux correspondant à ses trois parties, le T n de la *Torah* (Pentateuque), le N ן des *Néviim* (Prophètes) et le K ך des *Ketouvim* (Écrits) et vocalisé pour être prononçable. Cet ensemble de textes correspond en grande partie à ce que les chrétiens nomment l'Ancien Testament ou encore Premier Testament, par opposition au Nouveau Testament contenant les quatre Évangiles, les Actes des apôtres et les Épîtres. Bien qu'utilisée aussi par les chrétiens, la Bible hébraïque présente de nombreuses différences par rapport aux textes sacrés de l'Église.

La plus évidente concerne sa structure. Pour les chrétiens, la Bible comporte deux parties : l'Ancien et le Nouveau Testament alors que les juifs ne connaissent que l'Ancien Testament. La langue utilisée varie selon les religions. Pour le judaïsme les textes sacrés doivent être obligatoirement en hébreu, avec quelquefois des passages en araméen. Les chrétiens acceptent d'autres textes provenant de la Septante, traduction grecque de la Bible hébraïque.

Le mot *Torah* possède, selon les circonstances, plusieurs significations : Loi, Pentateuque, Bible. La tradition juive distingue en plus deux sortes de Torah : la Loi écrite d'une part et d'autre part, la Loi orale. La première correspond bien évidemment à la Loi donnée à Moïse, c'est-à-dire au Pentateuque alors que la seconde correspond au Talmud.

La seconde partie de la Bible hébraïque est appelée *Les Prophètes*. Ils constituent huit livres, répartis en deux groupes : les Prophètes antérieurs qui comprennent Josué, les Juges, Samuel et les Rois et les Prophètes postérieurs avec Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et les Douze (petits prophètes),

1. Pour une étude plus complète je renvoie à mon ouvrage : *Au commencement, la Bible hébraïque*, DDB, Paris, 2005.

c'est-à-dire Osée, Joël, Amos, Ovadia, Jonas, Michée, Nahum, Habaquq, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Dans l'Ancien Testament chrétien, les Prophètes antérieurs sont classés dans les Écrits historiques alors que les Prophètes postérieurs sont tout simplement appelés Prophètes et cohabitent avec quelques autres personnages.

Enfin la dernière partie, *Les Écrits* est formée de onze livres : les Psaumes, Job, les Proverbes, Ruth, le Cantique des Cantiques, Qohélet ou l'Ecclésiaste, les Lamentations, Esther², Daniel, Esdras - Néhémie, et les Chroniques.

Les chrétiens acceptent d'autres textes provenant de la Septante, traduction grecque de la Bible hébraïque. Certains livres de la Bible catholique n'existent pas dans la Bible juive. Considérée par l'ensemble des religions monothéistes comme la Parole de Dieu révélée, la Bible est donc soumise à des règles d'authenticité pour sa composition. L'ensemble de ces règles permet de définir ce qu'on appelle le Canon des Écritures pour chaque religion. Ainsi, les textes dont l'original hébreu a été perdu ont été exclus de la Bible hébraïque alors que les catholiques les appellent les Livres Deutérocanoniques. Il s'agit des Livres de Judith, de Tobie, des Maccabées, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique ou Ben Sira, de Baruch ainsi que des passages supplémentaires dans les livres d'Esther et de Daniel. Il existe aussi certains livres contenus dans la Septante ou dans d'autres manuscrits dont le caractère sacré n'a pas été reconnu et que l'on appelle apocryphes. C'est le cas des Psaumes de Salomon, du Livre des Jubilés, de l'Évangile de Thomas...

Le Pentateuque comprend les cinq premiers livres de la Bible : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Il est commun aux juifs et aux chrétiens. L'histoire de la tour de Babel fait partie du premier livre, la Genèse. Pour bien comprendre cet épisode, il faut le resituer dans son contexte.

Contexte

Le livre de la Genèse peut se décomposer en deux grandes parties : les origines du monde (chapitres 1 à 11) et l'histoire des Patriarches d'Israël (chapitres 12 à 50). Remarquons tout d'abord que l'histoire de la tour de Babel se situe au chapitre 11 et sert ainsi de conclusion à cette histoire symbolique de l'humanité.

2. Ces cinq livres, de Ruth à Esther, sont appelés les Cinq Rouleaux car ils ont un usage liturgique.

Cette première partie du livre de la Genèse se scinde de nouveau en trois sous-parties :

- De la création au déluge : 1-5
Les deux récits de la création, la chute de l'homme et son expulsion du Paradis, la descendance d'Adam et Ève.
- Le déluge : 6-9
Le châtement de Dieu s'abat sur l'humanité pervertie mais un ordre nouveau naît avec l'alliance de Dieu avec Noé.
- Du déluge à Abraham : 9-11
Noé et ses fils, origine des nations répandues sur la terre.
La Tour de Babel, confusion des langues et dispersion des peuples.
Les ancêtres d'Abraham.

Cette troisième sous-partie commence avec l'histoire de Noé qui représente toute l'humanité. Genèse 10 présente l'origine des nations répandues sur la terre comme l'accomplissement de la bénédiction divine accordée à Noé et à ses fils : « Fructifiez et multipliez-vous et remplissez la terre »³. Tous les peuples du monde sont issus de Japhet (9,2-5), Cham (9,6-20) et Sem (9,21-31). C'est à partir de ce récit qu'au XVIII^e siècle, des savants classèrent les différentes langues : sémitiques, chamitiques... « Tels sont les clans des fils de Noé, selon leur descendance, d'après leurs nations. C'est à partir d'eux que se séparèrent les nations sur la terre après le déluge »⁴.

Le chapitre 11 qui raconte l'histoire de la tour de Babel apparaît donc hors contexte puisqu'il vient donner une autre explication à la dispersion de l'humanité. La confusion des langues, qui empêchent les nations de se comprendre, et la dispersion des peuples sont le châtement divin de l'orgueil démesuré des hommes. Ce récit s'inspire des constructions mésopotamiennes. Deux thèmes se mêlent :

- Les hommes veulent bâtir une ville « pour se faire un nom » mais Dieu fait cesser l'entreprise en confondant les langues.
- Les hommes veulent édifier une tour dont le sommet, élevé jusqu'aux cieux, les préserve de la dispersion mais Dieu les disperse à la surface de toute la terre.

3. Genèse 9,1,7.

4. Genèse 10,32.

Lecture

Ce récit très célèbre ne représente que neuf versets de la Bible. Comme il est déjà intégralement cité dans l'article de présentation du projet « Babel à Paris », nous soulignerons simplement quelques expressions :

11,1 : « toute la population de la terre ». La Bible souligne ainsi que cela intéresse toute l'humanité.

11,2 : « du côté de l'orient ». Cf. Gn 13,11 : « du côté de l'est ». En Gn 3,23 l'homme est chassé du paradis vers l'orient.

Le pays de Shinéar désigne la Babylonie (Gn 10,10).

11,3 : particularité de la construction babylonienne « en briques » au lieu de pierres et de mortier comme en Israël.

11,4 : Cf. ziggourat, tour babylonienne à vocation religieuse (Gn 28,12 : échelle de Jacob)

11,9 : Babel, c'est Babylone. Une étymologie populaire explique ce mot par *bālal* « brouilla » Une autre interprétation est « porte de Dieu » et « porte du ciel » (Gn 28,17).

Ce récit simple et court ne soulève pas de difficultés linguistiques ni de problème de compréhension. Par contre sa place dans le livre de la Genèse et la discontinuité qu'il provoque dans le récit pose le problème de l'interprétation de la Bible.

Problème des répétitions et exégèse biblique

Dès le début de la Bible nous avons deux récits différents de la création. Puis dans le Pentateuque, il y a de nombreux doublons, voire même certaines histoires sont répétées trois fois (Abraham et Sarah). Dès le XVIII^e siècle, Jean ASTRUC, fils d'un père pasteur, converti au catholicisme, médecin du roi Louis XV, publia, en 1753, *Les conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour écrire le livre de la Genèse*. C'est l'origine de la théorie documentaire qui sera développée au XIX^e siècle par Julius WELLSHAUSEN dans son livre *Composition de l'Hexateuque et des livres historiques de l'Ancien Testament*, publié à Berlin en 1868. Cette théorie qui culminera à la fin des années 1970, distingue quatre sources à l'origine du Pentateuque : yahviste (J), élohiste (E), sacerdotal (P) et deutéronomiste (D).

Dans ce cadre, le récit du déluge est considéré comme yahviste (c'est le nom de Dieu qu'il emploie) alors que la conclusion du déluge au chapitre précédent appartient au récit sacerdotal.

Aujourd'hui cette théorie est très contestée. Nous citerons Javier TEIXIDOR, professeur au Collège de France, dans sa préface au livre de Pierre BORDREUIL et Françoise BRIQUEL CHATONNET, *Le temps de la Bible* : « Nous savons gré aux deux auteurs de nous avoir épargné les renvois aux trames narratives – yahwiste, élohiste, deutéronomiste – qui font le noyau de ce que les théologiens et interprètes bibliques appellent l'hypothèse documentaire. On est tenté de dire qu'on n'y croit plus ; comme l'a écrit Rolf RENDTORFF, il n'est pas plausible « d'admettre l'existence de sources indépendantes écrites, qui auraient d'abord existé chacune pour elle-même et qui n'auraient été agencées ensemble qu'au cours d'un stade rédactionnel secondaire ».

Exégèse juive

Rabbi Salomon, fils d'Isaac, en abrégé Rashi, est né à Troyes, en 1040. Il mourut le 13 juillet 1105, sans doute à Troyes. Mais Rashi reste le premier commentateur de la Bible et du Talmud puisque toutes les éditions de ces textes comportent dans la marge les commentaires de ce grand maître. Ses commentaires offrent aussi une particularité intéressante. Alors qu'ils sont écrits en hébreu, Rashi a souvent recours à la langue vernaculaire, c'est-à-dire au vieux français, pour expliquer certains mots. Ce sont donc les plus anciennes citations françaises que l'on connaisse.

Dans son commentaire sur la tour de Babel, il précise tout d'abord que la langue parlée par l'humanité, c'était « la langue sainte », c'est-à-dire l'hébreu. C'est pourquoi l'Église, avant Vatican II, qui imposait la liturgie en latin, avait autorisé la messe en hébreu, langue sainte.

11,5 : « Dieu descendit pour voir ». Il n'avait pas besoin de descendre pour cela. Mais c'est une leçon qu'il donne aux juges, de ne pas condamner l'accusé avant de se rendre compte par eux-mêmes.

11,9 : « Et il les dispersa ». Qui avait commis le plus grand péché, les hommes de la génération du déluge ou ceux de la génération de la tour de Babel ? Les premiers n'avaient pas porté atteinte au principe de l'existence de Dieu, les seconds l'avaient bel et bien fait en voulant en quelque sorte porter la guerre contre Dieu. Et pourtant les premiers ont été anéantis, les seconds ne l'ont pas été. Mais c'est que les hommes de la génération du déluge étaient des voleurs et des brigands, se querellant les uns les autres. C'est pourquoi ils ont péri. Ceux de la tour de Babel pratiquaient entre eux l'amour et la fraternité, ainsi qu'il est dit : Un même langage et une même parole. Tu apprends de là combien la division entre hommes est haïe de Dieu, et combien grande est la Paix.

Rappelons que sur les 3 000 ans d'histoire de Babylone, de nombreuses dynasties se sont succédé, appartenant à des empires et des civilisations très différentes : sumérien, akkadien, kassite, araméen, néobabylonien, mède, perse, grec... Cette ville ne représente pas que le site historique, situé à 85 kilomètres au sud de la moderne Bagdad, sur un bras de l'Euphrate, et dont une colline porte encore le nom de Babil. Précisons que le nom babylonien de cette ville est Bâb-ili, ce qui signifie la « porte de Dieu ». Appellation que l'on retrouve dans la Bible sous la forme Babel, reprenant le terme araméen **בבא**, (baba), signifiant porte, et un des noms de Dieu en hébreu, **אל** (El). Curieusement, l'hébreu a toujours utilisé un autre mot, **שער**, (sha'ar) pour désigner la « porte », provenant d'une autre racine araméenne, **תרעא**, (tar'a).

La Bible va encore plus loin, puisque dans le récit de la « tour de Babel », nous pouvons lire : « C'est pourquoi on la nomma Babel, parce que là le Seigneur confondit le langage de tous les hommes ; et de là l'Éternel les dispersa sur toute la face de la terre. » Précisons que le verbe employé en hébreu pour « confondre » se dit **בלל**, (balal). Le texte massorétique reflète vraisemblablement une étymologie populaire. La Septante, traduction ancienne de la Bible en grec, remontant, tout au moins pour le Pentateuque, au III^e siècle avant notre ère, est encore plus explicite, dans le même passage : « Voilà pourquoi le nom de la ville fut Confusion parce que le Seigneur confondit là les lèvres de toute la terre... » Le texte grec souligne le rapport étymologique entre le verbe **συγχέω**, sugkhéo, « confondre » et le nom de la ville **Συγκησις**, Sugkhusis, Confusion. Le lecteur doit se rappeler que la ville est mentionnée sous son vrai nom, un chapitre avant.

Dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, Babylone possède un statut de ville sainte, très vénérable, dans le premier empire mésopotamien, celui de SARGON d'Akkad (vers -2340). Des noms prestigieux marquent l'histoire de cette ville : HAMMOURABI (-1792, -1750), le « roi de justice » légua à sa capitale une renommée durable, NABUCHODONOSOR II (-605, -562) embellit cette ville et y déporta les juifs de Jérusalem.

À l'intérieur du camp de Drancy

Annette WIEVIORKA et Michel LAFFITTE,
Éditions Perrin, Paris, avril 2012, 382 pages, 23 €

En cette année de commémoration du soixante-dixième anniversaire de la rafle du Vel d'hiv, les auteurs nous livrent une enquête minutieuse sur ce que fut réellement ce camp de Drancy. Dans cette petite ville de banlieue parisienne, presque tous les Juifs qui ont été déportés de France y ont séjourné de quelques jours à plusieurs années, d'août 1941 à août 1944, puisqu'on estime leur nombre à 80 000 personnes.

Il faudra attendre la loi du 15 mai 1985 pour que la mention « Mort en déportation » figure sur les actes de décès. Qu'inscrivait-on avant ? Mort à Drancy, ou à Compiègne ou à Pithiviers ! Ainsi, dans la mémoire collective, Drancy se résume à l'antichambre d'Auschwitz-Birkenau. En réalité, ce camp n'a pas été simplement un camp de transit vers les chambres à gaz mais a servi pendant plusieurs années de camp d'internement pour Juifs.

À l'origine, la cité de la Muette a été conçue pour résoudre la crise du logement et « procurer confort et hygiène aux classes populaire de banlieue. » Sa construction commence en 1931 et s'achève partiellement en 1935. Ce sont les premiers gratte-ciel construits en France ouvrant un chantier-pilote en recourant systématiquement à la préfabrication. Pourtant cette opération s'avère être un échec : cherté des loyers, appartements insuffisamment spacieux, défauts de constructions (étanchéité et insonorisation) mais surtout éloignement de tout transport collectif. Enfin les équipements collectifs prévus ne seront jamais construits.

Avec la déclaration de guerre, le chantier est interrompu et la cité reconvertie en camp d'internement. De septembre 1939 à juin 1940, les premiers détenus sont des communistes. Le 14 juin 1940, l'armée allemande réquisitionne la cité de la Muette qui devient une caserne allemande.

Encadrée par des militaires allemands, la police parisienne bloque les rues du XI^e arrondissement de Paris le 20 août 1941 pour arrêter 5 784 hommes âgés de 15 à 50 ans. Comme le quota n'est pas atteint, les limites d'âge sont élargies et des arrestations ont lieu dans tout Paris jusqu'au 25 août. Toutes les personnes arrêtées seront conduites à Drancy...

Ce livre remarquable reconstitue les détails de la vie quotidienne dans ce camp grâce à des archives inédites, de la correspondance, des journaux

intimes..., soulignant à la fois les solidarités multiples mais aussi la course aux privilèges, sous la menace permanente de la déportation.

Annette WIEVIORKA est directrice de recherche au CNRS, présidente de la commission « Mémoire et transmission » de la Fondation pour la mémoire de la Shoah, a publié de nombreux ouvrages sur la Shoah et la déportation.

Michel LAFFITTE est agrégé d'histoire et docteur de l'EHESS, membre de la Fondation pour la mémoire de la Shoah et auteur de plusieurs ouvrages.

Yohanan LAMBERT

Arabe perfectionnement Méthode Assimil

Dominique HALBOUT et Jean-Jacques SCHMIDT,

Éditions Assimil, Chennevières-sur-Marne, avril 2012, 740 pages,
4 CD, 1 mp3, 69,90 €

La méthode Assimil, basée sur le principe de l'assimilation intuitive est bien connu de tous. Ce nouvel exemplaire n'est pas destiné aux débutants car il s'agit d'un niveau avancé. Il fait suite à *l'Arabe sans peine* et vise à consolider les acquis de base afin d'atteindre un bon niveau d'expression dans la maîtrise de la langue arabe.

Le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL)¹ définit six niveaux d'apprentissage :

- Niveau A : utilisateur élémentaire (= scolarité obligatoire), lui-même subdivisé en niveau introductif ou de découverte (A1) et intermédiaire ou usuel (A2).
- Niveau B : utilisateur indépendant (= lycée), subdivisé en niveau seuil (B1) et avancé ou indépendant (B2). Il correspond à une « compétence opérationnelle limitée » (Wilkins) ou une « réponse appropriée dans des situations courantes » (Trim).

1. Le CECRL est le fruit de plusieurs années de recherche linguistique menée par des experts des États membres du Conseil de l'Europe. Publié en 2001, il constitue une approche totalement nouvelle qui a pour but de repenser les objectifs et les méthodes d'enseignement des langues et, surtout, il fournit une base commune pour la conception de programmes, de diplômes et de certificats. En ce sens, il est susceptible de favoriser la mobilité éducative et professionnelle.

- Niveau C : utilisateur expérimenté, subdivisé en C1 (autonome) et C2 (maîtrise).

Cette méthode propose soixante-dix leçons, cent trente exercices avec leurs corrigés, un lexique et des annexes grammaticales pour atteindre le niveau C1, donc un excellent niveau. L'ensemble du manuel permet d'acquérir une maîtrise de la langue dans des domaines nombreux et variés : vie quotidienne, langue de la presse, bulletin d'informations radiophoniques et télévisées, style épistolaire, langue de la technologie, histoire de la littérature mais aussi des tournures permettant d'exprimer volontés, opinions et sentiments de manière plus nuancée.

Pour atteindre cet objectif, toutes les leçons contiennent le texte en arabe, sa transcription et sa traduction française mais les textes ne sont plus voyellés. Jusqu'à la leçon 28 les *chadda*, *hamza*, *soukoïn* et *wa la* sont indiqués pour faciliter la lecture mais ensuite ils disparaissent progressivement. Le manuel est accompagné de tous les enregistrements sous forme de quatre CD audio et d'un mp3.

Rappelons que Dominique HALBOUT est une ancienne étudiante et professeure des Langues O', ancienne administratrice de notre association et toujours membre. Elle est aussi l'auteure des méthodes Assimil en arabe, persan et turc.

Jean-Jacques SCHMIDT est né au Maroc, ancien élève de l'école et auteur de dictionnaires français-arabes, d'ouvrages consacrés à la civilisation arabe et traducteur de poésies.

Yohanan LAMBERT

Le dernier roi des Juifs

Jean-Claude LATTÈS,

Éditions NiL, Paris, mars 2012, 315 pages, 20 €

Ce livre se propose de dresser le portrait d'AGRIPPA, le petit-fils d'HÉRODE le Grand qui a « régné » sur la Palestine de 39 à 44. Un sous-titre le qualifie de « oublié de l'Histoire ». L'auteur est connu comme fondateur des éditions qui portent son nom mais pas comme historien. Il aurait vécu « plusieurs années à Rome, Alexandrie et Jérusalem à la recherche d'AGRIPPA. »

Malheureusement tout cela ne donne pas de compétences. Jean-Claude LATTÈS semble oublier qu'il est impossible de s'improviser historien. C'est un métier qu'il faut respecter. Son travail repose sur les écrits de PHILON D'ALEXANDRIE et FLAVIUS-JOSÉPHE, rédigés en grec. Toutefois dans sa bibliographie nous n'avons que des traductions, de valeurs inégales. Aucun travail de recherche n'est mentionné. Sur PHILON D'ALEXANDRIE, deux ouvrages sont proposés : celui de Jean DANIÉLOU et celui de Mireille HADAS-LEBEL. Le premier date de 1958 et a été rédigé par le cardinal DANIÉLOU, spécialiste de patristique et de PLATON, mais pas de PHILON D'ALEXANDRIE. Le second est un excellent livre de vulgarisation. L'argument avancé par Jean-Claude LATTÈS consiste à indiquer « des auteurs français et disponibles ». Il aurait dû mentionner l'expert en ce domaine, Valentin NIKIPROWETZKY et son *commentaire de l'Écriture chez Philon d'Alexandrie*¹.

Il en est de même pour la Bible. L'auteur ne cite que la traduction d'André CHOURAQUI et celle de Pierre DE BEAUMONT. Deux éditions ayant un fort parti pris, cherchant à moderniser le texte mais n'assurant pas une grande fidélité par rapport au texte hébreu, langue manifestement ignorée par Jean-Claude LATTÈS. Le premier chapitre s'intitule « *Bereshit* » et une note nous indique : « terme hébreu qui signifie « en-tête ». *Bereshit* est le premier mot de la Bible. » Cette traduction est celle choisie par CHOURAQUI pour calquer l'hébreu. Le mot בראשית est traduit dans pratiquement toutes les Bibles par « au commencement », « à l'origine ». Pour se démarquer, CHOURAQUI a trouvé que ce mot contenait le terme ראש qui signifie « tête » et a transformé l'expression en « en-tête ». Non seulement ce changement n'est pas plus signifiant mais il n'est pas fidèle au sens hébraïque.

La première ligne du livre établit une concordance entre le calendrier juif et le calendrier grégorien en affirmant que le 15 Tichri 3801 correspondait au 15 octobre 41 comme si cela était évident et sans justification. L'auteur ne semble pas maîtriser les différents systèmes calendaires². Quelques lignes plus bas, il cite FLAVIUS -JOSÉPHE en indiquant simplement *Les Antiquités juives*, sans indication d'éditeur, d'année et surtout de pages alors que l'ouvrage qu'il a dû utiliser contient 954 pages !

Nous pourrions continuer longuement la liste des erreurs, imprécisions, confusions... mais il y a encore plus grave. L'ouvrage se présente comme le portrait du « dernier roi des Juifs. » Mais il est nécessaire de

1. Brill, Leyden, 1977.

2. Voir *Le calendrier hébraïque*, in *Les Calendriers*, Le Bulletin, Institut national des langues et civilisations orientales, juin 2007, pp. 97-102 et *Le calendrier grégorien*, in *Les Calendriers*, Le Bulletin, Institut national des langues et civilisations orientales, juin 2007, pp. 137-140.

rappeler qu'en -63, POMPÉE occupe le royaume de Judée. À partir de -47 cette province appartient à l'Empire romain et est soumise à l'autorité de l'empereur, représenté par un procureur ou un préfet. Bien sûr il y a eu des « rois des Juifs » mais leurs pouvoirs furent très limités. C'est l'empereur qui nomme et qui destitue quand il veut ces « rois ». CALIGULA a destitué en 39 HÉRODE ANTIPAS et a confié ses terres à AGRIPPA (Galilée et Pérée). Ce n'est qu'après son assassinat, que son successeur, l'empereur CLAUDE confie à AGRIPPA la province romaine de Judée, en 41. Il n'assurera que pendant trois ans, jusqu'à sa mort, ce pouvoir très limité, tout en étant effectivement le dernier à porter le titre.

Un livre à oublier.

Yohanan LAMBERT

La deuxième personne

Sayed KASHUA, traduit de l'hébreu par Jean-Luc ALLOUCHE,
Éditions de l'Olivier, Paris, février 2012, 356 pages, 23 €

Le premier personnage de ce roman est un avocat arabe israélien installé dans le quartier juif de Jérusalem et qui fait tout pour ressembler aux Juifs. « Lui-même – c'est du moins ainsi que l'avocat expliquait leur choix – connaissait mieux l'état d'esprit du Juif et sa manière de penser. Il ne serait certainement pas parvenu à sa position sans ses relations, avouables ou non. De toute façon, les Arabes citoyens d'Israël n'étaient pas loin de passer pour des demi-Juifs aux yeux des autochtones » (page 18).

Tout va très bien pour cet avocat jusqu'au jour où il découvre dans un livre acheté d'occasion un message d'amour, écrit par sa femme et adressé à un certain Yonatan. La jalousie le conduit à la recherche de cet homme mystérieux.

Le second personnage est un jeune Arabe qui a obtenu sa licence en travail social à l'université hébraïque de Jérusalem et qui se fait embaucher pour s'occuper d'un jeune Juif de son âge, tétraplégique. Peu à peu, et avec la complicité de la mère du jeune malade, il va s'emparer de son identité. Ces deux personnages à la recherche de la vérité vont finir par se croiser.

L'auteur est un Arabe israélien, chroniqueur au grand quotidien *Haaretz*, l'équivalent du *Monde* en Israël. Il écrit en hébreu et ses romans ont été

traduits en français : *Les Arabes dansent aussi* (2003), *Et il y eut un matin* (2006). Il est aussi l'auteur d'une série télévisée qui connaît un immense succès. Dans tous ses livres il met en scène des Arabes israéliens confrontés à un dilemme permanent : le respect de l'État d'Israël et la fidélité au peuple palestinien.

Non seulement l'auteur connaît parfaitement les deux communautés et les deux langues mais en plus il manie merveilleusement un humour caustique.

À lire absolument.

Yohanan LAMBERT

Du compromis et des compromis pourris On Compromise and Rotten Compromises

Avishai MARGALIT, traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédéric JOLY,
Éditions Denoël, Paris, mars 2012, 300 pages, 20 €

À l'époque des révolutions arabes et du drame syrien que l'Occident regarde stoïquement, il est indispensable d'avoir une réflexion philosophique sur la morale en politique, d'une façon générale et plus particulièrement sur les limites acceptables au compromis lorsqu'il s'agit de sauver la paix.

À partir de nombreux exemples, principalement pris au xx^e siècle, de l'accord de Munich aux négociations de paix israélo-palestiniennes, Avishai MARGALIT réfléchit à la nature même du compromis politique, à son ambiguïté et à ses très lourdes conséquences.

« La tension entre la paix et la justice est au centre de ce livre ; le compromis est le *go-between*. Je m'intéresse particulièrement au statut moral du compromis conclu au nom de la paix aux dépens de la justice. Jusqu'où pouvons-nous aller pour obtenir la paix en renonçant à la justice ? Assez loin, je le dis, mais il y a une limite. Voilà la réponse rapide à la question.

Et l'ensemble de ce livre représente la longue réponse que j'y apporte » (pages 19-20).

Avishai MARGALIT est professeur émérite de philosophie à l'Université hébraïque de Jérusalem et enseigne aussi aux États-Unis, à l'université de Princeton. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français : *La Société décente*, *L'Éthique du souvenir*, *L'Occidentalisme*, *une brève histoire de la guerre contre l'Occident*.

À lire absolument.

Yohanan LAMBERT

D'une terrasse à l'autre

Mira POPOVIĆ, traduit du serbe par Gojko LUKIĆ
Éditions NiL, Paris, février 2012, 144 pages, 17 €

Ce livre est un recueil de nouvelles regroupées en trois parties. Dans la première, « Un gris presque noir », l'auteure rassemble des histoires apparemment normales où pourtant les intrigues cheminent entre absurde et cocasse. Dans « la botte », Mihaïlo envoie ses bottes de pêche à son adresse en Écosse dans deux colis séparés, pour payer moins cher ! Malheureusement il n'en reçut qu'une. « Bien des années plus tard, quand, après son accident de voiture, il s'était déjà tout à fait habitué à sa béquille, il m'a demandé : 'Crois-tu que c'était un signe ?' » (page 73).

La seconde évoque les deux patries de l'auteure : Belgrade et Paris. Deux mondes reliés par les souvenirs de l'enfance et de l'adolescence qui resurgissent. « Seule grand-mère avait un billet d'entrée pour les deux mondes, celui des enfants et celui des parents, elle seule avait autrefois été une enfant, nos parents, eux, étaient nés adultes. C'est ainsi que je voyais les choses jadis. Je les ressens pareillement à présent tandis que je me remémore les adages de grand-mère, comme celui sur le plaisir que procurent les petites choses. En ne faisant, apparemment, que nous inciter à la modestie, elle nous mettait en fait sur la voie menant à l'essentiel » (page 85).

La dernière partie évoque des instantanés photographiques pétrifiés par la lumière floue de certains rêves.

Mira POPOVIĆ est née à Belgrade, où elle a fait des études de journalisme à la faculté de Sciences politiques. En troisième cycle, elle a étudié la

sociologie et la communication politiques, d'abord à Paris (à la Sorbonne), puis dans sa ville natale. Elle vit en France depuis une quinzaine d'années. Elle a été longtemps correspondante des médias yougoslaves et serbes, et continue à informer la presse belgradoise des événements culturels et littéraires en France. Elle fait également de la traduction littéraire du français au serbe. Parallèlement à son travail de journaliste, Mira POPOVI construit depuis de longues années une œuvre de nouvelliste, œuvre reconnue et appréciée par ses pairs écrivains, publiée par les meilleures revues littéraires serbes. Son premier recueil, intitulé *Beograd - Paris*, est sorti en 2007. Un autre recueil, intitulé *Harmonija*, est sorti en février 2012, en Serbie. Elle écrit actuellement un roman.

Une grande voix de la littérature serbe à découvrir.

Yohanan LAMBERT

Une enfance juive en Méditerranée musulmane

Textes recueillis par Leïla SEBBAR,
Éditions Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, mars 2012,
365 pages, 26 €

Ce livre rassemble trente-quatre témoignages de Juifs originaires du Maroc, d'Algérie, de Tunisie, d'Égypte, du Liban et de Turquie, pays ayant abrité des communautés juives minoritaires mais importantes, rassemblés par Leïla SEBBAR. Née en Algérie d'un père élevé dans la religion musulmane et d'une mère « française de France », élevée dans la religion catholique, tous deux instituteurs de l'Instruction publique laïque dans l'Algérie française, Leïla a quitté l'Algérie en 1960 pour suivre des études supérieures de lettres à Aix-en-Provence, puis à Paris où elle réside depuis 1963. Elle a publié des essais, des romans, des nouvelles, des récits de voyages ainsi que plusieurs recueils de récits d'enfance d'écrivains en exil.

Plusieurs points communs se retrouvent dans ces différents souvenirs des années 1930-1960, surtout celui d'une cohabitation pacifique entre les différentes communautés religieuses. C'est le cas d'André AZOULAY qui se souvient d'un ami musulman de son père qui lui apportait de la terre de

Jérusalem : « Ce partage spontané et fraternel du sacré n'avait rien d'exceptionnel et s'inscrivait naturellement pour nous trois dans le quotidien ordinaire de la relation sociale entre Musulmans et Juifs à Essaouira. » (page 26). « Ce qui était vrai hier peut éclairer la modernité et l'universalité des valeurs que nos sociétés doivent se réapproprier. Le Maroc l'a bien compris en inscrivant dans le préambule de sa nouvelle Constitution, votée en juillet 2011, la place fondatrice et l'enracinement des civilisations berbère, juive et andalouse dans la société marocaine et dans l'identité du peuple marocain. » (page 30).

Toutefois le jugement d'aujourd'hui diffère totalement suivant la situation actuelle. André AZOULAY est un des seuls témoins à vivre encore dans le pays de son enfance alors que la grande majorité des autres auteurs a été contrainte à l'exil en France ou en Israël. Chochana BOUKHOBZA a dû quitter la Tunisie à quatre ans. « L'enfant que j'étais avait compris qu'il y avait eu arrachement. Compris que d'un côté il y avait l'arbre, l'arbre familial qui cherchait à retrouver sa verticalité, son équilibre, et que de l'autre il y avait un trou, le lieu qui avait abrité des racines, un trou béant, là-bas, au loin. Pourquoi ? Parce que l'on ne voulait plus des Juifs en terre musulmane ? Parce qu'Israël existait ? Parce qu'on s'était occidentalisé ? Parce que la flèche de l'histoire pointait dans une autre direction ? » (page 84).

Tous ces témoignages sont très intéressants et rappellent avec insistance que si la création de l'État d'Israël a contraint à l'exil quelques milliers de Palestiniens, elle a aussi chassé de très nombreux Juifs de la plupart des pays arabes où ils étaient nés et où ils vivaient en paix. Et l'accueil de la France ne fut pas toujours à la hauteur de leurs espérances...

Yohanan LAMBERT

Les Fantômes de Jérusalem

صوناتة لأشباح القدس

Waciny LAREDJ, traduit de l'arabe (Algérie) par Marcel Bois,
en collaboration avec l'auteur,
Éditions Actes Sud, Arles, mai 2012, 460 pages, 24,40 €

Au début de ce roman, Juba, musicien américain, s'envole vers Jérusalem, pour accomplir les dernières volontés de sa mère May, disperser ses cendres sur sa terre natale. Elle a brutalement dû quitter Jérusalem pour sauver son père en 1948 et se réfugier à New York auprès de sa tante. Après cinquante ans d'exil forcé et de lutte pour acquérir une renommée internationale grâce à sa peinture, May est atteinte d'un cancer du poumon et achève son œuvre en vue d'une dernière exposition. Elle exprime son souhait d'être enterrée à Jérusalem mais les autorités israéliennes refusent.

L'essentiel de ce roman correspond à la seconde partie, intitulée « le journal du deuil » qui reconstitue toute la vie de May, à travers son journal intime rédigé à l'hôpital central de New York, du lundi 20 septembre 1999 à sa mort le 1^{er} janvier 2000. Ce long parcours permet à l'auteur de méditer sur l'art à travers l'œuvre de May, artiste peintre, et celle de son fils Juba, qui compose une sonate à la mémoire de sa mère. Cela explique le titre originel du roman, en arabe, *Sonate pour les fantômes de Jérusalem*. Ainsi l'art serait un antidote à la solitude et à l'oubli.

À nos yeux, ce très beau livre est surtout une réflexion sur la mort, la mémoire des êtres disparus, le dialogue avec l'au-delà. Il y a d'abord la découverte de la mort de la mère de May, assassinée alors qu'elle était enceinte, en 1948. Puis la mort de sa tante américaine qui l'a élevée et qu'elle appelait Mammy. La disparition de son père, à Seattle, alors qu'elle voulait lui annoncer son propre cancer. Sans oublier la disparition de son mari, Conrad, et enfin sa propre mort.

À cela s'ajoute, bien évidemment comme le titre le laisse supposer, la question palestinienne. C'est naturellement une vision arabe de ce drame et nous respectons totalement les prises de position pro-palestinienne de l'auteur. Toutefois nous ne pouvons nous taire face à certains passages :

Sur la Shoah

« Baba Hsan [il s'agit du père de May] n'a jamais caché son admiration pour HITLER qui fournissait l'occasion de sauver la Palestine des griffes des Alliés. Les rois arabes ont composé avec les visées des Anglais. Les nazis lui avaient été présentés sous un jour favorable par son amie Eva Krauss Moëhler, se référant à la formule *L'ennemi de mon ennemi est mon allié* ; elle a disparu en fonction de la même idéologie. » (page 43).

Baba Hsan : « Je n'en veux pas aux Juifs ; il n'y a pas de problème entre moi et leur religion. Je déteste le sionisme, car il m'a pris ma terre, a massacré ta famille et... Est-ce qu'un Européen ressent l'horreur des fours crématoires comme je la ressens ? Je ne pense pas. Je l'ai vécue avec des gens que je connaissais et qui me connaissaient. L'holocauste a dévoré des innocents qui ne demandaient qu'à vivre. Mais notre holocauste à nous, qui en entend parler ? Qui s'en excuse ? Tu imagines un peuple lancé sur les chemins de l'exil, que les ports refusent d'accueillir ; il ne sait plus comment avancer ou reculer. Aveuglément ? Inconcevable ! Nous ne sommes pas les auteurs du crime du siècle, de l'holocauste ; pourquoi alors nous faire payer le prix du forfait commis par d'autres ? Vous accusez... tous, vous accusez Eva Moëhler sans rien connaître d'elle. Je n'ai pas été nazi, sauf dans la mesure où ça m'aidait à recouvrer la terre qui m'avait été volée, sans plus. » (page 82).

[Une femme nazie frappée par la main du Mossad] « Juba, tu as vu ? La deuxième guerre mondiale ne semble pas terminée. Un demi-siècle plus tard on tue encore en son nom. Jusqu'à ce jour des gens paient le prix de leurs fautes et de leurs erreurs. Tu vois, la mémoire conduit au crime. La vengeance continue à s'exercer » (pages 335-336).

Sans vouloir nier les crimes qui ont dû être perpétrés par les sionistes en 1948, il ne nous semble pas possible d'assimiler la Shoah à la guerre d'indépendance. Il y a eu malheureusement des massacres, des deux côtés, mais en aucun cas un génocide visant à exterminer tous les Palestiniens. La Shoah est reconnue internationalement comme un crime contre l'humanité ce qui n'est heureusement pas le cas de la guerre de 1948. Par ailleurs la particularité du crime contre l'humanité est son imprescriptibilité. Il est donc normal, même plus de soixante ans après les faits, que l'on poursuive encore les nazis. Mais c'est une tendance actuelle d'assimiler les bourreaux et les victimes.

Sur le sionisme

« Le sionisme est apparu en période de dispersion ; au fil des temps, il a été mis en veilleuse mais sans s'éteindre. [...] Un homme nommé Theodor HERZL est apparu ; il a propagé l'idée que le judaïsme ne pouvait s'enraciner que sur la terre de Palestine, et ce sentiment a inspiré les Juifs du monde entier. Sous l'impulsion de ce Juif autrichien intelligent, on en est venu à proposer au sultan ottoman la vente de la terre de Palestine aux Juifs qui voulaient l'habiter, mais le sultan, calife des musulmans, a refusé, et l'espoir de la création d'Israël a failli mourir. Mais des plans existaient. L'Europe trouvait l'occasion d'effacer le complexe de l'Holocauste dont elle, et non pas nous, portait la responsabilité. Qui pouvait arrêter les Juifs à qui les Anglais avaient ouvert les portes du pays ? » (page 247).

« Nous vivions avec les Juifs en bonne intelligence, dans un climat d'affection réciproque. Nous partagions la nourriture dans les moments difficiles. Nos petites guerres, nous les réglions par la négociation, le recours aux notables du quartier. Qu'est-ce qui a changé ?

- Nous ne les avons pas tués, Mammy. Pourquoi nous tuent-ils ? Pourquoi n'ont-ils pas choisi un autre pays pour y faire ce qu'ils veulent ? La terre de Dieu est vaste. Pourquoi précisément la Palestine ? » (page 248).

« Le problème est peut-être plus simple que les analyses compliquées. Il y avait là-bas un peuple pacifiste, composé de chrétiens, de musulmans et de juifs ; on le chasse d'un pays où il vivait depuis de longs siècles, un pays qui était une partie essentielle de son être, et on importe un peuple venu de l'extérieur, sans lien avec cette terre. Là est le cœur du problème » (page 318).

L'auteur semble oublier la réalité historique. Dans l'Empire ottoman comme sous le mandat britannique, les Juifs ne vivaient pas « en bonne intelligence, dans un climat d'affection réciproque ».

Bien qu'il fasse plusieurs fois référence à la Bible à travers les évangiles, Waciny LAREDJ ne semble pas connaître l'Ancien Testament et le lien historique et millénaire entre le peuple juif et sa terre. HERZL n'est pas l'inventeur du lien avec la terre de Palestine. Dans ses écrits initiaux, il ne mentionnait pas de territoire spécifique et avait même accepté l'implantation en Ouganda ou en Amérique du Sud. C'est sous l'impulsion des religieux que la terre d'Israël est devenue le cœur du sionisme.

Enfin il ne faut pas systématiquement lier la Shoah et la création d'Israël. Même si le génocide a facilité l'indépendance de l'État, le problème politique s'est posé bien avant. N'oublions pas que les premiers écrits de

HERZL remontent à l'époque de l'affaire DREYFUS et que la déclaration BALFOUR date du 2 novembre 1917.

Sur la guerre d'indépendance

« Je n'en croyais pas mes oreilles quand j'ai entendu mon père, bon et tolérant, s'exalter en racontant l'opération à laquelle il avait pris part contre le siège du *Palestine Post*, le mercredi 1^{er} février 1948. L'explosion a secoué toute la zone juive et s'est propagé jusqu'à une partie de la rue Ben Yahuda. Le *Palestine Post* avait publié des informations hostiles aux Arabes, les qualifiant d'êtres ignobles. Ce jour-là mon père a été porté en triomphe, avant de se perdre dans la foule, et il est devenu une cible pour la Haganah » (page 128).

« Mon oncle Abou Chadi, ingénieur topographe, faisait de la peinture à ses heures de loisir. Il a été tué peu de temps après notre voyage. Au début on a dit que les assassins étaient des hommes de la Haganah. Mais par la suite nous avons appris qu'il avait été tué par des fanatiques religieux qui le soupçonnaient de complicité avec les Anglais et les Juifs » (page 171).

Comment se fait-il que les hommes de la Haganah soient des assassins et que les terroristes arabes soient bons et tolérants ? Il ne faudrait pas oublier qu'il y a eu de nombreux attentats de part et d'autre et que les Juifs ont accepté le plan de partage de la Société des nations alors que les Arabes ont déclaré la guerre.

Détails

Bien que cela soit totalement accessoire, nous mentionnons deux anomalies :

- « Et puis j'ai vu Kony [le mari de May et le père de Juba] dans un documentaire sur Israël : il parlait de ses recherches et des manuscrits de la mer Morte ; il en avait trouvé un certain nombre et était sur le point de percer leurs secrets » (page 331). L'auteur semble ignorer totalement l'histoire des manuscrits de la mer Morte.
- Enfin il méconnaît la géographie de New York. Les personnages principaux vivent à New York et plus particulièrement dans un appartement situé à *Little Italy*. Ce quartier de Manhattan se trouve au sud-est de l'île, baignée à l'ouest par l'*Hudson* et à l'est par l'*East River*. Pour le romancier, tout se situe dans la « baie de l'*Hudson* ».

Pour terminer, précisons que Waciny LAREDJ est né à Tlemcen, en Algérie, en 1954. Après avoir enseigné la littérature moderne à l'université d'Alger, il vit à Paris depuis 1994 et enseigne à la Sorbonne Nouvelle (Paris III). Il est l'auteur d'une dizaine de romans et a obtenu, en 2008, la Plume d'or qui récompense la meilleure œuvre littéraire algérienne de l'année, pour ce roman.

Yohanan LAMBERT

Lie tseu – L'authentique classique de la parfaite vacuité

Présenté, traduit et annoté par Rémi MATHIEU,
Éditions Entrelacs, Paris, juin 2012, 445 pages, 23 €

Avec le *Daode jing* et le *Zhuangzi*, le *Lie tseu*¹ (*Lie zi*) est de ces trois ouvrages de référence du taoïsme, celui qui est le plus accessible, notamment par sa forme littéraire, qui fait appel aux anecdotes et aux contes.

Selon la tradition, son auteur dont le nom est LIE Yukou, avant de devenir Maître LIE (*Lie zi*), serait originaire de l'État central de Zheng (Henan) et aurait vécu au IV^e ou au III^e siècle avant notre ère, à l'époque des Royaumes combattants. C'est à peu près tout ce qu'on sait de lui, c'est-à-dire rien... mais son existence est attestée par son livre mentionné dans le *Han shu* (*Histoire des HAN*), au I^{er} siècle de notre ère.

Vraisemblablement, le *Lie zi* a été composé par divers auteurs à différentes époques et sa forme actuelle est en fait une anthologie. C'est l'empereur XUANZONG des TANG, au VIII^e siècle, époque de splendeur du taoïsme, qui donna à l'ouvrage le titre de *Authentique classique de la parfaite vacuité* (*Chongxu zhengjing*) et qui canonisa LIE zi lui-même « immortel » en 742.

À la suite de ses deux maîtres LAO zi et ZHUANG zi, LIE zi développe une théorie du *dao* et ses applications à l'histoire, à l'espace, aux comportements

1. Petite remarque, si le titre *Lie tseu* n'est pas transcrit en *pinyin*, tout le reste de l'ouvrage l'est, et même les philosophes deviennent des « daoïstes », ce à quoi, curieusement, je ne peux encore me résoudre... D'autre part, il est très curieux que cet ouvrage ne comporte aucun caractère chinois, sans doute est-ce pour qu'il reste accessible à tout public.

sociaux et même politiques. Il sait s'adresser au lecteur qui cherche sa voie, sans préoccupation morale de bien et de mal, indépendamment des pressions sociales, contrairement aux confucianistes.

Pour rendre compte de la complexité du *dao* illimité dans la génération des espaces et des êtres limités, il a souvent recours à la mythologie pour illustrer ses propos. Il prône, pour le sage, le non-agir (*wuwei*), qui permettrait de se laisser porter par les phénomènes et non de les contrôler, l'essentiel de la recherche n'étant pas de comprendre le monde mais de se comprendre soi-même.

LIE zi, décrit lui-même comme un homme « chevauchant le vent », a souvent fait référence à cette image de celui qui, en s'attachant à la vacuité comme le sont l'air et le vide, se libère de toutes contraintes qui pèsent habituellement sur les hommes vulgaires. Il s'agit bien sûr de la vacuité du cœur, qui assure une spontanéité et une totale réceptivité engendrant une inébranlable sérénité, sans abolition des émotions, mais qui éloigne la confusion des sens.

On voit déjà comment la pensée de LIE zi a pu contribuer à l'avènement du bouddhisme en Chine.

Rémi MATHIEU, qui a publié déjà de très nombreuses traductions des œuvres majeures de la philosophie chinoise classique, nous offre ici une étude plus que complète à tous points de vue, littéraire, philosophique, historique et un ouvrage richement annoté.

Directeur de recherche au CNRS, Rémi MATHIEU enseigne à l'université Paris VII-Diderot. Ancien élève de chinois, diplômé en 1969, il est membre de notre association.

Françoise MOREUX

Mon dernier livre 1940

Marina TSVETAEVA, traduit du russe par Véronique LOSSKY,
Éditions du Cerf, Paris, juin 2012, 360 pages, 29 €

Rappelons tout d'abord que Marina TSVETAEVA (1892-1941) est considérée dans le monde entier comme l'un des plus grands poètes du XX^e siècle. Tout au long d'une vie bouleversée par les événements tragiques de l'Histoire, elle a bousculé les normes poétiques de son temps. Après avoir été exilée

en Allemagne, en Tchécoslovaquie, puis à Paris, elle retourne en 1939 en URSS, où elle mettra fin à ses jours deux ans plus tard.

Ce livre a été composé par l'auteure moins d'un an avant sa mort. Elle savait qu'il ne serait jamais publié. Il a été reconstitué à partir d'un exemplaire trouvé dans une décharge et publié dans des collections érudites.

Cette édition correspond à son dernier choix : une publication intégrale, sans coupures, en russe et en français. Cette très belle édition bilingue est accompagnée d'une postface, de notices explicatives et d'un index des noms propres.

À lire absolument.

Yohanan LAMBERT

Morts pour l'empereur – La question du Yasukuni

TAKAHASHI Tetsuya, traduit du japonais par Arnaud NANTA,
Éditions Les Belles Lettres, Paris, mars 2012, 184 pages, 25 €

Cet ouvrage, paru au Japon dans son édition originale en 2005, nous est désormais accessible en français. L'auteur, TAKAHASHI Tetsuya est professeur à l'université de Tokyo au département des arts et des sciences, où il étudie et enseigne la philosophie du ^{xx}e siècle. Il travaille sur les questions politiques et historiques touchant aux responsabilités des guerres japonaises, à l'éthique du pouvoir politique et à l'Holocauste. Il est un acteur important des débats citoyens au Japon, mais aussi en Corée, en Chine et à Taiwan.

Morts pour l'Empereur cristallise autour du Yasukuni le problème de la responsabilité de guerre du Japon contemporain et sa domination coloniale.

Le Yasukuni a été construit en 1869 au centre de Tokyo à la fin de la première guerre civile japonaise. Son nom signifie littéralement *apaisement du pays*. Il devient le *Yasukuni-jinja* 靖國神社 (sanctuaire shintô du Yasukuni) après la deuxième guerre civile. Son importance grandit à la fin de la guerre sino-japonaise (1894-1895) car l'empereur veut qu'on célèbre les soldats morts au combat. Leurs noms sont alors portés sur des listes qui deviennent de véritables supports de culte. Les morts de tous

les autres conflits qui suivirent (guerre russo-japonaise, deuxième guerre sino-japonaise, première et deuxième guerres mondiales, guerres de l'Asie et du Pacifique), font que c'est un total plus de 2 500 000 soldats de l'ex-armée japonaise qui sont célébrés comme des divinités. Parce qu'ils ont « donné leur vie au nom de l'empereur du Japon », leurs âmes se trouvent « déifiées ».

Cette ferveur de servir l'empereur confère une finalité à la vie et à la mort des individus. Mourir au combat devient un sacrifice pour l'empereur, pour la nation, pour l'État, pour le Japon qui, selon la croyance courante, est de nature divine. Le deuil individuel devient deuil collectif et le chagrin des familles se trouve sublimé par l'honneur rendu officiellement, dans une célébration religieuse qui fait des disparus plus que des héros, des dieux. L'État glorifiant l'horreur de mourir au combat a fait naître un patriotisme exacerbé.

Si le Yasukuni dissimule l'atrocité de la guerre, il dissimule également et surtout les exactions commises lors des conflits, ainsi un millier de criminels de guerre se trouvent déifiés eux aussi, dans cet hommage collectif. Certains avaient été condamnés lors du procès de Tokyo, au nombre desquels le Premier ministre T J Hideki. De plus, et c'est peut-être pire encore, les listes englobent tous les colonisés qui ne voudraient surtout pas y figurer.

Bien que le shintô ne soit plus religion d'État depuis la constitution de 1946, la polémique sur le sanctuaire de Yasukuni continue de secouer le pays, mais aussi tout l'Extrême-Orient. Cet ouvrage pose les vrais problèmes : la mémoire, les responsabilités de guerre (y compris celles de la colonisation), la dimension religieuse, les théories culturalistes et fait état de propositions de nouvelles institutions. Il a été bien accueilli en Corée et en Chine.

Françoise MOREUX

Pierre le Grand

Francine-Dominique LIECHTENHAN,
Éditions SPM, Kronos N°62, Paris, 2011, 128 pages, 14 €

Dans son *Histoire de l'Empereur de Russie sous Pierre le Grand*, VOLTAIRE décrète « Pierre naquit et la Russie fut formée ». Le lecteur appréciera cet ouvrage élégant et ramassé qui, à la suite d'innombrables livres sur cet empereur mort à cinquante-trois ans, expose avec clarté et élégance son œuvre écrasante que l'auteure a la bonne idée d'illustrer de gravures du XVIII^e·XIX^e et XX^e siècles issues de collections privées.

En neuf chapitres nourris aux meilleurs auteurs français, anglais, allemands et russes dont de nombreux témoignages, recueil d'anecdotes, correspondances, Francine-Dominique LIECHTENHAN réussit à tracer la formation de sa personnalité, puis l'ampleur des réformes suite à ses voyages en Occident, les relations orageuses avec la Suède, l'Empire ottoman, la Perse de celui qui « ouvrit une fenêtre sur l'Europe ».

Outre l'ordre de se couper la barbe, les Russes durent adopter les technologies occidentales que leur apprirent les spécialistes étrangers embauchés par le tsar qui dota l'Empire d'une marine puissante, d'une armée nombreuse et d'une administration moderne.

Le grand œuvre de ce tsar de deux mètres de haut reste Saint-Pétersbourg, au prix sans doute de 200 000 morts, paysans et prisonniers de guerre ; la noblesse fut « priée » de s'y installer. En 1725 la ville comptait 40 000 habitants, le tsar y rassembla statues venues d'Italie, tableaux de Hollande, meubles d'Occident et y installa une Académie des sciences sur le modèle berlinois.

Fondateur de l'absolutisme éclairé, il laissait en 1725 une Russie coupée en deux : une élite russe initiée à la culture occidentale et une province peu éduquée avec une masse de paysans attachés à la terre.

Il se targuait d'avoir été supérieur à Louis XIV pour avoir réduit son clergé à l'obéissance ; le monde entier admira sa grande tolérance envers les étrangers de toute confession.

Françoise BARRY

Quand reviennent les âmes errantes

François CHENG,

Éditions Albin Michel, Paris, avril 2012, 155 pages, 14 €

Aucun écrivain ne sait, mieux que François CHENG¹, tenir en haleine son lecteur, au point de lui faire oublier le lieu et l'heure. Car dans cette prison qu'est l'espace et le temps de notre tragique existence, y aurait-il une lueur d'espoir ?

Dès les premières lignes, nous voilà projetés dans l'infini, dans l'infinie question « qui nous expliquera un jour cette vie humaine sur terre ? » que l'académicien décline à l'envi dans tous ses ouvrages. Il y a une soudaine urgence à ne pas éviter de se la poser.

Alors, il nous embarque insensiblement dans son monde poétique, allégorique, en nous faisant croire que nous lisons un simple roman.

Une femme, deux hommes, des sentiments d'amitié et d'amour, entrelacs de désirs... « drame à trois voix avec chœur », comme l'annonce le sous-titre. Jusque-là, rien de plus banal en somme... jusqu'à ce qu'entre en scène l'acteur principal, aux contours invisibles, insaisissable, mais pourtant omniprésent : l'art, qui rachète ce monde, qui « éveille l'âme au-dessus de toutes laideurs, de toutes bassesses ». Ainsi, par le truchement de la Beauté, nous, pauvres créatures pouvons prétendre tutoyer le Ciel.

Dans ce roman, c'est l'art musical qu'aborde François CHENG, art encore plus immatériel que la peinture ou la poésie. L'un des deux hommes est un musicien aveugle, il joue du *zhu* 筑, luth à 13 cordes, un instrument archaïque car l'action se situe dans la seconde moitié du III^e siècle avant notre ère. La musique, « reflet de l'âme », prend des accents différents au long du récit puisque les sentiments évoluent, ballottés par les événements extérieurs. Mais ce sont ces sentiments qui donnent vie aux héros, qui les rendent indestructibles à jamais, même par-delà la mort.

Ainsi, les âmes errantes ne sont plus des esprits redoutables, comme parfois les contes chinois les décrivent. Elles sont au contraire foncièrement familières, car elles font écho à nos désirs, même inaccomplis. Elles permettent à la résonance universelle de sonner juste à nouveau. Alors, dans cette

1. Est-il nécessaire de rappeler que François CHENG, de l'Académie française, est membre du Comité d'honneur de notre association ?

perspective, « si tout est regret, le plus grand ne serait-il pas de ne pas avoir aimé » ?

Françoise MOREUX

Quatre amours au temps des HAN, des TANG, des YUAN et des QING

Traduites du chinois par HUANG San et Lionel EPSTEIN,
Éditions You Feng, Paris, avril 2012, 183 pages, 18 €

Lionel EPSTEIN, ancien élève et membre de notre association, qui a beaucoup œuvré pour la littérature chinoise, a déclaré que cet ouvrage de traduction de textes de différentes époques serait sa dernière publication.

Le thème commun à ces quatre histoires est l'amour, toujours l'amour et sa « violence fatale », mais dans des tons et des styles très variés.

Il est difficile de faire un résumé de ces quatre récits « disparates », aux couleurs contrastées, marquées par leurs époques :

- pour les HAN : *Biographie officielle de l'impératrice Feiyan* (ZHAO Feiyan waizhuan) de LING Xuan. Cette femme comparée à une « tige de saule » allait fixer à jamais les canons de la beauté féminine.
- pour les TANG : *Errance aux grottes des immortelles* (You xianku) de ZHANG Zhuo. Ce thème d'une sorte de voyage initiatique dans la montagne donnant accès à un monde parallèle de beautés abstraites et très concrètes... a été très souvent repris, y compris au Japon.
- pour les YUAN : *Le brûle-parfum* (JIAO Hongji) de SONG Meitong. Le titre qui était le nom d'une héroïne a été modifié pour faire référence à la flamme qui consume les amants.
- pour les MING : *Érotique élémentaire* (Gu wang yan) de HAN Qujing. Parallèlement à leurs études, des jeunes gens font l'apprentissage de l'amour.

Mais il convient de souligner le soin apporté par les deux traducteurs pour éclaircir les récits d'abondantes notes à la fois érudites, dans un esprit didactique, et personnalisées où ceux qui connaissent Lionel EPSTEIN

goûteront un humour très spécifique et la confirmation d'une sensibilité inapaisée. De même, la reproduction d'illustrations et de calligraphies de poèmes permettent au lecteur de cheminer à travers la Chine ancienne, qui s'estompe de plus en plus dans le temps...

Françoise MOREUX

La révolte des Maccabées 167-142 avant J.-C.

Mireille HADAS-LEBEL,

LEMME edit, collection Illustoria, Clermont-Ferrand, avril 2012, 100 pages, 17,90 €

Cette collection propose « de découvrir la contribution d'un historien désireux de porter un point précis de sa spécialité à la connaissance du plus grand nombre ». Mireille HADAS-LEBEL est ancienne élève et professeure de l'Inalco, professeure émérite à la Sorbonne, membre de notre association et maintenant membre du Comité d'honneur. Elle est spécialiste de l'histoire du judaïsme à l'époque hellénistique et romaine. Elle a publié une douzaine d'ouvrages sur ce sujet.

L'ouvrage relate la révolte conduite par Juda, surnommé Maccabée, à partir de -167 contre le roi grec de Syrie Antiochos IV Épiphane. L'auteure étudie d'abord les sources que nous possédons, la situation de la Judée, coincée entre l'Égypte et la Syrie, les causes de cette crise, la révolte et ses conséquences ainsi que les commémorations.

Il est intéressant de souligner que depuis cette époque, le judaïsme religieux rappelle, chaque année, ces événements lors de la fête de Hanoukka alors que la seule source écrite que nous possédions, les deux premiers livres des Maccabées, n'a pas été retenue dans la Bible hébraïque. Ils figurent seulement dans les Bibles catholiques, comme livres deutérocanoniques car au moment de la fixation du canon juif, seul les livres en hébreu ont été retenus. Le premier livre a été écrit en hébreu puis traduit en grec alors que le second a été rédigé directement en grec.

Un petit livre très précieux et très utile.

Yohanan LAMBERT

Le soufisme antinomien dans le sous-continent indien

La'l Shabâz Qalandar et son héritage

Michel BOVIN,

Éditions du Cerf, Paris, juin 2012, 240 pages, 28 €

Le soufisme est considéré comme le courant majoritaire de la mystique de l'islam. Les études portant sur ce mouvement se sont intéressé principalement à la production littéraire et à l'organisation des confréries, accessoirement à la vie des individus. Pour des raisons historiques et politiques, la production française sur le soufisme a concentré ses efforts sur le monde arabe (Maghreb et Mashreq). Bien que l'Asie du Sud soit le plus important foyer musulman du monde, on ne trouve aucune monographie publiée en français sur le soufisme dans cette région.

« Le terme de *qalandar* est d'origine inconnue. Lors de ses premières occurrences dans la littérature persane, il est souvent employé en alternance avec *qallâsh*, dont on ne connaît pas plus l'origine. Mais dans une première description que l'on possède, le *qalandar* est décrit comme 'un proxénète qui joue sur un instrument à moitié cassé et qui mendie pour du vin'. Le terme de *qalandar* pourrait dériver de *kalântar*, de *kalân*, « grand » et du suffixe *tar*. Les *qalandars*, qui étaient des rebuts de la société, auraient été désignés ainsi par antiphrase, un procédé très répandu en Orient. » (page 23).

L'auteur souhaite étudier un *qalandar* dont la tombe est localisée au Pakistan afin de délimiter les grandes problématiques qui concernent la *Qalandariyya* de l'aire sud-asiatique et d'évaluer l'héritage de ce courant dans le monde musulman d'aujourd'hui.

Une étude originale et très enrichissante.

Yohanan LAMBERT

Yves THORAVAL
1947 - 2012

Comme Yves THORAVAL le confiait au journal *L'Humanité* lors d'une interview donnée à la sortie de son livre *Les cinémas de l'Inde* en août 1998 : « Cette passion irraisonnée pour le cinéma a commencé à Barbès. Étudiant aux Langues O', je fréquentais alors les salles obscures de Barbès et de Belleville, qui présentaient chaque semaine, en alternance, un film égyptien ou un film indien. Une aubaine pour un orientaliste en herbe ! Je nourrissais déjà le rêve de partir pour l'Égypte pour préparer une thèse sur le cinéma égyptien. Le rêve s'est réalisé. Lorsque j'habitais Le Caire dans les années 70, j'ai pu m'abreuver des musiques et des danses des films *made in Bombay*. L'Égypte, comme tout le Moyen-Orient, était à l'époque folle du cinéma indien. Plus tard, pendant mes missions au fin fond du Soudan, à la frontière éthiopienne ou au Sud-Yémen, la seule chose que je pouvais faire le soir, c'était d'aller voir un film qui était forcément... indien. Il s'agissait généralement de films de 32^e catégorie, projetés dans des conditions plus que sommaires. ».

Voilà bien résumé en quelques phrases ce que nous savions d'Yves THORAVAL, ancien élève membre de notre association, qui a contribué souvent par des articles dans le *bulletin* (quand il n'était pas encore *Orients*) à nous faire part de ses connaissances cinématographiques si spécifiques.

Né en 1947, ce « grand garçon » au regard toujours émerveillé, était conservateur en chef à la BnF, au service des échanges internationaux, dont il était retraité depuis peu.

Il avait vécu à la Nouvelle-Orléans, puis au Caire et avait sillonné pendant plus de 30 ans l'Inde, le Proche et le Moyen-Orient, ce qui avait fait de lui l'éminent spécialiste des cinémas de ces régions, mais aussi dans une plus large mesure un fin connaisseur des civilisations musulmanes.

Il a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons :

Les cinémas du Moyen-Orient (Séguier, 2000).

Sultanat d'Oman : retour à l'histoire (Karthala, 2000), écrit avec Jean-Paul CHARNAY.

L'ABCdaire de l'islam (Flammarion, 2000)

Les cinémas de l'Inde (L'Harmattan, 1998)

Regards sur le cinéma égyptien (L'harmattan, 1997).

Le Néopatriarcat : essai (Mercure de France, 1996), écrit avec Hisham SHARABI et Jacques BERQUE.

Les dynasties musulmanes (1996) écrit avec Clifford Edmund BOSWORTH.

Dictionnaire de civilisation musulmane (Larousse, 1995).

Le Yémen et la mer Rouge (L'Harmattan) écrit avec André NIED.

Kenya, l'Afrique des grands lacs (Le Seuil).

Il a été un collaborateur régulier de *France-Culture*, au *Monde diplomatique*, à *l'Avant-Scène*, à *Cinemaya* et au *Guide des Films* (Bouquins, 1997) et a participé en tant que juré à de multiples festivals internationaux.

Comme il œuvrait pour le dialogue entre civilisations, il avait fait sienne cette phrase du poète persan SAADI (XIII^e siècle) : « Tous les humains sont membres d'un même corps ».

Ses obsèques ont eu lieu le 9 juin 2012, à Béziers (Hérault) où il repose désormais. Nous présentons à sa famille nos sincères condoléances.

Françoise MOREUX

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève étudiant

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2012 une cotisation :

Membre titulaire

- Cotisation simple : 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur

(abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple : 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France : 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger : 45 €

Bulletin Orients

- Abonnement annuel France : 30 €
- Abonnement annuel étranger : 40 €
- Vente au numéro : 15 €

Soit un total de

€

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des Langues Orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à **yohanan.lambert@inalco.fr**



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

Inalco

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Tél. 06 07 94 04 48

yohanan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 30 € (France) 40 € (étranger)

Vente au numéro : 15 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

